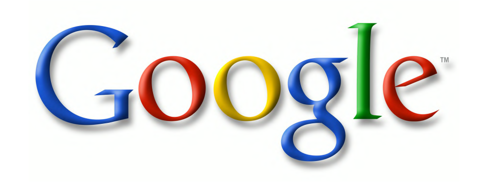
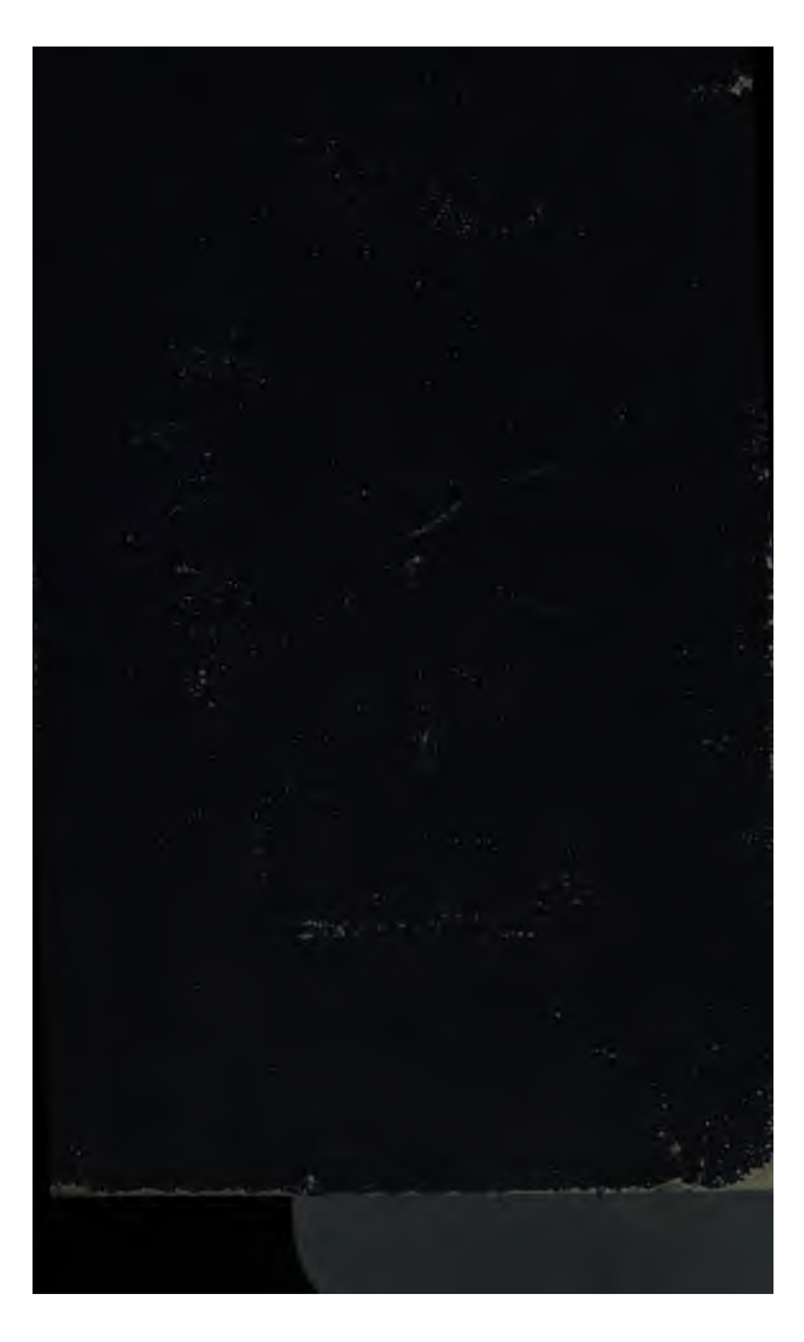
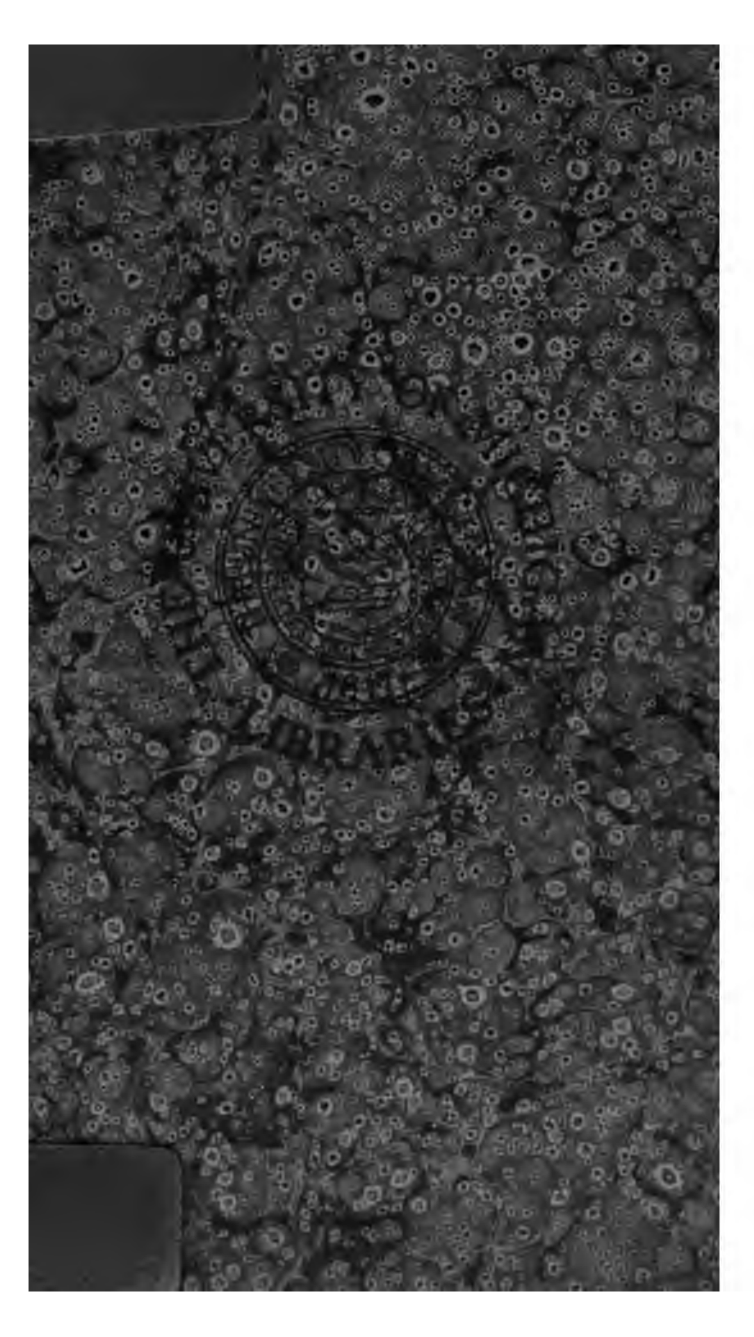

Google







SOUS

LA RÉGENCE

ET

SOUS LA TERREUR

HISTOIRE

DE LA

PEINTURE FLAMANDE ET HOLLANDAISE.

Édition in-fol. avec 100 gravures sur acier. - 250 fr.
Edition en 2 vol. in-8. — 10 fr.

PHILOSOPHES ET COMÉDIENNES.

Deuxième édition, 1 vol. format anglais. — 3 fr. 50 c.

POÉSIES COMPLÈTES.

Troisième édition (1852), considérablement augmentée.
1 vol. form. angl., impression de luxe. — 3 fr. 50 c.

PORTRAITS DU XVIIIe SIÈCLE.

Quatrième édition, 2 vol. form. angl. — 7 fr.

VOYAGE A MA FENÊTRE.

1 vol. grand in 8 jésus, orné de gravures sur acier
et de gravures sur bois. — 12 fr.

ROMANS, CONTES ET VOYAGES.

2 vol. format anglais, à 3 fr. 50 c.

LES FILLES D'ÈVE.

1 vol. format anglais, 3 fr. 50 c.

SOUS LA RÉGENCE ET SOUS LA TERREUR.

TALONS ROUGES ET BONNETS ROUGES.

PARIS. TYP. SIMON RAÇON ET Ce, RUE D'ERFURTH, 1.

ARSÈNE HOUSSAYE

SOUS LA RÉGENCE ET SOUS LA TERREUR

TALONS ROUGES ET BONNETS ROUGES

PARIS
EUGÈNE DIDIER, ÉDITEUR
6 — RUE DES BEAUX-ARTS — 6

MDCCCLIII

TABLE.

PRÉFACE. vii

M. DE MONTCRIF. 1

LE VIOLON DE FRANJOLÉ. 29

— Qu'il y a des morts qui reviennent de près ou de loin. 29
— Ce que Franjolé le joueur de violon voyait par sa fenêtre. 32
— La Châtaigneraye et Richelieu. 34
— Pourquoi le chevalier de Champignolles était l'ami du marquis de la Châtaigneraye. 38
— Le chemin de la science. 41
— Profil de mademoiselle Rose-Rose. — Pastel de la comtesse de Nestaing. 45
— Manière un peu hasardée de séduire une femme. 50
— Où l'on va sans le savoir. 57
— D'une baronne du temps passé. 61
— Parenthèse ouverte sur la manière de vivre de Franjolé. 68
— Comment le marquis cueillait des pervenches. 69
— De la comtesse à la baronne il n'y avait qu'un battement de cœur. 71
— De la fenêtre de Rose-Rose. 76
— L'échelle de soie. 77
— Le chemin semé de roses. 82

*

— Les jeux de l'amour et du hasard. 85
— Où Franjolé change de tombeau. 93
— Hector de Riantz. 95
— Comment Riantz tua Riantz. 97
— Épitaphe. 102
— La philosophie et le violon de Franjolé. 106
— Nouveaux horizons. 108
— Nouvelle campagne du marquis. 116
— La fontaine de Julienne-la-Belle. 122
— Franjolé regrette d'avoir changé de fenêtre. 129
— Tableaux de genre. 133
— Le festin de Trompe-la-Mort. 141
— Que la hutte de Trompe-la-Mort devint la hutte Trompe-l'Amour. 143
— Quand on ne sait pas son chemin. 146
— Les roses sur la neige. 150
— L'homme et le fantôme. 154
— Que la Châtaigneraye voulait triompher de lui-même. 156
— Masques sur masques. 158
— Franjolé soulève pour une heure la pierre de son tombeau. 160
— La mascarade olympienne. 163
— Diane et Actéon. 166
— Où Franjolé prend la parole pour la première fois — de sa mort. 168
— Le lendemain de la fête. 171
— Où va l'amour. 174
— Un grain de sable et un brin d'herbe. 177
— Le violon de Franjolé. 178

MADEMOISELLE DE CORMEILLES. 180

MORTE ET VIVANTE. 252

D'ALEMBERT ET MADEMOISELLE DE LESPINASSE. 277

PRÉFACE.

Mon cher traducteur d'outre-mer,

Les conteurs sont bien inspirés, qui comme Jean-Jacques déclarent que, « n'ayant écrit que pour mon amusement, le vrai succès de mon livre est de me plaire. * » J'ai toujours dédaigné ces beaux diseurs qui prennent leur plume dans le but de former l'esprit et le cœur des autres, ce qui prouve que chez eux il n'y a ni cœur ni esprit. Montaigne disait : « Ie ne me suis proposé aulcune fin. » Montaigne était un philosophe. Il savait qu'on n'a de prise sur les hommes qu'alors qu'on ne semble pas les vouloir conseiller.

Montesquieu a dit : « Je travaille à un livre de douze pages

* Jean-Jacques n'est pas toujours resté au même point de vue, par exemple quand il a pris la plume comme un apôtre « pour le bonheur des hommes. »

qui contiendra tout ce que nous savons sur la métaphysique, la morale et la politique. » Montesquieu n'a pas publié ce livre, je ne sais pourquoi, peut-être parce qu'il ne l'a jamais fait. Je ne doute pas que ce livre ne soit très-facile à faire en douze pages. Il faudrait ajouter un tome second à ce chef-d'œuvre inutile, douze pages encore pour imprimer tout ce qu'on a oublié de dire jusqu'ici sur la métaphysique, la morale et la politique. Voilà pourtant le cercle de la science des hommes. Après cela, qu'il vienne des charlatans de génie avec la prétention de chercher la vérité et d'étendre l'horizon de l'esprit humain, je passe et je prends le bras de Montaigne pour rire avec lui.

Montaigne est le vrai sage, son livre n'est pas un livre, c'est un homme, c'est encore Montaigne. Aussi madame de Lafayette disait-elle après l'avoir souventes fois relu : « Qu'il y a de plaisir à avoir un voisin comme lui ! » Tout le monde n'a pas le droit de peindre l'humanité en se peignant soi-même, mais tout le monde à le droit de peindre l'humanité par l'étude des passions. La philosophie elle-même a plus à apprendre dans un battement de cœur que dans un in-folio. Le philosophe Cousin, comme le philosophe Diderot, n'est jamais plus philosophe que lorsqu'il ne songe pas à l'être.

Quand Dieu laisse tomber sur moi quelques-unes de ces bonnes heures de paresse qui émaillent les belles années, je retourne ardemment à l'étude toujours interrompue et toujours aimée de ce cher dix-huitième siècle où j'ai beaucoup vécu, non pas, comme on l'a dit, avec les abbés galants et les poëtes enrubanés, mais avec quelque profond et charmant esprit comme Saint-Simon, Voltaire, Lesage, Diderot; avec quelque rare poëte comme Watteau, Jean-Jacques, Grétry, André Chénier, Prudhon.

Tout en composant ce grand tableau dont la première figure est Louis XIV et la dernière Napoléon, j'ai détaché çà et là quelques portraits du temps, dont le succès a beaucoup surpris mes amis et m'a surpris moi-même. En effet, comme le disent vos journaux, « quatre éditions en France, plusieurs réimpres-

sions en Angleterre et aux États-Unis n'ont pas épuisé leur jeunesse. » C'est trop pour trop peu.

Le livre que je vous envoie renferme des portraits de la même famille et de la même touche. Vous aimez les portraits anciens : ceux-ci ne sont pas d'un dessin bien rigoureux, mais ils ont peut-être la couleur, le charme et la vie. David dessinait mieux que Prudhon. Quel était le plus artiste des deux?

Voulez-vous savoir l'avenir de cette vaillante armée littéraire qui portait si fièrement son drapeau il y a quelque vingt ans? L'armée est dispersée; la politique et l'Académie lui ont pris ses meilleurs soldats; mais l'idée littéraire ne mourra point : depuis vingt ans, tous les livres, comme des oiseaux voyageurs, l'ont secouée sur le monde de leurs pages brûlantes. L'Université aura beau faire, elle parlera au nom d'Aristote, on lui répondra au nom de l'amour; elle parlera au nom de la règle, on lui répondra au nom de la nature; elle parlera au nom de la tradition, on lui répondra au nom de la vérité.

Vous vous étonnez de mon silence. Je n'écris plus de lettres. Depuis que je suis Directeur de la Comédie-Française, il m'a fallu tant de fois soulever la plume pour dire non sur toute la gamme du style, que j'ai pris en aversion jusqu'à madame de Sévigné. Vous comprenez cela : c'est une demoiselle du monde qui cherche sur les planches une planche de salut; c'est une comédienne qui veut aller dans le monde, et qui ne veut pas jouer la princesse aujourd'hui ; — c'est un auteur dont l'espoir ne va pas jusqu'aux sifflets, et qui a dans ses tiroirs un autre *Cid;* — c'est un journaliste qui a une passion pour mademoiselle ***, et qui demande pour elle l'emploi des grandes coquettes; — c'est un parvenu, — celui d'hier ou celui de demain, — qui veut que sa maîtresse, qui le trompe le matin, joue les ingénues le soir; — c'est un réfugié politique, auteur ou comédien, qui était illustre à Tombouctou, et qui, pour droit d'auteur ou feu extraordinaire, demande cent sous; — c'est un directeur de théâtre de chiens savants, qui, au nom de sa troupe affamée, demande les miettes de la table

du premier théâtre du monde; — c'est un grand seigneur anonyme qui passe à Paris et qui désire voir à la fois, et dans la même tragédie, mademoiselle Rachel et mademoiselle Rose Pompon; — c'est mademoiselle Six-Étoiles, qui dit que son directeur veut abuser de son innocence, et qui me l'offre telle qu'elle est moyennant **2,400** francs par an; — c'est M. X. qui désire être directeur du Théâtre-Français et qui veut bien ne pas m'inquiéter dans ce qu'il appelle mon pachalik, si je consens à le jouer sept fois par semaine (je lui ai répondu que Dieu lui-même s'était reposé le septième jour); — c'est un musicien qui veut mettre des chœurs au *Misanthrope;* — c'est un prosateur qui met l'*Avare* en vers, et un poëte qui met le *Tartufe* en prose; — c'est un feuilleton du lundi qui demande une loge pour son perroquet. (Je la lui ai refusée par mégarde, et, depuis ce jour-là, je suis tous les lundis, s'il faut en croire son perroquet, un mauvais directeur et un mauvais poëte.)

Et vous croyez qu'il y a une plume de fer capable de lutter contre toutes ces folies quotidiennes! J'ai brisé ma plume et je laisse passer le flot. Le cardinal Dubois jetait toutes les semaines au feu mille lettres sans les décacheter, disant qu'un premier ministre n'avait pas d'autre moyen de se mettre au courant. Je lis toutes les lettres, mais je n'en écris guère. J'ai eu pendant huit jours un secrétaire qui savait écrire; mais lui-même, ne trouvant pas le temps de répondre, s'était doublé d'un secrétaire, un charmant esprit que la mort a emporté à vingt ans. L'un demandait à l'autre ce qu'il fallait répondre; l'autre me le demandait à moi-même. Je lui rappelais ma théorie sur l'art de dire non. Le chef d'emploi s'en allait si bien édifié, qu'il m'apportait bientôt une lettre du premier, où, au lieu de me faire dire non, on me faisait dire oui. J'ai dû renoncer à un secrétaire. J'ai continué moi seul le rude sillon stérile pour moi, fertile pour les autres.

Vous me demandez pourquoi j'ai tant d'ennemis. Parce que j'ai beaucoup d'amis. Et, d'ailleurs, on a des ennemis parce

qu'il faut en avoir : on ne peut pas vivre sans cela. C'est l'éperon qui fait bondir le cheval qui s'attarde; c'est le grain de sel qui relève le cœur. Les ennemis, loin de nous barrer le chemin, nous le font plus rapide. Je ne suis l'ennemi de personne, mais je suis heureux d'avoir des ennemis; car je pense au mot de Mirabeau : « Je suis très-humble quand je me regarde, mais je suis très-fier quand je me compare. »

Adieu, mon cher traducteur. J'allais vous prier de ne pas traduire cette lettre, qui n'est ni utile ni agréable; mais voilà mon éditeur qui s'en empare, sous prétexte que je lui avais promis une préface. C'est toujours une préface de moins. Mais je ne me dissimule pas que je signe un livre de plus. Pour qui? Pourquoi? Le sultan Shariar s'ennuie. Le sultan Shariar, c'est le public; or, quel est le conteur qui le tient en belle curiosité mille et une nuits? Il n'y a plus de sultane Sheerazade.

ARSÈNE HOUSSAYE.

MONTCRIF.

Montcrif maître d'armes et faiseur
de romances — Un des quarante — Poëte de cour
Historiogriffe — Lecteur de la reine
Espalier de coulisses — Amant des duchesses
Finalement mort en bon chrétien

(1687-1770)

Peu de poëtes commencent comme Paradis de Montcrif; à seize ans, il ne parfilait point la rime, il s'escrimait dans une salle d'armes; à dix-huit ans il était maître d'escrime; à vingt ans il était la terreur — il s'appelait encore Paradis — de tous ceux qui soupaient avec lui. Tout en faisant des armes, il faisait des vers, ou plutôt tout en faisant des vers il faisait des armes — pour défendre ses vers à la pointe de l'épée.

Or, ce poëte si terrible l'épée à la main, savez-vous quelle était sa poésie? Il roucoulait des romances sentimentales dans le vieux langage naïf qu'il fallait

chanter en psalmodiant un peu. Qui n'a entendu chanter par sa grand'mère quelques couplets des constantes amours d'*Alix et Alexis*, ou des *infortunes inouïes de tant belle et renommée comtesse de Saulx!* La marquise de Pompadour les chantait avec beaucoup de charme aux échos de Trianon. En effet cette vieille musique en longs habits de deuil ne se promène à son aise que dans les allées solitaires et mélancoliques du parc de Versailles, devant ces statues attristées qui la comprennent, elles qui ont entendu Lulli!

Tout en rimant ces romances qui couraient Paris et la province, Montcrif écrivit un traité fort léger, mais fort ennuyeux : *Les Moyens de plaire* *, qui fit dire à ceux qui essayaient de le lire que l'auteur n'avait pas les moyens. Montcrif, cependant, plaisait beaucoup, aux hommes avec son épée, aux femmes avec ses chansons. C'était d'ailleurs un de ces beaux coureurs d'aventures qui ont l'esprit de ne jamais s'arrêter en chemin. Aussi Montcrif prétendait-il que bien peu de femmes, à l'Opéra ou à la cour, avaient refusé de chanter avec lui. Sa jeunesse date de la Régence, il était de tous les soupers, de toutes les fêtes, de toutes les folies, de tous les mardis-gras, car on sait que les roués inscrivaient sur leurs tablettes le fameux vers du vieux Théophile :

Tous mes jours sont des mardis-gras.

* L'auteur écrit cent cinquante pages pour arriver à cette conclusion : « Pour être heureux, il faut être aimé; pour être aimé, il faut plaire. » Mais comment? L'auteur ne le dit pas. Ne savait-il donc pas que le seul moyen de plaire, c'est de ne vouloir pas plaire?

Montcrif, qui fut plus tard de l'Académie, fut un des fondateurs de cette académie moins célèbre, mais moins grammaticale, connue pendant vingt-cinq ans sous le nom de *La Société de ces Messieurs*. Les autres membres étaient Duclos, le comte d'Argenson, Pont de Veyle, Helvétius, Crébillon le gai, le comte de Caylus, Collé, quelques autres moins célèbres. Dans la société de ces messieurs, il y avait beaucoup de dames prises çà et là, au hasard, dans les théâtres ou dans les harems. Quiconque était belle devenait académicienne pendant quelques soirées. On soupait et on jouait des parades. D'abord les parades furent improvisées; mais bientôt on se donna la peine de les écrire; plus tard on alla même jusqu'à les imprimer *.

Ainsi Montcrif passait sa jeunesse sans souci du lendemain. Or, le lendemain, quand il eut mangé son fonds avec son revenu, savez-vous ce qui lui arriva?

Un brevet, signé Louis XV, qui le nommait lecteur de la reine, avec un appartement aux Tuileries ou à Versailles.

J'ai souvent remarqué que ceux-là qui dépensent gaiement leur jeunesse et leur capital, ceux-là qui mangent, comme on dit vulgairement, leur blé en herbe, trouvent toujours une planche de salut à l'heure du naufrage. Ce sont les privilégiés de la vie. Ils commencent bien et ils finissent bien; chaque page qu'ils ouvrent est écrite en encre d'or. Le grand art n'est pas de se ruiner, mais de se bien ruiner. C'est d'aller à la misère comme les victimes parées de fleurs et de

* Ce sont des brochures, aujourd'hui fort rares, qui se vendent littéralement au poids de l'or.

sourires allaient au sacrifice. Quiconque choisit son monde pour se ruiner et ne s'accoquine dans ses jours de folie qu'à des gens de belle compagnie, a beaucoup de chances pour voir courir encore sur son chemin la roue dorée de la fortune.

Quelques-uns *de ces messieurs* devinrent ministres ou ambassadeurs. Ceux-là n'oublièrent pas ceux qui étaient restés des hommes d'esprit. Montcrif, une fois lecteur de la reine, devint homme de cour sans cesser d'être homme d'esprit, homme d'épée, et surtout homme à bonnes fortunes. Il n'est pas jusqu'à l'Académie dont il ne voulût triompher. C'est pour cette conquête qu'il fit l'*Histoire des chats*, qui lui valut, en attendant, le surnom d'historiogriffe. Ce fut le comte d'Argenson qui, le premier, l'appela ainsi. Montcrif était allé le trouver au départ de Voltaire pour la Prusse.

— Mon cher ministre, puisque Voltaire est parti, faites-moi donner sa place d'historiographe du roi.

Le comte d'Argenson, qui avait lu l'histoire des chats, répondit gaiement à son ancien compagnon d'aventures :

— Historiographe? vous voulez dire historiogriffe.

Montcrif voulut bien rire avec d'Argenson, mais il n'entendait pas raillerie avec les autres. Le poëte Roy, qui disputait à Montcrif le privilége de faire de mauvais opéras, se permit en pleine assemblée, au Palais-Royal, de faire rimer historiogriffe et Montgriffe. Montcrif se contint, mais il attendit Roy à la sortie du Palais-Royal et lui proposa, à bout portant, non pas une épigramme, mais un coup d'épée ou des coups de bâton.

— J'aime mieux la pluralité, dit Roy.

Et Montcrif, sans plus de réflexion, commença à exécuter le patient. Roy, qui était accoutumé à ces traitements et qui n'avait guère moins de souplesse que de malignité, retourna la tête et dit à Montcrif :

— Patte de velours, Minon, patte de velours.

C'était le génie de l'esprit et de la résignation. Que les coups de bâton retombent sur Montcrif !

Il en coûte cher d'être riche dans cette république spartiate qui s'appelle la république des lettres. Montcrif éveilla par ses bonnes fortunes, et surtout par ses pensions, la jalousie de la critique mal famée et affamée. On lui laissa l'argent qu'il avait et qu'il donnait sans compter, car il était généreux; mais on lui nia l'esprit et le talent, on lui nia même le charme. Quand il publia son *Essai sur les moyens de plaire*, on écrivit qu'il ressemblait à ceux qui meurent de faim avec le secret de faire de l'or. L'*Histoire des chats*, qui n'a que cent pages (c'est cinquante de trop), inspira dix volumes de critiques. Le marivaudage avait fait son temps; nul ne se trouva pour défendre l'esprit de Montcrif.

Il se consola des critiques avec les éloges d'un brahme, qui lui écrivit que son roman des *Ames rivales* était le plus heureux développement du système de la métempsycose. O singularité des destins littéraires! Un ami de Montcrif emporte aux Indes un roman écrit un jour de distraction. Un brahme se passionne à la lecture de ce roman : « C'est le génie de la transmigration des âmes qui a parlé. » Le roman est traduit et commenté. Il est compris dans les textes de la religion de Brahma. On envoie un présent à

Montcrif, tout en inscrivant son nom dans les temples indiens.

Un des livres sacrés de la religion des Indiens contient les fabuleuses aventures des *Ames libres*. Voici une de ces aventures, traduite du texte même :

« Un prince pria une déesse, dont le temple était à l'écart, de lui enseigner le Mandiran, c'est-à-dire une prière qui a la force de détacher l'âme du corps, et de l'y faire revenir quand elle le souhaite. Il obtint la grâce qu'il demandait. Mais par malheur le domestique qui l'accompagnait, et qui demeura à la porte du temple, entendit le Mandiran, l'apprit par cœur, et prit la résolution de s'en servir dans quelque favorable conjoncture.

« Comme ce prince se fiait entièrement à son domestique, il lui fit part de la faveur qu'il venait d'obtenir, mais il se donna bien de garde de lui révéler le Mandiran. Il arrivait souvent que le prince se cachait dans un lieu écarté, d'où il donnait l'essor à son âme ; mais auparavant il recommandait à son domestique de garder soigneusement son corps jusqu'à ce qu'il fût de retour. Il récitait donc tout bas sa prière, et son âme se dégageait à l'instant de son corps, voltigeait çà et là, et revenait ensuite. Un jour que le domestique était en sentinelle auprès du corps de son maître, il s'avisa de réciter la même prière, et aussitôt son âme étant dégagée de son corps, prit le parti d'entrer dans celui du prince. La première chose que fit ce faux prince, fut de trancher la tête à son premier corps, afin qu'il ne prît point fantaisie à son maître de l'animer. Ainsi l'âme du véritable prince fut réduite à animer le corps d'un perroquet, avec lequel elle retourna dans son palais. »

Montcrif est parti de là pour écrire les *Ames rivales*. C'est un conte amoureux où deux âmes voyagent beaucoup. Elles vont d'un corps à un autre, sans trop s'inquiéter de la maison natale, où toutefois elles reviennent pour ne plus former qu'une seule âme en deux corps.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que Montcrif n'avait songé qu'à écrire un *ballet* pour l'Opéra. Dans sa lettre à madame ***, il lui dit : « Vous trouverez un *ballet* dont le sujet ne tient à aucun de ceux qu'on a traités sur nos théâtres. Je l'ai pris dans des fragments de la philosophie de ces célèbres brahmes qui vivent actuellement sous l'empire du Mogol. Ils s'imaginent et croient avoir fait cette découverte, que les âmes reviennent plusieurs fois jouer un personnage sur la terre.

« Je mets en scène deux amants aimables ; le spectateur les voit d'acte en acte revivre dans une condition, dans une patrie nouvelle, et avec une figure différente : leur âme est tout ce qu'il leur reste de l'état précédent ; mais que ne fait-elle pas pour les réunir ! Elle les attire l'un vers l'autre ; rien ne peut altérer ce penchant ; et il résulte enfin de chaque intrigue. que ce qu'on appelle amour n'est qu'une reconnaissance de deux âmes destinées à s'aimer, et qui avaient été séparées. Ce ballet n'a pas été mis en musique ; la singularité du genre m'a alarmé ; j'ai craint qu'il ne fît pas autant de fortune que les *Ames rivales*. Le sort que cette fabuleuse histoire a eu dans l'Inde est trop singulier pour que je ne me permette pas d'en parler ici. Je l'avais donnée manuscrite à un Français qui retournait au Mogol ; il en fit part à un brahme qu'il prit

pour interprète. Ce savant philosophe fut saisi d'étonnement et d'admiration, en voyant la profondeur de mes rêveries; il découvrit de nouvelles branches du merveilleux système des âmes douées de la liberté de quitter et de reprendre leur personne, après s'être promenées dans l'univers. Admirez, je vous prie, madame, ce contraste; tandis que, dans l'opinion de tout homme sensé, je n'étais que l'auteur d'une jolie chimère, je passai dans le Port-Royal du Gange pour un génie transcendant. Je reçus un présent du brahme *, avec mille assurances d'estime et de vénération. »

Montcrif fut le courtisan le plus achevé du dix-huitième siècle. Il avait l'art d'être de toutes les opinions: dévôt avec la reine, licencieux avec le roi, philosophe à l'Opéra, dormeur à l'Académie. Il était toujours de l'avis de tout le monde, quoiqu'il eût commencé, avec sa renommée de prévôt de salle d'armes, à mettre tout le monde de son avis.

Montcrif eut plus d'un succès à l'Opéra. Je n'ai pas eu le courage de lire jusqu'au bout l'*Europe galante* et *Zélindor*. Il avait débuté, au Théâtre-Français, par l'*Oracle de Delphes*, une comédie en vers libres et en libres pensées, qui fut défendue à la quatrième représentation. Montcrif, qui n'avait pas plus le sentiment de la poésie païenne que de la poésie chrétienne, avait eu le tort de railler les dieux d'Homère, qui sont toujours des dieux pour les grands esprits. Mais là n'était pas la raison de la suppression de la comédie : on y

* Un petit in-folio manuscrit, représentant les principaux dieux de l'Inde, avec des notes mystiques. Ce manuscrit est dans la Bibliothèque nationale.

avait vu des attaques symboliques contre les dieux de la Bible et de l'Évangile.

Il vécut ainsi jusqu'à près de quatre-vingt-quatre ans, et, jusqu'à ses derniers jours, il fut assidu au foyer de la Comédie-Française et dans les coulisses de l'Opéra. Selon Grimm, qui l'a beaucoup connu : « Il a poussé la passion pour la table et pour la créature, ou plutôt pour les créatures, au delà de quatre-vingts ans. Il n'y a pas bien longtemps qu'il traversait encore, après l'Opéra. l'aréopage des demoiselles de ce théâtre, en disant : Si quelqu'une de ces demoiselles était tentée de souper avec moi, il y aurait quatre-vingt-cinq marches à monter, un petit souper et dix louis après le dessert. » Et jusqu'à la fin il se trouva toujours une de ces demoiselles pour le suivre aux Tuileries, dans un petit appartement connu longtemps sous le nom du Paradis de Montcrif.

Le roi Louis XV, qui se consolait de vieillir en voyant Montcrif porter si gaiement ses quatre-vingt-trois ans, et qui le croyait presque centenaire *, lui dit un jour qu'on lui donnait plus de quatre-vingt-dix ans.

— Je ne les prends pas, Sire, répondit Montcrif.

Cependant la mort comptait. Un soir il avait dit à son valet de chambre qu'il reviendrait souper avec une de ces demoiselles. Cette fois ce fut la mort elle-même qui vint s'asseoir à la table de Montcrif : « C'est

* On le disait beaucoup plus vieux qu'il n'était, parce que le comte de Maurepas, ancien ministre d'État, aimait à dire que Montcrif avait été prévôt de salle lorsque son père y faisait des armes. Ce qui donnait à Montcrif près de cent ans Aussi, sa vieillesse était devenue un sujet de plaisanterie à la cour. — *Grimm.* —

fini, dit-il, je ne chanterai plus. » Il se traîna jusqu'à son lit et se coucha dans le tombeau.

On ne le laissa pas partir pour l'autre monde sans les honneurs de l'épitaphe; voici celle qui est venue jusqu'à nous:

Avec des mœurs dignes de l'âge d'or,
Il fut un ami sûr, un poëte agréable;
Il mourut vieux, aussi vieux que Nestor,
Mais il fut moins bavard et beaucoup plus aimable.

En 1791, quand on ne croyait plus à tous ces légers poëtes, roses de mai du dix-huitième siècle, que le pressentiment seul des orages révolutionnaires avait effeuillées, on réimprima les œuvres de Montcrif en deux volumes in-8°; ces deux volumes renferment: *Essai sur les moyens de plaire*, écrit dans la manière de Marivaux, mais avec moins d'esprit; des contes de fées qu'il faut lire — quand on sait lire; des discours d'académie; des poésies chrétiennes inspirées par la reine Marie Leczinska, qui, Montcrif l'a trop prouvé, n'était point une muse; une méchante comédie, les *Abdérites;* des ballets et des opéras, la *Fête du Soleil*, l'*Empire de l'Amour*, *Isis et Osiris;* des cantates, *Vénus retrouvée*, la *Muse de l'Opéra*, *Reproches à Corinne*, *Asmasis*, la *Reine de Circassie*, *Alcide et Omphale*, le *Roi des Sylphes;* des poésies : romances et chansons, épîtres à tout le monde, petits vers aux dames de la cour, rimes familières à la première venue. Enfin, pour couronner l'œuvre, cette fameuse *Histoire des chats* que personne ne lira jamais d'un bout à l'autre, mais qui portera le nom de Montcrif à toutes les postérités.

Montcrif était de la pire espèce des poëtes : les poëtes de société, les poëtes du monde, les poëtes de cour. La vraie muse est sauvage; elle aime l'air vif de la montagne ou l'ombre inspiratrice de la forêt. Elle a des caprices de reine, mais elle ne veut pas loger avec le roi; elle aime mieux dans sa souveraineté idéale habiter la demeure azurée du poëte, quel que soit l'escalier.

Montcrif, s'il eût été un vrai poëte, ne se fût pas enfermé dans l'oratoire de Marie Leczinska. Il y avait deux reines à la cour de Versailles, la femme du roi et la maîtresse du roi. L'abbé de Bernis, tout abbé qu'il fût, était le poëte de la maîtresse du roi. Montcrif, tout galant qu'il fût, était le poëte de la femme du roi. Contraste des contrastes, tout n'est que contraste! Montcrif prit un masque et chanta des cantiques spirituels; il croyait pouvoir réconcilier la dévotion avec l'esprit; mais c'était la réconciliation normande, parce que, selon un mot de Montcrif lui-même, l'esprit était plus que jamais brouillé avec la dévotion. D'Alembert, qui n'entendait rien ni de part ni d'autre, d'Alembert, qui n'avait aucun sentiment de l'inspiration chrétienne, disait que les poésies spirituelles de Montcrif étaient vraiment spirituelles dans tous les sens possibles de ce mot. Montcrif avait composé de la musique pour ses romances, il en composa pour ses cantiques; et pendant qu'à Trianon madame de Pompadour chantait les romances, dans la chapelle de Versailles, Marie Leczinska chantait les cantiques; par exemple celui-ci :

Lorsqu'au matin, sous ces riants ombrages,
De mille oiseaux j'entends les doux concerts;

Mon cœur me dit qu'ils chantent les ouvrages
Et la bonté de ce Dieu que je sers.

Prés d'un troupeau, ce pâtre qui s'empresse,
Des loups cruels brave ainsi les fureurs :
A son exemple il faut veiller sans cesse,
Pour me sauver de mes propres erreurs.

Ce clair ruisseau suivra toujours sa pente.
J'aime à le voir, il m'instruit dans son cours.
Oui, c'est ainsi que d'une âme constante,
Vers vous, mon Dieu, je dois marcher toujours.

Comme aux regards d'une aurore nouvelle,
Ces prés plus beaux, de fleurs sont revêtus :
Ici mon âme, à la voix qui l'appelle,
Doit s'enrichir de nouvelles vertus.

Montcrif ne doit pas être enseveli tout à fait dans le linceul de ses œuvres. Pour les curieux littéraires, on pourrait réimprimer *les Ames rivales*, les romances, les contes, quelques pages sur l'esprit critique, des maximes recueillies çà et là dans le banquet un peu froid de son esprit, enfin l'*Histoire des Chats*. Mais ici même, dans cette Revue hospitalière* à tous ceux qui ont été comme à tous ceux qui seront, pourquoi ne pas dire à Montcrif : « Ami oublié, lève-toi, chante et conte ! »

* La *Revue de Paris*, où ce portrait de Montcrif a paru. — Volume de mai 1852

LES INFORTUNES INOUIES DE TANT BELLE, HONNÊTE ET RENOMMÉE COMTESSE DE SAULX.

ROMANCE.

Sensibles cœurs, je vais vous réciter;
Mais, sans pleurer, comment donc les conter?

Les déplaisirs, les ennuis et les maux
Qu'a tant soufferts la comtesse de Saulx.

Si de beauté, de grâce et de vertu
Bonheur naissoit, comme elle en auroit eu!

Elle étoit sœur du vaillant Olivier :
Adonc pourquoi ne la mieux marier?

Non que le comte entre les hauts seigneurs
Puissant ne fût en vassaux et honneurs.

Dans son châtel, entre quatorze tours,
Comme en prison, la tint-il pas toujours?

Sans damoiselles, sans nuls cavaliers,
Pages aucuns, et pas plus d'écuyers.

Mais pis encor, la pauvrette n'avoit
Serf ni servante, et son mari servoit.

Le pain cuisoit, pâtissoit, rôtissoit,
Faisoit le lit, et volaille engraissoit.

Or, si l'époux lui fit tel traitement,
C'est qu'il étoit jaloux étrangement.

Est-on jaloux par trop forte amitié?
De ces gens-là faut avoir grand'pitié.

Mais ce mari qui ne l'aimoit de cœur,
Jaloux n'étoit que par fausse frayeur.

Croyant, le fol, que si rare beauté
Onc ne pourroit tenir fidélité.

Des yeux, le jour la couvoit constamment;
De nuit, à peine, il les clôt un moment.

De sa moitié, que sert d'être gardien?
Sans sa vertu, vous ne garderez rien.

En songe un jour il rêva de galant :
A son réveil, il la battit mais tant...

Pour passe-temps, qu'est-ce donc qu'elle avoit?
Des animaux, elle les élevoit.

Un sanglier et deux grands louveteaux
L'alloient suivant comme petits agneaux.

Un ours des bois dans leur parc se glissa,
En moins de rien elle l'apprivoisa.

A sa voix douce ils accouraient soudain
Et ne prenoient vivres que de sa main.

Plus doux cent fois, un chacun d'eux sembloit
Dire à l'époux, qu'aimer il la falloit.

Quelquefois l'ours, comme on voit, s'adoucit;
Mais le jaloux toujours plus s'endurcit;

Et voici bien un autre désarroi!
Comte de Saulx, te faut servir le roi.

Il t'a mandé : Mon cousin, vous viendrez
Me joindre en guerre, et bien me défendrez.

Ne plus garder sa femme, oh! quel malheur!
Il s'y résout, la rage dans le cœur.

Vivres chétifs pour trois ans lui donna,
Dans la grande tour on vous l'emprisonna.

Or, bien qu'époux fussent depuis cinq ans
Elle n'avoit été grosse d'enfants.

Et dans la nuit, la veille du départ,
Enceinte fut, admirez le hasard!

Mais il s'en va sans en être certain.
Comtesse, hélas! quel sera ton destin!

Deux ans passés, deux ans et seize jours,
Elle habita la plus sombre des tours.

Et loin, bien loin qu'elle en eût du courroux,
Le comte absent, ses jours couloient plus doux.

Mais un matin, source de plus grands maux!
On l'ouvre l'huis : c'est le comte de Saulx.

Sa moitié voit, tenant sur son giron,
Et caressant le plus gentil poupon.

Morne et tremblant, il reste avec effroi;
Il fut absent, elle a faussé sa foi.

Il va penser qu'en la tour introduit,
Un vert galant l'escaladoit la nuit.

Sa dague alors prenant avec fureur,
A l'innocent l'enfonça dans le cœur.

Puis sur sa femme, avec un noir regard,
Il va levant l'ensanglanté poignard.

Femme sans foi, sans vergogne, sans mœurs,
Recours à Dieu, tu vas mourir, tu meurs...

L'infortunée à ces mots n'entendoit,
Serrant l'enfant, qui son âme rendoit.

Bouche sur bouche, elle veut recueillir
Le fruit amer de son dernier soupir.

Quel tigre alors n'eût daigné s'attendrir?
Et le cruel sa moitié va meurtrir.

Vers son beau sein déjà le fer mortel...
Mais quel grand bruit à l'entour du châtel?

Ah! Dieu! vrai Dieu! c'est le brave Olivier,
Qui l'escalade avec maint cavalier.

L'époux se calme, on se trouble autrement;
Madame, allons au bel appartement.

Les y voilà : çà mettez sans retard
Juppes de soie et le corps de brocard.

Car Olivier vient occir, par courroux,
Cil qu'en Église avez fait votre époux.

Vos cavaliers, s'il demande où sont-ils?
Au loup chassant avec chiens et fusils.

S'il vous demande où sont vos aumôniers?
Allant à Rome avec mes écuyers.

S'il vous demande où damoiselles sont?
Pèlerinage à Saint-Claude elles font.

Si chambrières? Lors répondrez, bon!
Au clair ruisseau blanchissent le linon.

S'il vous demande où est le petit né?
Dieu l'a repris comme il l'avoit donné.

Bref, s'il disoit, votre époux je ne voi?
Mandé par lettre, il est au camp du roi.

Mais à la porte Olivier mène bruit,
Et jà le comte est caché sous le lit.

Où est ma sœur? que l'emmène d'ici.
Mon frère, hélas! me méconnoît ainsi?

Ma sœur, ma sœur, est-ce bien vous? Hélas!
Pâleur avez comme au jour du trépas.

Tout haut répond : J'ai failli de mourir:
Et puis tout bas : Ah! j'ai bien à souffrir!

Ma sœur, ma sœur, je ne vois d'aumôniers,
De clercs aucuns, aussi peu d'écuyers?

Tout haut : Pour Rome chacun est parti;
Tout bas : Mon frère, hélas! j'ai bien pâti!

Ma sœur, ma sœur, n'avez pages aucun,
Point de hérault, de cavaliers pas un?

Elle tout haut : Ils sont chassant au bois;
Et puis tout bas : Par jour me meurs cent fois.

Ma sœur, ma sœur, où donc est votre époux,
Qu'il ne me vient recuellir quant et vous?

Il est céans, ce tant barbare époux,
Qui méconnoît son vrai trésor en vous.

Lors l'aperçoit, et, du lit l'arrachant,
Tire sur lui son coutelas tranchant.

Elle l'arrête, embrassant ses genoux :
Mon frère, hélas! c'est toujours mon époux.

Rancune n'ai de tant de maux que j'eus;
Pardonnez-lui, il ne me tûra plus.

Non, tout cruel éprouve un cruel sort,
Et qui vous hait a mérité la mort.

Lors il le frappe, et sa sœur lui montrant :
Regrette-la, dit-il, en expirant.

Epoux, époux, n'oubliez son destin,
*Onc un jaloux ne fit heureuse fin**.

LES
CONSTANTES AMOURS D'ALIX ET D'ALEXIS

ROMANCE SUR UN AIR LANGUEDOCIEN.

Pourquoi rompre leur mariage,
Méchants parents?
Ils auroient fait si bon ménage,
A tous moments.
Que sert d'avoir bague et dentelle
Pour se parer?
Ah! la richesse la plus belle
Est de s'aimer.

A sa mère étant déjà grande,
La pauvre Alix,
A deux genoux, un jour demande
Son Alexis.
Maman, il faut par complaisance
Nous marier.
Ma fille, je veux l'alliance
D'un conseiller.

* C'est un peu l'histoire de la Pia, racontée par le Dante, sous le ciel sombre de sa poésie.

La fille, à cette barbarie,
Bien fort pleura.
Au couvent de Sainte-Marie
On l'enferma.
Là, pendant trois ans, éperdue,
Elle a gémi,
Sans avoir un instant la vue
De son ami.

Un jour... quelle malice d'âme!
La mère a dit :
Alexis a pris une femme,
Sans contredit;
Et puis lui montrant une lettre,
Lui dit : Voyez,
Il vous écrit; c'est pour permettre
Que l'oubliez.

Alors conseiller et notaire
Arrivent tous.
Le curé fait son ministère;
Ils sont époux.
Pour elle, hélas! festin et danse
Ne sont qu'ennui.
Toujours lui vient en souvenance
Son doux ami.

Le soir plus grande fâcherie
Saisit son cœur.
Sa mère la tance et la crie
Tout en fureur.
Tout comme une brebis qu'on mène
Droit au bûcher,
La pauvrette en pleurant se traîne
Pour se coucher.

Vrai Dieu! qu'Alix, honnête et sage,
Se conduit bien!
Tous autres soins que du ménage
Lui sont de rien.
Voyant de son époux la flamme
Qu'il lui portoit,
Elle lui donnoit de son âme
Ce qui restoit.

Hélas! son âme tout entière
A ses soucis,
Gardoit son amitié première
Pour Alexis.
Cinq ans, en dépit d'elle-même,
Passa les jours
A se reprocher qu'elle l'aime,
L'aimant toujours.

Pour chasser de sa souvenance
L'ami secret,
On se donne tant de souffrance,
Cruel regret.
Une si douce fantaisie
Toujours revient;
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,
On s'en souvient.

Alix, dans sa mélancolie,
Un jour l'époux
Lui mène un marchand d'Arménie
Pour des bijoux :
Baise-moi, moutonne chérie,
Je vais au plaid;
Tiens, prends de cette orfévrerie
Ce qui te plaît.

Il part. Le marchand, en silence,
L'écrin montroit,
Qu'Alix avec indifférence
Considéroit :
Chaque fois qu'il offre à la dame
Perle ou saphir,
Chaque fois, du fond de son âme,
Sort un soupir.

En lui toutes fleurs de jeunesse
Apparoissoient;
Mais longue barbe, air de tristesse
Les ternissoient.
Si de jeunesse on doit attendre
Beau coloris,
Pâleur qui marque une âme tendre
A bien son prix.

Mais Alix, soucieuse et sombre,
Rien ne voyoit.
Pourtant, aux longs soupirs sans nombre
Qu'il répétoit :
D'où lui vient, dit-elle en soi-même,
Tant de chagrin !
Ah ! s'il regrette ce qu'il aime,
Que je le plains !

Las ! qu'avez-vous qui vous soucie,
Comme je voi !
Si c'est d'aimer, je vous en prie,
Dites-le-moi.
Eh ! que sert de conter, madame,
Un déplaisir,
Qui jamais, jamais de mon âme
Ne peut sortir?

Dirai-je ma douleur profonde,
    Je la perdis.
Pour m'en aller au bout du monde
    Me départis;
Non qu'un instant en moi je pense
    De l'oublier,
Mais pour mourir de ma constance
    A le pleurer.

Marchand, est-ce en or, en broderie
    Que ce trésor?
Madame, hélas! ce que j'envie
    Surpasse l'or.
Sont-ce rubis? J'aurois sans peine
    Rubis perdus.
C'est donc le trousseau de la reine?
    Ah! c'est bien plus!

Depuis qu'on vint, par grand dommage,
    Me le ravir,
J'en ai tiré la chère image
    Du souvenir;
J'ai, la voyant, l'âme remplie
    De désespoir,
Et ne garde pourtant la vie
    Que pour la voir.

Alors Alix la tablette ouvre
    Tant vitement :
Eh! qu'est-ce donc qu'elle y découvre
    Pour son tourment?
La voilà tout évanouie
    A ce secret!
Qui n'eût même transe sentie?
    C'est son portrait!

Alix, mon Alix tant aimée,
Hélas! c'est moi!
Alix, Alix tant regrettée,
Ranime-toi;
Ton Alexis vient de Turquie,
Tout à l'instant,
Pour te voir, et quitter la vie
En te quittant.

Par ces tristes mots ranimée,
Alix parla.
Alexis, j'ai ma foi donnée,
Un autre l'a;
Je ne dois vous ouïr de ma vie
Un seul instant;
Mais ne mourez pas, je vous prie,
Partez pourtant.

Voulant, pour complaire à sa mie,
Partir soudain,
Avant que pour jamais la fuie,
Lui prend la main.
L'époux survient. A cette vue,
Tout en fureur,
Leur a, d'une dague pointue,
Percé le cœur.

Depuis cet acte de sa rage,
Tout effrayé,
Dès qu'il est nuit, il voit l'image
De sa moitié
Qui, du doigt montrant la blessure
De son beau sein,
Appelle avec un long murmure
Son assassin.

Après si triste tragédie,
Tout sage époux
Ne peut, de sa moitié chérie,
Être jaloux;
S'il trouve un marchand d'Arménie
Prenant sa main,
Il dit : C'est qu'on le congédie,
J'en suis certain.

Si ces deux romances nous venaient d'Allemagne avec le titre de ballades, nous ne manquerions pas d'y trouver tous les caractères du genre; comme les voyageurs qui n'ont d'enthousiasme qu'au delà du Rhin, des Alpes ou des Pyrénées.

Ainsi chantait Montcrif. Dans le monde, il aimait à conter, mais il était prétentieux et tourmenté, voulant avoir trop d'esprit. Il suivait, comme Marivaux, les sentiers détournés, en horreur du grand chemin.

On a dit : Fontenelle a engendré Marivaux, Marivaux a engendré Montcrif, et Montcrif n'engendrera rien du tout. En effet, Montcrif est le dernier mot de l'esprit de Fontenelle.

Fontenelle avait réduit en statuette la Vénus de Médicis avec le ciseau de Coustou, mais c'était encore une œuvre d'art. Marivaux avait drapé la statuette avec le sentiment de la poésie et avec la malice de l'Amour. Montcrif l'habilla, et ce ne fut plus qu'une jolie poupée.

J'allais oublier de dire que l'œuvre sérieuse de Mont-

crif ça été l'amour. Il y a des hommes prédestinés à l'amour; ils ont le charme comme si une bonne fée eût répandu sur leur berceau le parfum voluptueux des cheveux de Vénus sortant de la mer et de Diane sortant de la forêt. La plupart des hommes sont condamnés à vivre de peu en amour; ils prennent une femme et c'est fini; leurs vanités les emportent ailleurs. L'un va à la guerre, l'autre trône dans une boutique, celui-ci va à la philosophie, celui-là ne fait rien du tout. Quelques-uns jettent un regard en passant sur le pays des joies amoureuses, ou du moins ils se contentent d'avoir vingt ans une fois dans leur vie. Mais ceux que j'appellerai les vrais privilégiés de la terre, les enfants prodigues de leur cœur, qu'ils donnent toujours et qu'ils retrouvent toujours, parce que leur vie est dans leur cœur; ceux-là ont vingt ans pendant vingt ans. Aussi, les femmes les reconnaissent; ils n'ont qu'à paraître pour répandre autour d'eux le charme de la baguette d'or. Et ce qui les rend plus forts, c'est qu'ils ont le charme sans le savoir; mais les femmes le savent bien; ils n'ont qu'à parler — spirituels ou bêtes — ils n'ont qu'à sourire, pourvu qu'ils aient des yeux et une bouche — car j'en connais plus d'un qui n'a des yeux que pour n'y pas voir et une bouche que pour se mettre à table, — mais jamais au banquet des dieux, où Hébé chante l'éternelle chanson de la jeunesse.

Tout en traversant d'un pied léger la forêt des vertes passions de la vie, Montcrif, qui ne voulait pas prendre le temps d'aimer, disant qu'il laissait cela à son valet de chambre, se trouva pris un jour dans la ramure la plus touffue, comme Daphné elle-même quand elle s'est métamorphosée en laurier. Ce fut à la cour. Une dame

de la reine, dont je ne dirai pas le nom, parce que je rencontre souvent son arrière-petite-fille, écoutait chanter les romances de Montcrif avec de si beaux yeux ouverts sur l'idéal, que Montcrif se passionna comme poëte d'abord et comme amoureux bientôt.

C'était au temps où Marie Leczinska, prenant au sérieux son lecteur ordinaire, rassemblait deux fois par semaine quelques duchesses distraites et quelques gentilshommes fainéants pour ouïr, avant le souper, trois ou quatre pages des romans de la chevalerie. Montcrif remarqua que sa duchesse aux beaux yeux était la seule, avec la reine et le président Hénault, qui fût à toutes les lectures. Mais comme le président Hénault dormait, et comme la reine, toujours préoccupée de son salut, n'écoutait qu'à demi, la belle duchesse était seule à comprendre le roman. Le reste de la compagnie se renouvelant sans cesse ne s'inquiétait guère des aventures du Damoisel et de sa dame aux blanches mains.

Au bout de quelques soirées, Montcrif et la duchesse avaient commencé un autre roman qu'ils lisaient tous les deux dans leurs yeux. Bientôt ils ne se contentèrent plus de ce beau style, le plus simple et le plus éloquent. Montcrif prit une plume et écrivit une épître toute parée de faux ornements, où l'esprit, à force de vouloir enguirlander le cœur, ne laissait plus voir ni l'esprit ni le cœur. La duchesse ne répondit qu'à la troisième épître; elle répondit en prose, elle répondit pour dire qu'elle ne voulait pas répondre; elle donnait de si bonnes raisons, dans un style si tourmenté, que Montcrif comprit qu'elle répondrait désormais à chacune de ses lettres.

Il y avait un mari jaloux comme dans les chansons

de Montcrif. C'était pourtant un de ces courtisans des mœurs de Louis XV qui était le mari de toutes les femmes, excepté de la sienne; mais il ne voulait pas qu'un autre, suivant la maxime de Molière, prît son bien où il le trouvait.

Après avoir, durant toute une année, filé le parfait amour aux pieds d'Omphale, Montcrif voulut briser son fuseau ; mais la duchesse lui répondit cette fois par ces quatre vers de la fameuse romance de Montcrif :

L'époux survient. A cette vue,
Tout en fureur,
Leur a, d'une dague pointue,
Percé le cœur.

Ici l'historien entre dans la nuit des suppositions : les lettres de Montcrif, qui sont les seules pièces officielles, ne concluent pas, et celles de la duchesse n'existent plus. Quelques phrases seulement, citées dans celles de Montcrif, pourraient décider cette grave question, par exemple quand la duchesse dit : « Je ne veux plus vous voir que de loin, car hier vous n'étiez plus le Montcrif que j'ai dans le cœur. » Et plus tard, quand l'espérance s'est changée en souvenir : « Ah ! le beau temps, mon ami, quand notre raison est dans notre cœur ! quand nous sommes sages à force d'être fous ! » Et plus loin encore quand la rougeur ne monte plus au front, pendant qu'on écrit une page du passé romanesque : « Je me souviens de cette nuit où mon carrosse fut assailli au Cours-la-Reine. Quelle nuit ! un temps affreux ! mais vous étiez là et j'aurais vu venir la fin du monde sans y penser. »

Montcrif était prédestiné à l'amour ; ç'a été sa poésie

et son art; et sa vraie épitaphe est celle-ci, que j'ai lue sur une pierre antique :

« Ci-gît qui aima Charmide et Mirto. Nymphes, ne « pleurez pas. L'âme de ceux-là qui ont aimé est « comme la fleur qui parfume les ruines du monu- « ment. Il aima aussi Omphale et Cloé. Ne pleurez pas : « le Temps a emporté son âme dans leur jeunesse. Ne « pleurez pas, car son âme, comme un léger vent de « mai, traverse vos chevelures d'or et d'ébène quand « l'amour passe dans vos cœurs. »

LE

VIOLON DE FRANJOLÉ.

AIR DES PASSIONS DE LA RÉGENCE.

I

Qu'il y a des morts qui reviennent de près ou de loin.

Vers les premières années de la Régence, un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, ayant les cavalières allures d'un grand seigneur, se présenta dans le Marais, rue des Minimes, à la boutique d'un menuisier, pour louer une chambre indigne en tout point de devenir l'asile d'un gentilhomme, même d'un gentilhomme ruiné.

Le menuisier fut surpris de la demande de l'inconnu. — Songez, monsieur, lui dit-il, que cette chambre n'est pas agréable; j'aime mieux ne pas vous cacher ce qu'il en est; je la loue presque toujours à de pauvres filles ou à de pauvres garçons. Vous y seriez mal à votre aise; il y fait trop chaud l'été, trop froid

l'hiver. Il y a deux grandes coquines de fenêtres, l'une au nord, l'autre au midi, où le vent de bise a beau jeu ; en outre la cheminée fume. — C'est tout ce qu'il me faut, interrompit froidement le jeune homme. Tenez, voilà vingt louis ; prenez la peine d'y faire monter quelques meubles : un lit, une table, un fauteuil. Je viendrai demain habiter la chambre.

Le lendemain, le menuisier conduisit l'inconnu à cette chambre. L'araignée filait paisiblement sa toile aux solives du plancher, aux coins des fenêtres et de la cheminée. L'ameublement improvisé était simple et presque joli. Le menuisier, qui avait loyalement dépensé les vingt louis, croyait bien que le jeune homme allait le remercier, mais celui-ci y prit à peine garde. Il alla droit à la fenêtre du midi, s'ouvrant sur un parc; il s'accouda sur le bord et promena un regard distrait dans les allées de tilleuls ou dans les nuages. — C'est bien étonnant, pensa le menuisier. Que diable peut-on faire dans un tel gîte quand on a si bonne façon et quand on paye si bien ? — Votre nom, monseigneur ? demanda-t-il en tremblant. — Mon nom ? — Le jeune homme réfléchit un peu et sembla chercher un nouveau baptême. — Je m'appelle Franjolé; mais qu'importe, je ne recevrai ni lettres ni visites. Je suis mort, entendez-vous ?

Le menuisier y regarda à deux fois. — Ma foi, monseigneur, vous êtes un mort bien original. C'était une bière et non une chambre qu'il fallait me demander; mais, enfin, que votre volonté soit faite. — Vous êtes un homme d'esprit ; tenez, voilà vingt louis pour le loyer. — C'est beaucoup trop. — Pour un vivant, c'est possible; mais pour un mort ! — Je ne veux pas con-

trarier un revenant aussi gracieux. Je vous salue et vous remercie, monseigneur.

Le menuisier, qui aimait à rire, poursuivit en ouvrant la porte : — Si, par hasard, il vous prenait fantaisie d'habiter un cercueil, pensez à moi, je suis là-dessus très-renommé dans la paroisse. Pour un écu de six francs, vous aurez à ma boutique la plus jolie bière du monde. Et encore je vous y coucherai par dessus le marché. — Très-bien, je penserai à vous.

Le même jour Franjolé, — puisque c'est le nom qu'il se donne, — sortit plusieurs fois pour achever l'ameublement de sa chambre, car le menuisier n'avait pensé qu'aux meubles du corps : Franjolé voulait surtout les meubles de l'esprit. Il acheta des livres, des fleurs et un violon ; un peu de science, un peu de joie, un peu de musique, voilà sans doute comment voulait vivre le mort.

C'était d'ailleurs un mort de belle taille et de bonne mine, quoiqu'un peu pâle et légèrement incliné. Un éclair d'intelligence suprême passait çà et là sur son front bien coupé. La ligne de sa figure était noble et fière. Quoique la tristesse eût jeté son voile sur cette figure, on y découvrait encore des rayons de gaieté. Il avait des cheveux blonds un peu brunissants et des yeux bleus d'une douceur toute féminine ; mais ce qui surtout frappait en lui, c'était je ne sais quoi d'inquiet, d'étrange, de sauvage, qui s'accordait assez avec la position qu'il prenait dans le monde, c'est-à-dire hors du monde.

II

Ce que Franjolé le joueur de violon voyait par sa fenêtre.

Le petit parc qui s'étendait sous une des fenêtres de Franjolé appartenait aux La Châtaigneraye. Le jeune marquis Gaston de La Châtaigneraye y venait quelquefois promener ses maîtresses.

Le marquis fut un matin très-émerveillé de la musique de Franjolé. — Il joue du violon comme un ange, dit madame de Saint-Elme, — la maîtresse du jour ; — vous qui jouez si mal, marquis, prenez donc des leçons d'un si bon maître, ou plutôt faites-le venir sous les arbres pour que je l'entende de plus près.

Le marquis dépêcha un laquais vers Franjolé, qui répondit : — Je ne donne pas des leçons.

La Châtaigneraye, craignant d'avoir blessé dans son orgueil un fier et pauvre artiste, alla lui-même au logis de Franjolé. — Monsieur, lui dit-il d'un ton doux et simple, je ne vous demande pas des leçons, mais des conseils. — C'est la même chose, dit Franjolé. Je joue pour moi seul ou pour les absents. — N'avez-vous jamais joué pour deux beaux yeux? — Peut-être. — C'est ma maîtresse qui vous appelle, malgré votre misanthropie. Il y a toujours moyen de s'entendre. Vous viendrez jouer dans le parc, ou vous y promener tant qu'il vous plaira. On vous donnera une clef.

Franjolé prit son violon. — Me voilà prêt à vous suivre. — A la bonne heure ! Vous ne regretterez jamais

d'avoir joué pour de si beaux yeux. — Avant tout, dit Franjolé en s'arrêtant au haut de l'escalier, je dois vous avertir que je suis rayé du nombre des vivants.—A votre âge, avec votre bonne mine et votre beau talent! —Mort et enterré ; il n'y manque rien, pas même l'épitaphe.— Quelle extravagance!—Je vous parle avec le plus grand sérieux du monde. Ainsi, je suis un revenant; traitez-moi comme tel. Ne vous fâchez point si je ne réponds point quand vous me parlerez ; vous n'avez affaire qu'à mon violon. Accordez-moi le silence et la liberté.—Tout ce qu'il vous plaira ; mais, de grâce, faites que je parvienne à jouer un air d'*Armide* sur le violon. J'ai une jolie main, des yeux ardents, une bouche passionnée ; ne trouvez-vous pas que je séduirais merveilleusement en jouant du violon? Ce serait à la cour un nouveau genre de séduction. Mais partons. — J'oubliais, s'écria Franjolé en déposant son violon, que j'ai promis à mes yeux ou à mon cœur de rester encore une heure à mon autre fenêtre. — Que voyez-vous donc par cette fenêtre? —Un songe ; mais ne me demandez rien. Un de ces matins j'irai vous voir. — Mais aujourd'hui, ma maîtresse vous attend. — Elle reviendra. — Qui sait si ce n'est pas le dernier jour que nous passons ensemble? — Tant pis, tant mieux, comme il vous plaira. Je ne sortirais pas à cette heure pour un paradis peuplé d'odalisques.

Le marquis eut beau prier, Franjolé ne le voulut pas suivre ce jour-là.

Que voyait-il donc par la fenêtre?

En face il y avait un petit hôtel de brique à coins de pierre, bâti sous Louis XIII, isolé des maisons voisines par un parc planté d'arbres touffus. Cet hôtel pouvait bien rappeler un peu le château de la Belle au Bois-

Dormant; on n'y dormait pas, mais on s'y cachait; il semblait que les habitants y vécussent de la même vie que Franjolé. Il y avait là un mystère. Quoique voisin, le joueur de violon, souvent penché à sa fenêtre, n'avait pu voir ce qui se passait dans cet hôtel. Lui qui ne tenait plus à ce monde, ce monde où était son tombeau, il sentit renaître sa curiosité en face de ce mystère. Qui pouvait se cacher là? Après bien des stations à la fenêtre, Franjolé découvrit un matin une main blanche qui jetait, en entr'ouvrant un volet, une pièce de monnaie à un pauvre vieux joueur de flûte.

III

La Châtaigneraye et Richelieu.

La maison que la famille de La Châtaigneraye possédait dans le Marais n'était pas habitée depuis longtemps, si ce n'est par le marquis les jours de bonne fortune. On n'avait pas encore inventé les petites maisons; cependant les roués avaient déjà çà et là un *réduit* où se passaient en mystère quelques-unes de leurs aventures galantes; Richelieu écrivait vers ce temps-là à Nocé, son compagnon en bonnes fortunes :

« J'ai découvert un *réduit* digne de servir de temple « à la déesse d'Amathonte; il n'y manque aujourd'hui « que des prêtresses et des victimes, mais venez y sou- « per demain en belle compagnie, il n'y manquera « plus rien. »

La maison de La Châtaigneraye pouvait donc passer pour un *réduit* où l'on soupait en belle compagnie.

Cette maison était déjà célèbre dans le monde des grands seigneurs et des grandes dames. Plus d'un duc y avait déjeuné, témoin le duc de Richelieu; plus d'une marquise y avait soupé, témoin la marquise de Courthuys. On s'était battu en duel dans le parc; enfin tout ce qui était de bel air alors avait passé par là.

Un matin, Franjolé voyant les volets ouverts, y alla par fantaisie et par curiosité. Quoiqu'il se fût pour toujours séparé des vivants, il n'était pas fâché de voir de temps en temps leur façon de vivre. — Vous arrivez bien à propos, lui dit un valet d'un air dédaigneux; il y a là deux grandes dames qui font antichambre dans les deux boudoirs. Monsieur le marquis a reçu des dépêches de la cour, M. de Richelieu a déjeuné avec lui, vous comprenez. — Je ne veux pas comprendre, murmura le musicien; mon violon ne fera jamais antichambre ni moi non plus. Dites à M. de La Châtaigneraye que je suis là. — Vous avez raison, corbleu! dit le marquis qui venait d'ouvrir la porte. Un musicien qui court ne fait pas son chemin. Passez dans ce salon, vous arrivez bien à propos. Il y a là un voisinage de femmes qui s'ennuient, vous allez préluder un peu. Hélas! pourquoi n'en suis-je plus aux préludes avec elles?

Franjolé vit en entrant trois ou quatre personnages galamment équipés. — L'heure du berger! dit un jeune fat qui fit semblant de se souvenir. Il y a une autre heure qui a bien son charme, l'heure du dernier rendez-vous. On ressaisit alors dans une étreinte toutes les chimères d'une longue passion. — Enthousiaste! s'écria Richelieu, dites plutôt qu'on étreint tous les fantômes de l'amour. Aussi, je ne vais jamais au dernier rendez-vous.

Franjolé se mit à jouer un air de sa façon. — De qui cette musique? lui demanda La Châtaigneraye. — De moi, si j'ai bonne mémoire. — Que ne faites-vous des opéras, mon cher? — Je me joue des opéras à moi-même, quand je ne goûte pas toute l'harmonie du silence. — Vous êtes donc amoureux? — Peut-être, dit tristement Franjolé. — Amoureux de qui? amoureux de quoi? — Oui, amoureux, reprit le musicien, mais non pas à votre manière. — Quelle est donc votre façon d'aimer? — J'aime une main blanche qui apparaît presque tous les matins à une fenêtre pour jeter un petit écu à un pauvre diable de joueur de flûte qui se traîne de porte en porte dans l'équipage de Bélisaire. — Je comprends, dit La Châtaigneraye, pourquoi vous ne vouliez pas me suivre l'autre jour. Le bras est-il joli? — Je ne vois que la main; le bras est voilé d'une longue manche de dentelles. — Et à qui appartient cette main? — Je ne sais pas, je n'ai pas cherché à le savoir. J'aime cette main; j'espère la toucher un jour du bout de mes lèvres; en attendant, je joue du violon : voilà toute l'histoire de mon cœur. — O disciple de Platon! s'écria Richelieu; quelle erreur est la vôtre! L'amour est une ivresse. Or, comment s'enivrer sans mordre à la grappe?

Disant cela, le duc prit son feutre et partit. Il fut suivi des jeunes seigneurs qui avaient déjeuné chez La Châtaigneraye. Seul avec Franjolé, le marquis détacha son violon. — Votre amour est une singulière fantaisie. — L'amour est un rêve dans ce sommeil agité qui s'appelle la vie, un rêve qui nous montre le bonheur. Le rêve qui me montre le bonheur, c'est la blanche main que je vois passer à la fenêtre. — C'est étonnant, pensa

le marquis; on dirait que cette main me fait signe d'aller à elle. Décidément me voilà aussi devenu amoureux de cette main. — Franjolé! vous voyez qu'il m'est impossible de prendre ici une leçon de musique. Quand je suis en *la*, l'amour dit *si*. Demain j'irai prendre une leçon dans votre sauvage retraite. Ce sera pour moi une distraction. — A votre aise. Mon logis n'a pas trop bonne mine, vous le savez; mais quand on va chez un musicien, on ne voit pas, on écoute.

La Châtaigneraye, demeuré seul pour un instant, jura qu'il arriverait à la main blanche du petit hôtel de la rue des Minimes.

Le marquis était un vrai gentilhomme de point en point, des pieds à la tête; il était bien taillé, non pas en Hercule, mais en Apollon. Il se coiffait avec ses cheveux qui étaient noirs et touffus. Il s'habillait avec une élégance originale; mais en garçon d'esprit, il ne s'en rapportait pas à son habit pour ses conquêtes; il était toujours sur le qui vive, jetant à propos un regard passionné ou un mot spirituel.

Quoique à peine âgé de vingt-quatre ans, il était alors l'homme à la mode parmi les femmes; il était même plus recherché que le duc de Richelieu. Il avait d'ailleurs gagné ses éperons d'or sur le champ de bataille et à la Bastille. Il tenait haut son épée et sa dignité. Son cœur était déjà, comme on l'a dit, une girouette enflammée; il avait de l'esprit, surtout avec les femmes; mais ce qui séduisait en lui, c'était sa figure pleine de grâce et de charme, toujours souriante et moqueuse, toujours illuminée par l'amour. Il lui fallait un calendrier pour se rappeler ses bonnes et mauvaises fortunes. D'abord, comme tous les roués du régent, il avait

imaginé des aventures pour émerveiller les belles dames oisives ou infidèles; il n'avait pas tardé à recueillir le fruit de ses mensonges. Outre qu'il était beau, gracieux et spirituel, le marquis était prodigue; il jetait l'argent à pleines mains; il ne comptait jamais, même avec les pauvres. Cette façon de traiter la fortune a toujours ravi les femmes qui, en cette circonstance, comparent, sans trop de raison, le cœur de l'homme à sa bourse. Enfin, La Châtaigneraye était bientôt devenu à la mode comme les robes de l'Inde, les points de Flandre ou les mules de satin garnies de cygne. A la cour et à la ville il était du bel air d'avoir aimé le marquis de La Châtaigneraye.

IV

Pourquoi le chevalier de Champignolles était l'ami du marquis de La Châtaigneraye.

Les dames qui faisaient antichambre chez La Châtaigneraye étaient la vicomtesse d'Ormoy et la chevalière d'Espremont. Ces dames n'étaient plus pour notre héros que des maîtresses de la veille.

Le marquis divisait ses conquêtes en trois chapitres: le premier chapitre intitulé: *Souvenirs, regrets, ennuis, larmes, évanouissements*, renfermait les maîtresses de la veille; le second chapitre, intitulé : *L'heure du berger, échelles de soie, plaisirs perdus*, renfermait les maîtresses du jour; enfin le dernier chapitre, intitulé : *Espérances, illusions, rêveries, billet doux*, renfermait les maîtresses du lendemain.

Or, à propos de la vicomtesse d'Ormoy et de la chevalière d'Espremont, La Châtaigneraye ne savait comment retirer son enjeu sans encourir toutes les mésaventures du premier chapitre. Il trouvait bien un certain charme à voir pleurer de jolis yeux : une femme qui pleure bien (et on *savait* bien pleurer en ce beau temps) répand encore une poignante volupté dans le cœur de son cruel amant ; mais rien ne lasse si vite que les larmes, fussent-elles des perles, or La Châtaigneraye avait déjà trop égrené de perles en pareille rencontre.

Il allait tout simplement renouveler une comédie qui se dénoue toujours bien, c'est-à-dire mettre en présence les deux dames, quand son valet de chambre annonça M. le chevalier de Champignolles. — Vous arrivez à propos, chevalier, dit le marquis en lui tendant la main avec plus de bonne grâce que de coutume. — Puis-je savoir l'à-propos ? demanda le chevalier en regardant son épée en homme qui va pourfendre le genre humain. — Vous qui depuis six semaines vous faites si vaillamment mon second en aventures galantes, venez à mon secours, ou je suis perdu. — Je devine : un mari qui prend mal la chose. — C'est bien pis. — Un frère de l'ancien temps qui veille sur l'honneur de la famille. — Vous n'y êtes pas. — Un amant détrôné, ou plutôt dépossédé. — C'est bien pis ! un duel à bout portant avec deux maîtresses que le diable laisse oisives exprès pour me faire damner. — Vous comprenez que je suis un chevalier trop courtois pour être votre second en cette affaire épineuse. — Bien mieux, je vous laisse le duel à vous tout seul.

Là-dessus, La Châtaigneraye prit son chapeau et son épée, sonna son laquais, demanda son carrosse et sor-

tit en chantant un air de ballet, sans s'inquiéter le moins du monde du chevalier, de la vicomtesse d'Ormoy et de la chevalière d'Espremont.

Champignolles était un gentilhomme de bonne lignée par sa mère et par sa fortune. Fraîchement débarqué de la province, il s'était attaché avec obstination aux aventures de La Châtaigneraye; il le prônait partout; il quadruplait le nombre de ses conquêtes; il rimait sur lui des madrigaux où il le comparait à Mars et à Apollon. Le pauvre chevalier était un peu, beaucoup, passionnément ridicule. Pour racheter cela, il avait assez mauvaise tournure; on disait dans le monde qu'il portait son regard de travers comme son épée. Il affichait des prétentions à mourir de rire. Quand il avait dit : Je suis le second du marquis de La Châtaigneraye, il croyait avoir tout dit; il se regardait tendrement, jetait sa main sur son épée, et, s'il y avait des dames, il daignait détacher son regard de lui-même, pour les incendier par ses œillades idolâtres.

La Châtaigneraye, voyant un gentilhomme de si bonne volonté, ne le désavouait pas pour son second; mais si le premier était un grand artiste en amour, le second n'était qu'un manœuvre : il ébauchait la statue, le maître la signait; ou plutôt il n'était qu'une *doublure* au grand théâtre où le marquis jouait si bien son rôle. Quand le duc était fatigué, il laissait la place au chevalier; mais le pauvre chevalier était toujours sifflé à outrance.

Le jour où vous le voyez entrer en scène, il joua assez mal ce rôle difficile de mettre à la raison deux cœurs de femmes; mais, s'il fut sifflé, que nous importe, l'histoire n'est pas là.

V

Le chemin de la science.

Le lendemain matin, vers onze heures, un carrosse traîné par des chevaux fringants vint troubler la musique de Franjolé. Le joueur de violon, ouvrant sa fenêtre, reconnut l'équipage du marquis de La Châtaigneraye. — Salut à votre cage, mon cher oiseau chanteur. C'est donc ici que vous gazouillez tout à votre aise. A ma première visite, je n'avais rien vu.

Le marquis promena un regard distrait autour de lui.

La chambre de Franjolé était curieuse à étudier. Sur le murailles, placardées de musique, serpentaient des guirlandes d'herbes et de fleurs desséchées. Franjolé herborisait beaucoup depuis quelques jours. Une bibliothèque des plus variées servait à peu près de tapis de pied, ce qui fit dire à La Châtaigneraye : Vous foulez la science à vos pieds. Les livres étaient en si grand nombre que, pour aller à la fenêtre, Franjolé avait pratiqué un sentier sinueux. — Quel sentier hérissé d'épines! maître Franjolé, dit le marquis, ne sachant où poser hardiment ses pieds. — Il n'y a pas de chemin plus long au monde, répondit le joueur de violon. Il m'arrive souvent d'être une heure ou deux pour aller de mon lit à ma fenêtre ; je rencontre tant de bavards sur mon chemin que je me laisse attarder malgré moi. Si je n'avais la bonne volonté d'arriver, je crois

que je mourrais en chemin. Hier encore, Scarron, Montaigne et Rabelais m'ont tenu toute la soirée par le bouton de mon habit. Ils ont tant parlé, que j'en ai encore les oreilles toutes bruissantes. — Croyez-moi, Franjolé, au lieu de lire Rabelais, Montaigne et Scarron, lisez plutôt dans le cœur des femmes. — C'est un plus mauvais livre. — Un mauvais livre, comme vous dites ; un livre fantasque, capricieux, sans suite et sans raison. — Un livre dont le diable a signé la plus belle part. — Vous allez un peu loin, maître Franjolé ; je suis sûr que vous vous trompez sur certain cœur du voisinage. Ainsi, le cœur qui conduit la petite main blanche est un bel et bon livre, écrit par Dieu même avec plume arrachée à l'aile d'un archange. — Qui sait ! le cœur d'une fille est une source pure et claire, l'eau se trouble d'un rien. Il en est ainsi de tout ce qui touche à la terre. Le cœur est une source divine qui coule sur la terre. — Corbleu ! vous parlez comme un livre. — Il n'y a pas de quoi m'en louer. Quiconque parle comme un livre, parle presque toujours comme un sot. — Je vous croyais amoureux, mais je vous trouve philosophe. — Dieu me garde de la philosophie ! Peut-être suis-je amoureux ; mais non pas comme vous l'êtes si souvent, monsieur le marquis ; moi je ressemble au voyageur altéré qui se repose au bord de la source sans oser y mouiller ses lèvres ardentes, de peur de troubler l'eau.

Le marquis de La Châtaigneraye était arrivé à la fenêtre. — Savez-vous, maître Franjolé, que vous avez là un beau point de vue? — Oui, des cheminées, des fenêtres, des toits et des gouttières. — *A propos*, n'est-ce pas à cette fenêtre que vous voyez tous les jours, vers

midi, apparaître la petite main blanche? — *A propos*, répondit Franjolé, il est temps de prendre notre leçon. Ce petit hôtel du temps de Louis XIII est charmant; rien n'y manque. Quel est donc le sculpteur assez peu soucieux de son œuvre pour avoir travaillé à ces fenêtres que personne ne voit? — Ce qui est beau n'est jamais perdu. Est-ce que je ne vois pas ces fenêtres, moi? Il me semble que je dois compter pour quelqu'un, avec ma passion pour la musique. — Si vous connaissez le grand livre héraldique, expliquez-moi donc cet écusson? — C'est un écusson de fantaisie, qui va à tout le monde. — Quoi! cette maison n'est jamais plus animée qu'en ce moment? — Jamais! Il n'y a que les cheminées qui donnent signe de vie. Le matin, une vieille gouvernante ouvre les contrevents; le soir, elle les referme : voilà tout. Mais que vous importe, à vous comme à moi? — Je suis violemment curieux. — Peut-être en verriez-vous davantage de cette petite fenêtre en lucarne, là-bas, au troisième toit. — Elle s'ouvre sur le jardin de l'hôtel. J'ai plus d'une fois pensé à la prendre d'assaut, coûte que coûte; mais je suis si paresseux! — Il y a une jolie fille à cette petite lucarne. — Oui, cela complique la question; il faut monter bien haut et descendre bien bas pour se rendre maître de la place.

A cet instant, le vieil aveugle qui jouait de la flûte préluda devant l'hôtel. — C'est un avertissement qui nous est donné de prendre notre leçon, monsieur de La Châtaigneraye. — Accordez-moi le temps d'écouter ce pauvre homme. — Quand il joue, je couvre sa musique par la mienne, par égard pour mes oreilles; je ne souffrirai pas que les vôtres... Sa flûte a des sons fort doux, en vérité.

Franjolé se plaça fièrement devant le jeune marquis: — Vous n'êtes pas ici au spectacle, j'imagine. — Que diable! laissez-moi le loisir de faire l'aumône à cet aveugle. — Vous empêcheriez, je n'en doute pas, la main blanche de faire l'aumône à l'avenir dans cette rue. D'ailleurs, vous êtes chez moi. Que ces beaux sentiments vous prennent chez vous, à merveille!

Franjolé ferma la fenêtre d'un air résolu. Le jeune marquis se résigna à prendre une leçon. — Je ne suis pourtant pas venu pour cela, se disait-il avec dépit. — Attendez, murmura tout à coup Franjolé; il faut que je passe mon archet au grand air.

Le joueur de violon ouvrit la fenêtre. La Châtaigneraye le suivit à pas de loup dans le *sentier de la bibliothèque*. Il découvrit du premier regard que la fenêtre s'entr'ouvrait... — Prenez donc garde, monsieur le marquis, s'écria Franjolé avec colère; voilà un beau dégât dans ma bibliothèque. — Au diable soit la bibliothèque et le joueur de violon! s'écria le jeune marquis sur le même ton; le ciel s'est ouvert. — Et vous n'avez pas vu un ange? Mais, si vous m'en croyez, j'irai vous donner mes leçons à votre hôtel.

Quand La Châtaigneraye fut parti, Franjolé se promit de ne plus dire à personne ce qu'il avait dans le cœur.

VI

Profil de mademoiselle Rose-Rose. — Pastel de la comtesse de Nestaing.

Le soir, La Châtaigneraye rencontra à l'Opéra le chevalier de Champignolles. — Chevalier, si vous n'avez rien à faire, je vous enseignerai le chemin d'une aventure. — Dites toujours, le nombre des conquêtes ne m'effraye pas, vous le savez. — Hercule, en effet, entreprit douze travaux merveilleux. Vous êtes digne d'un pareil maître. Venez demain me prendre.

Le lendemain, le marquis et le chevalier allèrent dans la rue des Minimes en fort mince équipage, crainte d'éveiller les curiosités du voisinage ou même de l'hôtel. — Chevalier, dit La Châtaigneraye en indiquant du doigt la lucarne, il faut commencer par là. Vingt louis, de l'esprit et de l'audace, vous avez de tout cela à profusion : voilà plus qu'il n'en faut pour vous rendre maître de la place. Une fois arrivé là, avertissez-moi. La jolie habitante du grenier apparut alors pour étendre une robe sur le toit. — Mais cette petite a un minois fort attrayant. — Ce n'est que la porte d'un beau jardin. Ne perdez pas de temps. Adieu, chevalier.

La Châtaigneraye était devenu très-sérieusement amoureux de la dame si bien cachée dans le petit hôtel de la rue des Minimes. Jusque-là, le jeune marquis n'avait guère aimé qu'à l'Opéra ou à la cour, ce qui, alors, était presque la même chose. L'amour, plus que jamais en France, était le Cupidon suranné des anciens : l'a-

mour ne rêvait pas, il se contentait d'effeuiller des roses ; il n'avait pour horizon que le ciel du lit.

La Châtaigneraye aimait cette fois avec curiosité et avec rêverie ; non pas avec cette rêverie un peu allemande qui change aujourd'hui nos maîtresses en belles créatures qui ne sont pas des femmes, mais avec cette rêverie qui vient du cœur plutôt que de l'esprit, qui embellit sans métamorphoser, qui charme mieux avec la vérité qu'avec toutes les pompes du mensonge.

La jolie fille de la lucarne ne se sauvait de la misère qu'à force de travail. Elle avait hérité de l'aiguille d'or des fées ; il lui arrivait même de faire des fleurs et de monter des plumes. Jusque-là, elle avait presque toujours résisté aux tentations de l'amour. Elle avait aimé un soldat aux gardes françaises « parti pour la guerre » comme tous les soldats amoureux. Ç'avait été sa seule passion ; elle avait pleuré le fugitif et elle s'était consolée en chantant. Elle était aussi gaie que jolie ; elle chantait en s'éveillant comme l'alouette matinale ; le soir, en dégrafant son corsage, elle chantait encore.

Le chevalier de Champignolles arriva en silence à sa porte par un escalier noir et tortueux ; il frappa. Quoiqu'elle fût en train de tresser ses beaux cheveux, elle vint ouvrir sans faire attendre. — Vous vous trompez de porte, dit-elle en relevant ses cheveux. — Nenni, nenni, ma belle ; quand on vous voit par la fenêtre, on vient frapper à votre porte. — Je ne vous comprends pas, je ne veux pas vous comprendre.

Le chevalier de Champignolles, qui était après tout un homme résolu, parvint pourtant à se faire comprendre de Rose-Rose — c'était le nom de cette fille. — Il lui promit de l'épouser, de la promener en carrosse, de lui

donner une robe des Indes; enfin, il mit en œuvre toutes les ressources de la séduction, argent comptant.

Il alla retrouver La Châtaigneraye de l'air du monde le plus flambant et le plus victorieux : — Nous avons vu, nous avons aimé, nous avons vaincu, dit-il en caressant sa moustache. — A merveille ! s'écria le jeune marquis ; nous irons ensemble désormais chez la demoiselle.

Ils retournèrent bientôt dans la rue des Minimes. Rose était à sa fenêtre. Ils montèrent quatre à quatre à sa petite chambre. Le chevalier entra comme chez l'ennemi. Le marquis alla droit à la fenêtre. — Que diable avez-vous à regarder par cette fenêtre? demanda le chevalier en pirouettant. — Un beau point de vue, dit La Châtaigneraye; vous êtes heureux, mon cher, d'avoir une maîtresse si haut placée.

Tout en disant ces mots, le marquis avait vu, par un coup d'œil rapide, que cette fenêtre était la seule donnant sur le jardin du petit hôtel. — Mon cher chevalier, poursuivit-il en s'inclinant avec une grâce un peu moqueuse vers Rose, une si jolie fille doit habiter un palais; cette pauvre chambre est indigne de ses beaux yeux. Si j'étais aussi heureux que vous, je ne réfléchirais pas cinq minutes pour enlever cette jeune colombe. Je vais retourner à mon hôtel; voulez-vous que je vous envoie mon carrosse? — Vous êtes trop charmant, dit le chevalier. Je suis touché de tant de bonne grâce et de dévouement. — Comptez sur moi; ma fortune, mon cœur et mon carrosse sont à vous.

La Châtaigneraye sortit après avoir jeté un dernier regard dans le jardin. — Pourquoi votre ami est-il venu ici? demanda la jeune fille au chevalier en refermant la

porte. — Pour être témoin de mon bonheur; vous ne savez pas comme celui-là est dévoué à ses amis, mais à moi surtout.

Le même jour, sur le soir, La Châtaigneraye revint à la chambre de Rose-Rose, qui se pavanait alors dans le boudoir indiscret de Champignolles.

Le marquis ne put s'empêcher de rêver au sort de cette jeune fille, en voyant son lit désert, ses robes pendues çà et là, ses rubans épars, ces mille riens à l'usage de toutes les femmes, même des plus pauvres.—Quel curieux enchaînement, pensait-il en s'accoudant sur le toit. La belle duchesse aime le violon. Je prends un maître pour parvenir à jouer le sentiment; mon joueur de violon me parle d'une main blanche qui me fait perdre la tête; je me laisse prendre à un amour tout hérissé d'obstacles; je fais un bon pas aujourd'hui, mais, pour ce bon pas, je détourne cette fille de son chemin. Tous les chemins ne vont-ils pas au ciel? Elle en sera quitte pour passer par le repentir.

Comme le marquis achevait ces paroles, une jeune dame traversa le jardin. Quoiqu'elle fût assez éloignée et à demi cachée par les arbres, il décida qu'elle avait une jolie figure. — En vérité, dit-il, je ne m'étonne pas que je l'aie aimée avant de l'avoir vue. Cet hôtel est un château des *Mille et une Nuits!*

Il suivit ardemment la jeune dame d'un regard ravi. Elle se promenait sans but, ou plutôt dans le but de se promener. Elle effeuillait en passant toutes les roses un peu flétries. C'était un charmant spectacle de la voir soulever par intervalle sa robe blanche, dont la queue s'accrochait aux épines. Les boucles légères de sa chevelure étaient çà et là soulevées par le vent attiédi du soir.

A chaque instant, sa jolie main rejetait sur le côté ces boucles rebelles qui l'aveuglaient.

En moins de quelques minutes, La Châtaigneraye en devint enthousiaste. Toutes les femmes qui l'avaient ébloui jusque-là s'évanouirent comme les étoiles quand le soleil se lève. Après quelques détours dans le jardin, après bien des roses effeuillées, après avoir foulé ou secoué du pied le réséda et le romarin, elle rentra à l'hôtel d'un air de mélancolie.

La Châtaigneraye, qui n'était pas amoureux des nuages comme on l'est en notre temps, abandonna tout de suite son observatoire, en proie à mille desseins plus extravagants les uns que les autres. Comment arriverait-il à séduire la dame?

C'était là une conquête dont eût désespéré le duc de Richelieu lui-même; mais, en amour, il ne faut jamais désespérer. Le marquis pensa d'abord à descendre tout simplement dans le jardin; mais il réfléchit bientôt que c'était là un moyen violent; en outre il risquait de se casser le cou dès le premier chapitre. Il remit cet expédient à des temps meilleurs. Il finit par décider, après avoir bien divagué, comme font tous les amoureux, qu'il aurait encore recours au chevalier de Champignolles pour entrer en matière.

Il jugea à propos d'interroger les gens du voisinage; il parvint sans peine à savoir ce qu'on disait au dehors des habitants de l'hôtel. C'était une jeune veuve et sa grand'mère qui vivaient là à peu près solitaires; un grand malheur les avait exilées de leur province; elles passaient tristement leurs jours, n'ayant pour toute compagnie que trois ou quatre conseillers, vieux amis de la grand'mère, un abbé et une dame de la cour. La

jeune veuve était connue sous le nom de la comtesse de Nestaing, et sa grand'mère sous le nom de la comtesse de Grandclos; mais on croyait que toutes deux se cachaient sous des noms imaginaires. La comtesse de Nestaing cherchait des distractions dans la lecture, la musique et le dessin. Elle oubliait ses peines dans les peines imaginaires de quelque héroïne de roman. Elle jouait très-agréablement du clavecin; elle peignait au pastel avec une grâce digne de Watteau qu'elle aimait à copier. Elle ne sortait guère que deux fois par semaine : le dimanche pour aller à la messe, le jeudi pour une promenade à la place Royale. En bon catholique, La Châtaigneraye pensa tout de suite à la suivre à la messe le dimanche; mais le moyen lui sembla un peu vieux; d'ailleurs il augura mieux du jeudi, parce que ce jour-là elle ne rentrait qu'à la brune.

VII

Manière un peu hasardée de séduire une femme.

— Mon cher Champignolles, dit La Châtaigneraye au chevalier, à la première rencontre, j'ai découvert pour vous une aventure. — Ah! marquis, comment reconnaître jamais toute votre bonne grâce? Quelle est donc cette nouvelle aventure? En vérité, j'y perds la tête et le cœur. — Où il n'y a rien, le roi perd ses droits; mais allons droit au but. Tous les jeudis, de sept à huit heures, une jeune veuve qui n'est pas aussi larmoyante que la matrone d'Éphèse, retourne seule, suivie d'une camériste, de la place royale à la rue des Minimes.

C'est la plus belle femme du monde; elle couronnerait l'œuvre de vos conquêtes; ce serait un nouveau diadème à votre renommée. Vous ne pouvez vous dispenser.... — De quoi faire? — De l'enlever. — Et qui me délivrera de Rose? — Allons donc, est-ce qu'un homme comme vous doit songer aux maîtresses passées. Je vous le dis encore, vous ne pouvez vous dispenser d'enlever cette veuve; c'est un moyen violent, mais sûr. Une femme a toujours la plus grande vénération pour celui qui l'enlève. De l'audace, mon cher; c'est un mot inscrit sur l'étendard de l'amour.

Vint le jeudi; le marquis et le chevalier se promenèrent sur le soir à la place Royale. La Châtaigneraye n'eut qu'à montrer madame de Nestaing pour que Champignolles devînt follement épris de cette douce et sauvage beauté. Ce soir-là, elle avait tout son éclat et toute sa grâce. Un sourire enchanteur, quoique légèrement attristé, animait sa figure noble et pâle; ses beaux cheveux noirs étaient plus agréablement bouclés que jamais. Elle éclipsait toutes les dames en promenade.

Et La Châtaigneraye saisissant la main du chevalier : — Eh bien, chevalier, que dites-vous de celle-là? — Je l'aime déjà à la folie. Mais vous-même? vous vous métamorphosez donc en statue de marbre? — Que voulez-vous? j'ai tant aimé depuis six mois. — Les plus grands trésors s'épuisent, enfant prodigue que vous êtes. — Vous ne voyez pas la dame qui s'en va. Voilà l'heure qui sonne. — En vérité, je tremble un peu à la seule idée... — Vous tremblez! vous que je croyais si digne de moi? — Je tremble d'amour. — A la bonne heure, au moins. Suivez-la donc, et à l'amour comme à la guerre. Songez que si vous menez cette aventure à

bonne fin, le Régent émerveillé poussera son admiration pour vous jusqu'à vous reconnaître pour un de ses roués. Vous n'oubliez pas que mon carrosse est à vos ordres dans la rue.

Ils se quittèrent là-dessus. Le chevalier était tremblant comme la feuille. Il ordonna à son valet de pied de se tenir prêt au moindre signal. Il suivit la dame d'assez loin d'abord, en proie aux battements de cœur les plus violents. Peu à peu il gagna du terrain, mais sans oser s'avouer qu'il suivait la dame pour l'enlever. La nuit tombait; déjà les rues étroites étaient obscurcies; madame de Nestaing allait de plus vite en plus vite, se retournant à demi par intervalles pour voir si sa camériste la suivait toujours. Sur un signal du chevalier, son valet prit à partie cette fille, d'un naturel distrait. La rue où l'on était alors devenait déserte. Le chevalier comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Il joignit madame de Nestaing, l'arrêta sans façon et lui dit avec l'accent le plus comique : — Madame, je vous aime et je vous enlève.

Madame de Nestaing s'imagina d'abord avoir affaire à un fou; elle se contenta de rire et de passer; mais Champignolles tint bon dans sa façon de penser et dans sa façon d'agir. Alors la jeune dame, peu habituée à de pareilles rencontres, pâlit, chancela et poussa un cri. — Chloé! Chloé!

La suivante ne répondit pas; le valet avait mieux manœuvré que le maître. — De grâce, reprit madame de Nestaing en se débattant, passez votre chemin ou conduisez-moi chez ma mère. — C'est ce que je veux faire, dit vivement le chevalier, voyez plutôt mon carrosse qui s'avance. Holà, Jeannot, viens à moi.

Madame de Nestaing, perdant la tête, se remit à crier. La Châtaigneraye, caché dans l'ombre d'une porte, jugea à propos d'entrer en scène. Il se jeta l'épée à la main sur le chevalier, qui, déjà à moitié mort de peur, abandonna tout à coup la partie.

Le jeune marquis saisit la main de la dame avec le respect le plus touchant. — Madame, daignez me permettre de vous conduire à votre hôtel.

Avant que la dame n'eût le temps de répondre, le chevalier de Champignolles, qui n'était pas un lâche, tant s'en faut, revint sur ses pas l'épée à la main, résolu à pourfendre cet autre don Quichotte, apparu si mal à propos. La Châtaigneraye, qui eût répondu à dix épées comme celle du chevalier, se contenta de le désarmer. A ce trait Champignolles reconnut le marquis. — Silence! s'écria La Châtaigneraye, ou bien vous êtes mort.

Tout irrité qu'il fût, le chevalier s'éloigna sans dire un mot.

La Châtaigneraye rengaîna avec une grâce parfaite; après quoi, il poursuivit son œuvre. — Madame, je suis trop heureux qu'un hasard providentiel m'ait conduit dans cette rue pour vous sauver d'un pareil guet-apens.

Madame de Nestaing ne répondit pas; l'épouvante l'avait saisie au suprême degré, elle ne comprenait plus rien à tout ce qui se passait. — Madame, reprit La Châtaigneraye, mon carrosse est là, daignez y monter pour retourner à votre hôtel. — Ce n'est pas la peine, dit madame de Nestaing toute tremblante, mon hôtel est à deux pas d'ici. — Accordez-moi, au moins, madame, la faveur de vous accompagner.

La comtesse ne répondit pas, mais elle appuya sa pe-

tite main sur la manchette du chevalier. Ils arrivèrent en silence devant l'hôtel ; pendant que le marquis soulevait le marteau de la porte, madame de Nestaing lui fit un signe d'adieu ; mais il ne voulait pas sitôt la perdre de vue. — Madame, lui dit-il en s'inclinant pour la laisser passer, je prendrai la liberté de venir demain savoir de vos nouvelles. — Vous serez le bien-venu, monsieur, ma mère sera heureuse de vous voir... — Alors, daignez me permettre...

Le marquis suivit sans façon la comtesse. Ils joignirent dans l'escalier un vieux conseiller avec qui ils entrèrent dans le salon. La grand'mère de la comtesse faisait sa partie d'échecs avec un abbé. Quoiqu'elle aimât le jeu, elle commençait à avoir un peu d'inquiétude sur le retard inaccoutumé de sa fille ; à chaque minute, elle interrogeait la pendule ; l'abbé, qui n'était pas charitable, profitait de ses distractions. Quand elle vit entrer la comtesse toute pâle et toute en désordre, en compagnie du conseiller et du marquis, elle se leva avec une curiosité soudaine. — Bonsoir, conseiller ; que vous est-il donc arrivé, ma fille ? — Une aventure incroyable, répondit la comtesse en tombant dans un fauteuil.

Le marquis vint saluer madame de Grandclos. — Grand'mère, reprit la comtesse, accueillez monsieur comme mon sauveur. Vous ne devineriez jamais ce qui vient de m'arriver. Je croyais qu'on n'enlevait les femmes que dans les romans. Eh bien, j'ai été surprise tout à l'heure par un fou qui voulait m'enlever sans plus de façon. Il m'a fallu rien moins qu'une vaillante épée pour me délivrer de cet audacieux.

Et se tournant vers le marquis : — Comment re-

connaître jamais, monsieur, ce que nous devons à votre bravoure? Daignez vous asseoir, et vous considérer comme chez un ami. — Cela se voit tous les jours, dit le conseiller; on n'a jamais enlevé plus de femmes que depuis quelques années. Rien de plus naturel, la cour a donné le signal. Monsieur l'abbé, je vous plains, ou plutôt je ne vous plains pas; dans vingt ans vous aurez bien des Madeleines repenties à confesser. Pour ne pas aller plus loin, je vous apprendrai qu'une de vos plus jolies pénitentes, la petite Rose, qu'on voyait toujours à sa fenêtre, si gaie et si chanteuse, vient d'être enlevée, à ce qu'on dit, par le marquis de La Châtaigneraye, un des roués du Régent. Dans quel siècle sommes-nous?—Hélas! dit l'abbé d'un air consterné, vers quel abîme allons-nous, grand Dieu! Cette jeune fille était une des plus fidèles brebis du troupeau. — Que voulez-vous, dit le marquis, pour cacher le trouble où l'avaient jeté les paroles du président; il y a autant de loups que de brebis. — Ce monsieur de La Châtaigneraye, reprit le conseiller, fait beaucoup de bruit par ses aventures et ses prodigalités. C'est un scandale. Il jette à pleines mains son argent par la fenêtre, il conduit vingt intrigues à la fois, aussi toutes les femmes raffolent de lui. L'étoile de Richelieu va pâlir devant la sienne.

La Châtaigneraye jugea à propos de donner son avis sur lui-même. — Je crois bien, dit-il, que le marquis de La Châtaigneraye fait beaucoup de bruit pour rien, et se croit plus d'esprit, plus de femmes, plus d'argent qu'il n'en a, et en ceci on a le plus grand tort de le croire sur parole. — Vanité des vanités, s'écria l'abbé en regardant d'un air triste ses échecs renversés. — Vous connaissez donc le marquis de La Châtaigneraye?

demanda le conseiller au marquis de La Châtaigneraye.
— Oui, monsieur, je l'ai rencontré à la cour; c'est un franc et joyeux garçon, toujours léger, toujours frivole, toujours amoureux. Tous les hommes en disent du mal, mais les femmes ne sont pas du même avis. — Vous allez à la cour? murmura la comtesse, un peu curieuse. — Il faut bien aller partout, madame. — Vous y avez vu M. de Richelieu, M. de Nocé, madame de Parabère, madame de Phalaris, tous les roués et toutes les beautés de France et de Navarre? — La plus belle n'est pas à la cour. — Vous avez vu les bals masqués du Palais-Royal? — Oui, madame; mais à quoi bon le masque, quand on ne sait plus rougir?

Disant ces mots, le marquis s'inclina pour partir. Madame de Grandclos se leva. — Que nous sachions au moins, monsieur, le nom de celui à qui nous devons tant.

Le marquis, pris au dépourvu, donna le premier nom qui lui vint à l'esprit. — Monsieur de Riantz, dit-il en s'inclinant une seconde fois.

Quand il fut sorti, ce ne fut dans le salon qu'un cri d'enthousiasme pour ses bonnes façons. — Quelle charmante physionomie, dit madame de Grandclos; en vérité, je trouvais du plaisir à le voir; il m'a rappelé... — Il n'a pas l'air écervelé des jeunes seigneurs d'aujourd'hui, interrompit le conseiller. Il porte bien sa tête et son épée. — Celui-là, au moins, ne prend pas tout en plaisantant, comme c'est aujourd'hui la mode, dit l'abbé pour se joindre au concert.

Madame de Nestaing ne dit pas un mot, mais elle en pensa, sans doute, beaucoup plus long que les autres. La noble et spirituelle figure de La Châtaigneraye l'avait

frappée. Malgré son effroi, elle avait pourtant remarqué tout ce qu'il y avait en lui de grâce et d'élégance. Elle avait vu avec quelle merveilleuse facilité il avait desarmé son ravisseur sans paraître agité le moins du monde. En un mot, il lui apparaissait sous les dehors les plus charmants. Maintenant qu'il n'était plus là, elle le voyait mieux encore. Rien ne lui échappait. Elle se rappelait avec un certain plaisir inquiet tous les détails de leur rencontre; elle entendait encore ce qu'il lui avait dit. Toute la soirée elle fut distraite; le conseiller eut beau lui parler de la pluie et du beau temps. Comme il lui demandait des nouvelles de son petit chien Barberousse, elle lui répondit : « Est-ce qu'il n'y a point des Riantz dans votre province, conseiller? »

VIII

Où l'on va sans le savoir.

La Châtaigneraye n'oublia pas de revenir le lendemain ; il fut très-bien accueilli. La comtesse jouait du clavecin. Il parla de l'Opéra en homme qui comprend la musique. Comme il avait plus que tout autre l'art de parler avec esprit, il acheva de séduire madame de Nestaing. Cette fois, sa visite fut plus longue ; il eut tout le temps de se mettre à l'aise. Il se familiarisa avec le vertugadin de madame de Grandclos et la physionomie de l'hôtel.

Le salon avait dans sa simplicité un certain caractère de grandeur. Un disciple d'Audran avait peint le plafond et dessiné quelques arabesques sur les lambris. Une

Diane au bain, de l'école du vieux Jacques Vanloo, s'encadrait en dessus de cheminée. Cette Diane répandait un grand charme par son sourire coquet et par ses épaules ruisselantes. Elle ne se baignait pas pour elle, mais pour ceux qui la regardaient. Quoique éclairé par quatre fenêtres, ce salon était le plus souvent dans le demi-jour; sur la rue, les contrevents étaient presque toujours fermés; sur le jardin, même quand on ouvrait les croisées, de lourds rideaux de lampas d'un rouge de sang arrêtaient encore la lumière. La grande cheminée de marbre à ramages était largement sculptée; cette cheminée était ornée d'une pendule de Boule travaillée sur ébène et sur écaille, de deux chandeliers d'argent ciselé du temps de Marie Stuart, de deux vases du Japon, où l'on aurait pu planter des orangers de vingt ans.

Madame de Grandclos avait plus de soixante ans. En femme d'esprit, elle s'était résignée de bonne heure à être vieille femme. La résignation était d'autant plus méritoire que cette dame avait gardé certaines fleurs de jeunesse, aimables encore. Elle jouait aux échecs avec passion; elle disait *dans mon temps*, elle parlait de son âge; enfin, elle avait trouvé l'art d'être charmante, quoique vieille. Il faut bien dire qu'un grand malheur était venu la séparer violemment des joies de la vie; elle avait brisé avec toutes ses amitiés; elle s'était retirée du monde : à peine si quelques vieux amis comme le conseiller et l'abbé venaient la distraire dans son exil.

Ce grand malheur, personne n'en parlait. C'était un secret de famille enseveli dans le cœur de madame de Grandclos et de madame de Nestaing. Quand elles étaient seules, elles pleuraient; elles-mêmes ne se par-

laient plus de ce malheur. Qu'était-il donc arrivé de si effrayant et de si mystérieux! quelle sombre catastrophe avait donc frappé ce cœur de grand'mère et ce cœur de jeune femme? On parlait du veuvage de madame de Nestaing, jamais on ne disait un mot de son mari. Si parfois, dans ses jours les plus désolés, le conseiller, un peu étourdi, cherchait à la consoler sur son veuvage, elle devenait pâle comme la mort, et baissait la tête en silence, plutôt comme une victime que comme une coupable.

Il y avait deux ans et demi que madame de Grandclos et sa fille habitaient l'hôtel de la rue des Minimes. Pour toute distraction à leur peine, elles se promenaient dans le jardin, même l'hiver; elles lisaient quelques livres graves, elles écoutaient divaguer leurs amis sur l'histoire du jour; çà et là madame de Nestaing mêlait ses tristes souvenirs aux notes aiguës du clavecin : il lui arrivait aussi, on l'a déjà vu, de peindre au pastel. Le salon était orné par elle de trois portraits de fantaisie touchés avec une grande délicatesse et une grande fraîcheur de coloris.

La Châtaigneraye vanta beaucoup ces portraits : c'étaient des figures de femmes; les physionomies avaient je ne sais quoi de noble et de tendre qui faisait songer à la comtesse. — Est-ce que ce sont vos sœurs? demanda le marquis à madame de Nestaing. — Oh ! mon Dieu, non; ou plutôt ce sont des sœurs imaginaires qui me parlent quelquefois dans la solitude. — Figurez-vous, monsieur de Riantz, dit madame de Grandclos, que j'aime ces belles créatures comme des amies d'autrefois. D'ailleurs, comment ne pas les aimer? elles sont si faciles à vivre! L'abbé est très-sérieusement amoureux de celle

qui a une couronne de marguerites : l'abbé n'a pas souvent de pareilles pénitentes à son confessiönnal. Quand je veux qu'il perde sa partie d'échecs, je n'ai qu'à le placer en face de cette figure. — Prenez garde, ma mère, dit la comtesse en souriant, l'abbé se vengera.

L'après-midi était des plus belles; on passa à une des fenêtres du jardin. La Châtaigneraye se trouva un instant seul avec la comtesse. — En vérité, madame, dit-il en la regardant avec une tendresse brûlante, il doit être doux de vivre ici : on respire si bien l'oubli du monde! — L'oubli du monde, monsieur? répondit la comtesse sans trop savoir ce qu'elle allait dire; il vous sied bien de parler ainsi, vous qui sans doute n'avez pas assez de temps pour courir les fêtes. — Croyez-moi, madame, les fêtes du monde sont pour moi les fêtes de l'ennui; j'ai toujours rêvé avec un charme secret une vie oubliée dans les joies du cœur. La solitude et le silence, l'amour sans bruit et sans éclat, voilà ce que je demande au ciel. — Je ne vous crois pas; vous parlez comme un sage de la Grèce : or, vous êtes à Paris, sous la Régence. On a beau faire, on est toujours de son siècle. — J'ai débuté avec mon siècle par toutes les folies qu'inspirent la fortune et l'oisiveté; mais, ne trouvant ni feu, ni flammes, ni fleurs, ni épines dans tous ces plaisirs qu'on se dispute pour être à la mode, j'ai pris le temps de réfléchir. Eh bien! madame, la réflexion m'a conduit à une toute autre route : me voilà arrivé à espérer un cœur simple pour m'aimer un peu. Songez donc, madame, comme il doit être doux de vivre à deux sous le même rayon de soleil, sous le même toit, sous le même arbre. Mais comment se fait-il que je vous prenne ainsi à brûle-pourpoint pour confidente de mes

rêves? Pardonnez-moi si je vous parle le même langage que je parlerais à ma sœur. — Vous avez une sœur? dit la comtesse d'un air distrait. — Oui, madame, une sœur presque aussi belle que vous; c'est la même grâce et la même noblesse, le même regard qui va droit au cœur; mais vos yeux sont plus bleus et plus doux. — Voilà bien l'amour fraternel! Je suis sûre que votre sœur est plus belle que moi.

A cet instant, madame de Grandclos survint. Après quelques paroles sans suite et sans raison, La Châtaigneraye s'inclina et sortit sans dire s'il reviendrait. — Savez-vous, ma fille, que M. de Riantz est un garçon accompli? Quelle bonne grâce! quel naturel charmant! quel esprit facile! Il me raccommode avec ce temps-ci.

La comtesse, troublée jusque dans le cœur, ne répondit pas un mot. Elle était effrayée de l'amour du marquis; car, à coup sûr, ce qu'il venait de lui dire était une bonne et valable déclaration. Elle résolut de ne plus le voir. « D'ailleurs, dit-elle avec un chagrin secret, qui sait s'il reviendra? »

IX

D'une baronne du temps passé.

On annonça alors la baronne de Montbel : c'était la seule amie de la comtesse. Elle venait la voir toutes les semaines, mais un seul instant, car elle vivait dans le tourbillon du monde. Elles s'étaient connues en province, elles étaient même cousines par alliance. D'un

caractère contrastant, elles aimaient à se voir, à se confier, l'une ses peines, l'autre ses plaisirs. La baronne de Montbel avait vingt-huit ans; comme elle avait beaucoup pirouetté dans sa vie, — en tout autre siècle on dirait aimé, — elle laissait déjà voir les premiers coups d'aile du temps. Peut-être sa beauté n'y avait-elle rien perdu. C'était une beauté moins sévère que celle de madame de Nestaing, mais il y avait bien des séductions dans sa figure un peu chiffonnée. Elle savait à propos mettre en œuvre tous les jeux de physionomie; on la voyait tour à tour tendre, dédaigneuse, enjouée, languissante; il ne lui manquait guère que d'être simple et de bonne foi. Elle poussait jusqu'au génie l'art de se coiffer et de s'habiller. Sa voix était presque de la musique, tant elle avait aimé à s'écouter et à être écoutée. En un mot, elle était charmante et frivole des pieds à la tête. Si on voulait parler à son cœur, on n'avait point de réponse, mais son esprit était toujours là prêt à tout. Elle était coquette à faire peur. Vivant loin de son mari, qui cultivait bravement sa terre, elle avait eu des adorateurs sans nombre, peut-être même avait-elle eu des amants, mais on n'osait encore le dire tout haut. Elle était fêtée et enviée dans les plus grands cercles; elle allait aux bals du Palais-Royal : rien ne lui faisait défaut, si ce n'est le temps, ce railleur impitoyable qui venge tant de soupirants éconduits.

— Figurez-vous, ma belle, que je n'en puis plus, dit madame de Montbel en se jetant sur le grand canapé; mon hôtel devient une cour; je suis obsédée du matin au soir des gentilshommes, des poëtes, des abbés; ils n'en finissent pas; c'est insupportable : si j'en avais le temps, j'en tomberais en syncope! — Tu es bien à plain-

dre, en vérité, dit madame de Nestaing d'un air de regret. — Tout à l'heure encore, je ne pouvais me délivrer du comte de Bellegarde et de M. de Fontenelle. Que ces hommes d'esprit sont souvent des pauvres d'esprit! Je suis accablée de madrigaux. — Veux-tu que je te fasse respirer des sels? — Je te jure que tu es heureuse de vivre en dehors du monde; ces hommes sont si obstinés, que, quand on les met à la porte, ils reviennent sans même se donner la peine de passer par la fenêtre. Tu sais que je ne suis pas facile à vivre; eh bien! depuis mon arrivée à Paris, avec la meilleure volonté du monde, je n'ai pu parvenir à me fâcher avec quoi que ce soit. On persiste à me trouver jolie, charmante, adorable, quand je ne suis qu'une femme ennuyée. — Ne t'imagine pas, dit la comtesse, que je sois à l'abri des aventures : j'ai failli être enlevée. — Enlevée! c'est charmant. On s'était donc trompé?

Madame de Nestaing répondit en souriant un peu : — Qu'y a-t-il donc d'étrange à cela? Il me semble qu'on pourrait se tromper plus maladroitement.

La baronne se mordit les lèvres. — Mais, ma belle, tu ne comprends pas ce que j'ai voulu dire. Certes, tu es bien digne d'être enlevée : je ne me suis récriée qu'à cause de ta vie de recluse. — Quoi qu'il en soit, j'ai failli être enlevée. Que dis-je! j'étais déjà dans les bras de mon ravisseur, quand un M. de Riantz, un marquis, un comte, un baron, je ne sais, est passé fort à propos. — Eh bien! moi, à te parler franc, j'en aurais beaucoup voulu à M. de Riantz. Je n'aurais pas été fâchée d'être enlevée une fois en ma vie. C'est une aventure; n'est pas enlevée qui veut, et être enlevée quand on ne le veut pas, c'est un magnifique coup de fortune. Ra-

conte-moi donc toute cette histoire. — Oh! mon Dieu, c'est bien simple : hier, je revenais de la place Royale, où je vais respirer un peu tous les jeudis pour voir les enfants qui jouent : tu sais comme je les aime. Il faisait nuit ou à peu près, Zoé me suivait d'un peu loin, je marchais sans crainte, ne pressentant guère ce qui allait m'advenir. Tout d'un coup un homme se jette devant moi. « Madame, me dit-il, je vous aime et je vous enlève. » — Le sot! s'écria la baronne. Est-ce qu'un galant homme avertit jamais une femme qu'il va l'enlever? — Cependant il avait l'air d'y tenir beaucoup. Il m'avait sans façon saisie par le corsage; j'avais beau me débattre et crier : il m'entraînait, sans s'attendrir, vers son carrosse. — Il avait un carrosse! — Oui, mais il avait compté sans M. de Riantz, qui passait dans la rue. M. de Riantz me saisit d'une main et de l'autre il repoussa victorieusement mon ravisseur. — Tout à fait comme dans les romans de chevalerie. — C'était sérieux. Le ravisseur ne se tint pas sitôt pour battu, il revint l'épée à la main; mais en moins de trois secondes, M. de Riantz lui fit sauter son arme à l'autre bout de la rue. Après quoi, il me conduisit jusqu'en ce salon, au grand ébahissement de ma mère, de l'abbé de Kerkado et du conseiller Lavergne. — Patience, celui-là vaut peut-être mieux que l'autre. M. de Riantz... M. de Riantz... il me semble que je connais ce nom-là. — Tu le connais? — Mais, oui, je l'ai rencontré je ne sais où. Il est charmant, si j'ai bonne mémoire; est-ce que ce n'est pas ton avis? — Je le trouve aimable, beaucoup de naturel et de simplicité, en même temps beaucoup de grâce et d'esprit. — Il serait curieux que tu devinsses amoureuse de ce chavalier servant, de ce redres-

seur de torts, de ce don Quichotte du Marais. — Hélas! dit madame de Nestaing en soupirant, peux-tu me parler d'amour, à moi que tu connais? Est-ce que je puis aimer? — Eh! mon Dieu! une femme n'aime jamais que quand elle ne peut pas aimer. Moi, par exemple, rien ne m'empêcherait; eh bien, je n'ai pas le cœur à l'amour. Est-ce que tu verras M. de Riantz? — Je n'imagine pas, il a bien d'autre chose à faire. D'ailleurs à quoi bon le revoir, il prendrait peu de goût à notre solitude. Il n'est pas d'âge ni d'humeur à vivre dans une cellule. — Qui sait? pour faire pénitence avec toi. Il faudra que je demande à M. de La Châtaigneraye ce qu'il pense de ce monsieur de Riantz; il doit le connaître, lui qui va partout, lui qui a tous les jours un rendez-vous pour se battre ou pour aimer. M. de La Châtaigneraye, voilà à coup sûr le plus charmant roué du régent. Que d'autres vantent M. de Richelieu et M. de Nocé, moi je suis pour La Châtaigneraye. — Je ne comprends guère cette passion mal entendue. J'ai ouï parler de ce jeune seigneur, qui est un fou et un désœuvré. Il a promené le scandale jusque dans cette rue. N'as-tu pas remarqué, en te promenant dans le jardin, cette jolie fille qui travaillait à sa fenêtre soir et matin, toujours chantant. — Oui, Rose-Rose. Nous nous étonnions de sa gaieté. — Eh bien! elle ne chante plus; elle a perdu sa gaieté, du moins si j'en crois mes pressentiments. — Que lui est-il donc arrivé? — Tu ne devines pas? M. de La Châtaigneraye a passé par là. — M. de La Châtaigneraye! tu ne sais pas ce que tu dis? Un homme qui a tant d'aventures à la cour! C'est impossible. — En amour rien n'est impossible. En amour le meilleur blason est sur la figure. Une jolie fille est

toujours une bonne aventure. — Tu me désenchantes un peu sur le compte de M. de La Châtaigneraye. Mais adieu, ma chère, j'oublie que le temps se passe, je suis attendue chez la marquise de Clacy, chez la duchesse de Praslin. J'ai promis d'aller à l'Opéra et à la Comédie-Française, sans compter que je dois souper chez la comtesse de Montaignac. Adieu ; ne te fie pas à M. de Riantz, pas plus que je ne dois me fier à M. de La Châtaigneraye.

Là-dessus la jolie baronne fit une pirouette, s'inclina devant la glace, rajusta sa coiffure et partit. — Ah ! murmura madame de Nestaing, que je suis étourdie et fatiguée de tout le bruit qu'elle fait.

La première figure que madame de Montbel vit chez la marquise de Clacy fut la figure de La Châtaigneraye. — On m'a parlé de vous tout à l'heure, monsieur de La Châtaigneraye, dit-elle après avoir salué la marquise. — Je vois bien, madame, à votre sourire qu'on vous a dit du mal de moi. — Il est vrai que c'est tout ce qu'on peut en dire. — On vous accusait gravement. — De quoi suis-je donc coupable? De ne pas vous avoir dit assez combien je vous trouve adorable. — J'ai cela de commun à vos yeux avec beaucoup d'autres. Voici l'acte d'accusation : il y avait une fois une jeune fille du Marais... — C'est un conte, dit vivement La Châtaigneraye. — Cette jeune fille était célèbre dans tout le voisinage par sa beauté et ses chansons. Elle vivait de son travail, et peut-être d'un peu d'amour ; elle était heureuse dans sa pauvreté et dans son ignorance. Tous ceux qui passaient dans la rue des Minimes levaient avec enchantement la tête pour l'admirer. Mais un jour, plus de chansons, plus de jolie fille, elle avait disparu comme un songe. On se demande où elle est allée? Sa

fenêtre attristée a l'air d'un cadre sans portrait. Dites-moi, monsieur de La Châtaigneraye, est-ce que vous ne pourriez pas m'en donner des nouvelles? — Vous me faites trop d'honneur, madame. Je voudrais bien être coupable d'un si joli péché. Vous me faites presque regretter par votre charmant tableau de n'être pour rien dans cette affaire. — N'en parlons plus; l'amour aime le mystère et le silence. Pour passer d'un chapitre à un autre, ne connaissez-vous pas M. de Riantz? — Est-ce qu'il existe un M. de Riantz? A-t-il donc la gloire de vous plaire? — Pas le moins du monde; c'est le héros d'une aventure qui vient de m'être racontée. Voilà pourquoi je vous parle de lui. — Daignez me dire un mot de cette aventure, madame la baronne?

La Châtaigneraye était pâle de curiosité et d'impatience.

Madame de Montbel raconta sans se faire prier l'histoire que vous savez déjà de point en point. — Et la dame en question, reprit La Châtaigneraye, croyez-vous qu'elle s'intéresse à celui qui l'a sauvée de ce mauvais pas? Puisque vous êtes l'amie de cette dame, vous devez savoir le passé, le présent et l'avenir en ce qui la regarde. — Quand j'aurai vu M. de Riantz, je vous répondrai là-dessus. — Pourvu qu'il ne se rencontre pas un M. de Riantz, pensait La Châtaigneraye en se promenant dans le salon. Pourtant ce nom sent la province; les Riantz sont ensevelis dans l'obscurité de quelque donjon féodal. J'aurai tout le temps de mener cette aventure à bonne fin; mais, en vérité, j'adore la comtesse. Si je n'étais emporté par le tourbillon du monde, je serais capable de l'épouser —.par cette jolie main blanche qui a séduit ce pauvre Franjolé.

X

Parenthèse ouverte sur la manière de vivre de Franjolé.

Et notre joueur de violon? Rien n'est changé dans sa vie toute de calme, de poésie et de musique; le plus souvent vous pourriez le rencontrer, son violon d'une main, un livre ouvert de l'autre, dans le sentier de sa bibliothèque. Il se lève tard, quoiqu'il dorme très-peu, mais rien ne le charme tant que de rêver tout éveillé le matin quand un rayon de soleil égaye sa fenêtre. A quoi rêve-t-il? Est-ce l'espérance ou le souvenir qui vient se pencher à son oreille? Retourne-t-il dans sa vie passée, à sa jeunesse aventureuse, à ses folles chimères du beau temps; ou bien promène-t-il ses songes dans la poésie mystérieuse de l'avenir?

Il se lève à dix heures, quand vient la fruitière pour lui apporter à déjeuner, c'est-à-dire du pain, de l'eau et des fruits. Il déjeune gaiement sans souci d'argent et de serviteur. Après déjeuner, il feuillette son cher Lulli, il chante, il joue, il étudie. Jusqu'à deux heures il se laisse aller à tous les charmes d'une paresse intelligente. Dans ses jours de travail, il rétablit les bords écroulés de son sentier; c'est une œuvre de longue haleine, car allant de découverte en découverte, il lui arrive parfois de faire un dégât pour longtemps irréparable dans le chemin de la science.

Vers deux heures il sort pour se promener, pour vendre sa musique, çà et là pour donner une leçon, ce qu'il ne fait qu'à son corps défendant. Il entre souvent

à l'église et à l'Opéra pour être au courant de la gazette musicale; il dîne et soupe sans façon au cabaret avec des amis musiciens; il rentre dans son logis, prend un livre au hasard et s'endort avec un sourire de pitié pour les vanités humaines; mais le matin il s'éveille avec un sourire de reconnaissance pour le soleil, pour le ciel, pour les arbres, pour le créateur des belles et bonnes choses. Voilà à peu près la vie de Franjolé. Il passe pour un grand fou, peut-être est-il un grand philosophe. J'aime à croire qu'il n'est ni l'un ni l'autre.

XI

Comment le marquis cueillait des pervenches.

Au bout d'un mois Franjolé retourna à l'hôtel de La Châtaigneraye pour donner une leçon au marquis, résolu d'en finir si sa leçon n'était pas mieux écoutée que les deux premières fois.

C'était le surlendemain du guet-apens du chevalier de Champignolles. — Eh bien, mon cher musicien, lui demanda La Châtaigneraye, que se passe-t-il de nouveau dans le Marais? — Rien. — Que devient la jolie main blanche? — Vous m'y faites penser! depuis deux jours elle ne fait plus l'aumône. — Est-ce que le joueur de flûte ne passe plus sous la fenêtre? — Il joue plus mal que jamais. La dame est peut-être malade. — Ou distraite, dit La Châtaigneraye avec un certain sourire d'orgueil.

Trois jours après, le marquis retourna chez ma-

dame de Nestaing. Il trouva la mère et la fille dans une tourelle de chèvrefeuille et de vigne vierge, au milieu du jardin, l'une filant de la soie à la quenouille, l'autre lisant le joli roman plus ou moins grec : *Théagène et Chariclée.* — A merveille, pensa La Châtaigneraye tout en saluant ; elle lit un roman.

En 1718, on savait comme aujourd'hui que les romans ne plaisent qu'aux esprits romanesques.

On parla roman durant un quart d'heure ; après quoi, on se promena dans les détours les plus ombreux du jardin. On se garda bien de parler d'amour ; mais, comme il arrive souvent entre gens bien élevés, l'amour jouait merveilleusement son rôle par les regards, le son de la voix, la façon de se toucher en marchant. Le temps et le lieu étaient bien choisis. Un orage s'annonçait de loin, l'oiseau battait des ailes, le feuillage s'agitait par mille secousses, les fleurs répandaient plus doucement leur baume pénétrant. Enfin, il y avait dans l'air et dans le jardin je ne sais quelle mysterieuse langueur qui arrivait à l'âme avec mille voluptés insaisissables, qui versait au cœur tout le charme et toute l'ivresse de la nature aux plus beaux jours de juillet.

Dans une certaine allée tapissée de chèvrefeuille, le marquis et la comtesse ne trouvèrent plus rien à se dire, — sans doute parce qu'ils trouvaient trop. — Madame de Grandclos, distraite par quelques œillets renversés sur son chemin, suivait sa fille d'un peu plus loin. La Châtaigneraye saisit tout à coup la main de madame de Nestaing : — Vous avez compris, madame, vous savez que je vous adore.

La comtesse ne répondit pas ; elle rougit, baissa la tête et dégagea sa main ; mais La Châtaigneraye avait eu

le temps d'y surprendre deux baisers; après quoi, tout en passant, il vit des pervenches épanouies dans les yeux de la comtesse, et les cueillit d'une lèvre ardente.

Madame de Nestaing était indignée de cette audace; elle résolut d'abord de ne point pardonner au marquis; mais déjà son cœur n'était plus d'accord avec sa raison. Et puis, il faut bien le dire, une femme oisive qui n'a depuis deux ans aimé que des fleurs et des héros de romans, ne peut se défendre d'un certain plaisir quand on lui baise si vaillamment la main et les yeux.

On se promena encore : la comtesse ne quitta plus sa grand'mère. Cependant La Châtaigneraye partit enchanté; madame de Nestaing avait vainement pris un air digne et glacial : son regard l'avait trahie.

XII

De la comtesse à la baronne il n'y avait qu'un battement de cœur.

Quelques jours se passèrent sans que La Châtaigneraye reparût. Madame de Nestaing s'ennuyait mortellement. Elle ne prenait plaisir à rien. La musique l'irritait; elle ouvrait un roman pour le refermer aussitôt; le roman de son cœur avait gâté tous les autres. Vingt fois, le matin et le soir, elle descendait au jardin, comme si elle y dût poursuivre un doux rêve. Elle aimait surtout l'allée des chers chèvrefeuilles; elle s'y arrêtait en soupirant, elle inclinait la tête et demeurait longtemps égarée dans le souvenir brûlant.

La baronne de Montbel vint la voir un jour, et la

surprit toute émue dans cette allée. — Quelle mélancolie, ma belle! Est-ce que le beau M. de Riantz est revenu? — Qui t'a donc parlé de sa beauté? — Je ne sais, un bruit du monde. Peut-être est-ce le marquis de La Châtaigneraye qui m'a dit cela. — Tu vois donc toujours cet homme qui fait un si triste jeu de l'amour, qui joue à qui gagne perd avec toutes les femmes! — Moi, je n'ai rien de caché pour toi; sache-le donc, je suis folle de M. de La Châtaigneraye. C'est au point que je crois l'aimer. — Est-ce que tu aimes quelqu'un, si ce n'est toi-même? — En vérité, si j'avais le temps, je l'aimerais. Tu ne saurais t'imaginer comme cet homme répand la séduction sur ses pas. Tous les cœurs le suivent. Voilà bien la mode! Je suis sûre qu'il y a de par le monde vingt gentilshommes dédaignés qui ont plus de charme que M. de La Châtaigneraye. — Je comprends, des gentilshommes comme M. de Riantz. Tu l'aimes? — Moi, l'aimer!

Madame de Nestaing pâlit et soupira. — Pourquoi tant de secrets entre nous? Ne t'ai-je pas dit que j'adorais le marquis de La Châtaigneraye? — Oui; mais pour toi, l'amour est un caprice. — La semaine passée, peut-être; mais cette semaine, un certain baiser sur la main m'a ouvert les yeux et le cœur. — Un baiser sur la main?

La comtesse, qui était encore pâle, rougit et détourna la tête. — Qu'as-tu donc, Edmée?

Madame de Nestaing appuya son front sur l'épaule de sa cousine. — J'ai aussi un baiser sur la main. — Ah! voilà donc le secret! Et cela t'attriste? pourquoi, si la bouche est jolie? On voit bien que tu ne vas pas à la cour. Madame de Berry n'y regarde pas de si près.

Madame de Castries eût offert l'autre main. Est-ce que tu t'imagines que la vie est faite pour contempler les étoiles ou les nuages? Songes-y, l'amour passe avec le temps, mais le temps passe aussi bien sans l'amour. A mon âge, tu raisonneras comme moi. — Jamais! s'écria la comtesse. — A la cour comme à la cour! il faut hurler comme les loups. Je me laisse adorer comme tant d'autres. A quoi bon la beauté sans l'amour? — Tu ne sais pas ce que tu dis. — Adieu. Le marquis de La Châtaigneraye doit me venir voir à trois heures.

A deux heures et demie, la volage et capricieuse baronne de Montbel était couchée nonchalamment sur le sofa de son boudoir; elle était dans le plus joli négligé du monde, c'est-à-dire vêtue comme pour l'amour de Dieu. Une gracieuse robe ouverte de soie grise à guirlande de fleurs enlacées, laissait voir une jupe de satin rose et un corsage garni d'un bouquet de fleurs naturelles. Elle feuilletait un roman, mais elle ne lisait pas. Ses regards distraits allaient sans cesse de la fenêtre à la pendule. Par la fenêtre elle interrogeait le temps, à la pendule elle interrogeait l'heure. La pendule était des plus mythologiques. Elle était dominée par un vieillard ailé qui fuyait trompette en main ; sous le cadran, trois vieilles filles ennuyées passaient leurs heures, l'une à filer un certain fil qu'elle donne à retordre aux mortels, l'autre à tenir ce fil par le bout, la troisième à couper ce fil, tantôt près de la quenouille, tantôt de l'autre côté, tantôt vers le milieu, selon son caprice.

Depuis trois ans que la baronne de Montbel voyait chaque jour cette pendule, elle n'avait pas encore deviné toute la profondeur du sujet. Ce jour-là, elle eut tout d'un coup une révélation subite. — Je comprends,

dit-elle, émerveillée de sa pénétration; ces trois fileuses, qui ne filent pas toujours l'or et la soie, ce sont les Parques; ce vieillard, qui a des ailes, c'est le Temps. Hélas! comme je disais à Edmée, que de fois le temps passe sans l'amour! car M. de La Châtaigneraye ne vient pas.

Là-dessus madame de Montbel rouvrit le roman qu'elle avait à la main. A cet instant, le marquis de La Châtaigneraye souleva silencieusement la portière du boudoir. Madame de Montbel n'entendit pas, ou fit semblant de ne pas entendre; il eut tout le loisir de contempler la dame et le boudoir.

Ce boudoir était des plus coquets et des plus amoureux; il était tendu de velours blanc; un lustre en porcelaine de Saxe suspendait au-dessus d'une table en mosaïque toutes ses roses épanouies. Sur la cheminée, de chaque côté de la pendule, on voyait des groupes de Sèvres représentant une scène champêtre et servant de candélabres. Sur la table en mosaïque étaient éparses de ravissantes chinoiseries autour d'un beau lys naturel qui venait de fleurir.

Un doux parfum de femme et d'amour était répandu partout. Le marquis respirait avec ivresse, comme s'il se fût trouvé dans un autre paradis terrestre.

Il ne savait où arrêter ses yeux; il admirait au même instant les arabesques du plafond et la bergerie galante du tapis des Gobelins, qui s'étendait jusqu'à ses pieds.

Il admirait une Suzanne au bain dans le joli goût de Santerre, richement encadrée au-dessus de la glace de la cheminée. Il admirait surtout dans cette glace l'image de la jolie baronne couchée avec tant d'art sur son sofa doré.

Il jugea à propos d'entrer. — Madame la baronne, dit-il en s'inclinant, daignez me pardonner, si je vous surprends ainsi. Ah! si nous étions amoureux, je dirais : L'amour ne va que par surprises. — Ah ! c'est vous, monsieur le marquis, murmura madame de Montbel d'un air distrait. Je ne vous attendais pas si tôt. J'étais en train de lire un roman qui me charmait. — Je suis désolé, madame, de vous arrêter en si beau chemin. — Eh bien! marquis, que dit-on de curieux ce matin? — Je ne sais rien de curieux. J'ai pris une leçon de violon et j'ai pris une leçon d'armes. — Quoi! après tant de duels vous prenez encore des leçons pour tuer votre monde! — C'est par humanité. A force de science j'arriverai à donner des coups d'épée sans faire de mal. — Et pour qui prenez-vous donc des leçons de violon? — Pour moi, pour vous, mais surtout pour l'âge mûr, quand M. de Cupidon aura brisé son archet.

Le marquis et la baronne se mirent à parler des chevaux fringants de M. de Coigny, des duels de M. de Rohan, des aventures de M. de Richelieu, des amants de la *belle duchesse*. Ils se complurent surtout à esquisser le portrait de la *célèbre présidente*. Ils commencèrent par dire comme tout le monde qu'elle était jolie et charmante. — Oui, c'est une perle, dit La Châtaigneraye. — Elle devrait bien la mettre dans sa bouche, dit madame de N.... Et elle sourit pour montrer toutes ses dents. — Mais on la dit très-fraîche? — Je ne sais pas à quelle heure. — Comment trouvez-vous sa main? — Très-bonne à mettre des pantoufles. — On vante beaucoup ses yeux. — On devrait n'en vanter qu'un à la fois, car je vous assure qu'elle regarde un peu de travers. — Quand elle vous regarde, je le crois;

elle a bien raison. — Savez-vous que les portraits que nous faisons sont fort agréables? — Un peu flattés.

Le marquis passa de la présidente à la baronne. Quand le portrait fut fini, madame de Montbel ne se trouva pas moins flattée.

XIII

De la fenêtre de Rose-Rose.

Le même jour, sur le soir, comme madame de Nestaing se promenait encore dans le jardin, solitaire et pensive, un billet lancé sur son chemin, de la fenêtre de Rose-Rose, vint la distraire et l'agiter violemment.

Ce billet était cacheté aux armes d'un marquis; il exhalait un parfum de violette et de jasmin. Il était écrit, comme la plupart des lettres du temps, sur un papier à vignettes. La folle comtesse s'enfonça dans l'allée pour y lire le billet dans le plus grand silence et le plus grand mystère.

« Madame,

« Vous êtes belle, et je vous adore; mais je ne vous ai point assez dit avec quel feu et quelle tendresse. Daignez ouvrir votre fenêtre demain à minuit et demi; je serai dans le jardin pour vous donner une sérénade. Il y a sérénade et sérénade. Je n'aurai pas de mandoline; je toucherai tout simplement les cordes de mon cœur.

« Marquis de Riantz. »

— Quelle audace! — Ouvrirai-je la fenêtre? se demanda madame de Nestaing après avoir lu cet étrange

billet. — Qu'ai-je à craindre, reprit-elle en rêvant, moi à la fenêtre, lui dans le jardin? Mais comment fera-t-il pour descendre dans le jardin? C'est impossible. Ce jardin est celui des Hespérides.

Une voix secrète dit à la comtesse qu'en amour rien n'était impossible. Pour l'amour, il n'y a jamais de trop hautes murailles. Les inventeurs de la fable n'ont pas oublié de donner des ailes à Cupidon pour aller partout comme pour aller plus vite.

XIV

L'échelle de soie.

La Châtaigneraye n'avait pas vu Champignolles depuis le jour de l'enlèvement. — Il paraît qu'il a pris la chose au sérieux, se dit-il à diverses reprises; je n'en suis pas fâché. C'était un ami de bonne volonté, mais il me fatiguait beaucoup.

Cependant le chevalier revint à l'hôtel du marquis; l'entrevue fut des plus drôles. Champignolles commença à parler très-haut. Il se plaignit d'avoir été joué, il demanda raison de cette offense. La Châtaigneraye lui répondit sur le même ton. — Comment, mon cher, vous vous plaignez? Si vous aviez vu comme moi le dessous des cartes... Ingrat, je vous ai sauvé du plus mauvais pas qu'on puisse faire en ce monde. — A d'autres! dit Champignolles d'un air d'incrédulité. — Corbleu! si vous n'avez confiance en mon amitié, je ne dirai pas un mot de plus. — Expliquez-vous; je n'ai jamais

douté de votre amitié. — Sachez donc, mon cher, que la dame que vous enleviez est la sœur d'un fier-à-bras qui vous eût pourfendu sans pitié à la première rencontre. Un frère complique toujours beaucoup trop les aventures. Je n'avais appris l'existence de celui-là qu'au moment où nous nous quittions; je suis accouru en toute hâte; grâce à Dieu, j'ai pu arriver à temps. Que voulez-vous? en amour, comme en toute chose, il faut s'habituer à voir le revers de la médaille. Si je vous disais que moi-même j'ai failli être victime de mon dévouement? — Je suis confondu! s'écria Champignolles, étourdi par tant de bonnes raisons. Comment! j'ai pu douter de votre amitié, si franche et si protectrice! — Écoutez, chevalier, je veux cette nuit même vous en donner une preuve. Vous avez vu le jardin qui s'étend sous la fenêtre de Rose-Rose. A propos, qu'est devenue cette jolie fille? — Je n'y comprends rien. — Je l'ai habillée des pieds à la tête; je lui ai ouvert mon cœur et ma bourse. Elle a pris ma bourse, et s'est enfuie je ne sais où. A quoi dois-je attribuer cette manière de vivre? — Vous étiez trop grand seigneur pour elle. N'en parlons plus. Or donc, dans le jardin qu'elle avait en perspective, j'ai vu par hasard deux femmes charmantes, et du même coup j'ai pensé à vous et à moi. Voulez-vous tenter l'aventure? — Comment! mais de tout mon cœur. — Eh bien! disposez pour cette nuit une échelle de corde; je passerai vers onze heures pour vous emmener. — Une escalade! s'écria Champignolles; je suis charmé d'être de la partie!

Le soir, comme il l'avait dit, La Châtaigneraye prit au passage Champignolles, qui avait à la main une belle et bonne échelle de soie. — C'est bien tombé, dit

le marquis d'un air distrait, que la chambre de Rose-Rose soit inhabitée. Elle va nous servir merveilleusement de point de départ. C'est là que nous disposerons toutes nos batteries. En attendant l'heure propice, nous y boirons gaiement une ou deux bouteilles de vin d'Espagne. — C'est une bonne idée! dit Champignolles. Bacchus ne nuit jamais à l'amour.

Arrivés rue des Minimes, les deux compagnons d'aventure ordonnèrent au premier cabaretier venu de leur porter du vin dans la chambre de Rose-Rose. Ils y montèrent et y allumèrent du feu, quoiqu'on fût en pleine saison d'été. Champignolles parlait et s'agitait beaucoup pour se donner un air de fanfaron, quoiqu'il fût passablement effrayé, selon sa coutume, du rôle qu'il allait jouer. — J'ai beau me casser la tête, mon cher marquis, je ne devine pas où vous en voulez venir. — Nous n'y sommes pas. Patience! patience! Contentez-vous d'espérer et de boire. Savez-vous que ce vin n'est pas mauvais? En vérité, je regrette bien que Rose-Rose ne soit pas là pour nous servir. — Ce serait Hébé, ni plus ni moins. Si elle allait revenir! Voyez son lit; n'a-t-il pas l'air de l'attendre? A vous parler franc, je l'avais oubliée; mais voilà que je redeviens amoureux d'elle. Où diable est-elle allée? J'aurais mieux fait de la laisser ici; elle ne m'aurait point échappé comme un oiseau; mais vous êtes toujours pour les enlèvements, vous enlèveriez le diable lui-même! — Ma foi, c'est ma politique, dit La Châtaigneraye. Voyez-vous, chevalier, une femme qu'on a enlevée se ferait couper en quatre pour vous.

La Châtaigneraye allait de temps en temps regarder par la fenêtre. Le ciel était sombre; un vent d'ouest

chassait d'épais nuages; la lune, qui venait de se lever, montrait à peine par intervalles sa corne argentée. Le marquis voyait avec joie un sillon de lumière aux contrevents de la chambre de madame de Nestaing. — Elle m'attend, disait-il tout bas, ou bien elle me craint, et elle n'ose s'endormir.

Un peu avant minuit et demi, il dit au chevalier qu'il était l'heure d'entrer en campagne. — Plus j'y pense, poursuivit-il, plus je crois que pour cette nuit vous devez rester au camp. J'affronterai seul le péril; j'irai en éclaireur jusqu'aux portes de l'ennemi; je veux vous épargner tous ces préliminaires ennuyeux. Vous allez déployer l'échelle le long du mur: je descendrai dans le jardin; vous vous tiendrez coi jusqu'à mon retour. Si je le juge favorable, vous descendrez aussi.— Et qui donc tiendra l'échelle? dit naïvement Champignolles. — En effet, je n'y avais pas pensé; mais que ceci ne vous inquiète pas; vidons nos verres, et bon voyage.

Champignolles jeta un bout de l'échelle dans le jardin, retint l'autre bout d'une main ferme, et recommanda au marquis de ne pas se faire trop attendre. — Ne vous impatientez pas; je n'ai qu'un mot à dire pour vous et pour moi. Que je sois écouté ou non, il n'y en a pas pour bien longtemps D'ailleurs, l'amour fait beaucoup de chemin la nuit; c'est un adage de Bassompierre.

Disant ces mots, le marquis descendit à la fenêtre en homme habitué à suivre de pareilles routes.— Sur ma foi, dit le chevalier, il semblerait que vous marchez sur la terre ferme.

On attendait La Châtaigneraye.

C'était dans une chambre haute et vaste, dans le goût

du temps. Au-dessus d'une cheminée de marbre blanc sculptée sur un dessin de Coustou, on se voyait dans une grande glace encadrée par des guirlandes de roses peintes. Sur la cheminée, une jardinière en bois de rose répandait un parfum de fleurs fraîchement cueillies ; de chaque côté, sur les guirlandes du cadre, des candélabres portés par des amours répandaient la pâle clarté des cierges. En face de la cheminée, un lit à ciel orné de plumes d'autruche, d'où tombaient des cascades de damas rose, se réfléchissait dans la glace. Entre les deux fenêtres cintrées, garnies de lambrequins, on voyait une toilette tendue de mousseline blanche ornée des plus fines dentelles ; cette toilette, surmontée d'un miroir ovale que couronnait une colombe battant des ailes, eût été surnommée par Benserade l'autel de la beauté. Sur une table en marqueterie, une aiguière d'un travail précieux trempait dans un bassin d'argent. Deux fauteuils en satin blanc brodé à la main étaient à demi cachés sous les fourrures que la comtesse venait de quitter. Sur les lambris gris de perle et or, quelques médaillons, peints à la manière d'Audran, étaient suspendus par des nœuds de rubans. Les rosaces d'un tapis de Turquie épanouissaient leurs brillantes couleurs sous les pieds mignons de madame de Nestaing.

XV

Le chemin semé de roses.

Quand minuit sonna, la comtesse laissa tomber le livre qu'elle tenait ouvert depuis une heure à la même page. — Minuit! dit-elle en tremblant.

Elle se leva et se promena avec une agitation soudaine. — S'il allait venir! reprit-elle. Quelle folie! Est-ce qu'il oserait jamais?

La curiosité entraîna madame de Nestaing vers la fenêtre du jardin. — Non, non, il ne viendra pas. D'ailleurs, je ne dois pas aller à cette fenêtre. Je veux oublier ses desseins extravagants. Marton, êtes-vous là?

La comtesse agita avec violence une petite sonnette de cristal. Marton ne se fit pas attendre : elle ouvrit tout essoufflée, un peu surprise de l'impatience de sa maîtresse. — Marton, déshabille-moi.

La fille de chambre commença par la chevelure; elle ôta le bandeau de perles qui ajoutait tant de charmes aux cheveux noirs de madame de Nestaing. — Ne touchez pas à mes boucles, dit la comtesse par pressentiment.

Marton délaça le gracieux corsage de satin bleu à ramages. — Marton, nous n'en finissons pas ce soir; voyons donc, mon peignoir de soie blanche.

Marton apporta un peignoir de soie blanche parsemée de roses dessinées par un filet d'argent, et peintes avec les couleurs les plus éblouissantes.

Tout en renvoyant Marton, madame de Nestaing

glissa coquettement à ses jolis pieds des mules de satin garnies de rubans. Dans ce galant négligé, elle jeta dans la glace un regard triste et inquiet. Elle n'avait jamais été plus jolie que ce soir-là. Aussi elle prit plaisir à se voir; elle se mira à son insu durant quelques minutes. Mille rêves confus passaient dans son esprit. Elle aimait La Châtaigneraye sans se l'avouer encore; tout en ne voulant pas croire qu'il viendrait à ce rendez-vous téméraire, elle espérait vaguement voir le marquis. Le danger, surtout en amour, a des fascinations terribles : il nous éblouit ou nous aveugle. Madame de Nestaing trouvait un charme secret jusque dans ses angoisses. A coup sûr, elle ne voulait pas que La Châtaigneraye vînt au rendez-vous, elle priait Dieu dans son cœur pour ne point le voir ce soir-là. Cependant, s'il ne vient pas, la comtesse ne s'en plaindra-t-elle point tout bas? Tous les philosophes l'ont dit, le cœur est un roman plein de contradictions.

Pour la première fois de sa vie, madame de Nestaing eut peur de la solitude et du silence; elle n'osait écouter, elle n'osait faire un pas; à chaque instant, elle s'imaginait que le marquis allait apparaître sous les rideaux du lit.

Quoiqu'on fût aux plus belles nuit d'été, la soirée était fraîche. La comtesse ne tarda pas à sentir un frisson; elle tint conseil avec elle-même. Tout inquiète, elle alla droit à la fenêtre, tout en jetant un regard furtif sur la pendule : minuit et demi allait sonner. C'était l'heure solennelle annoncée par le marquis. — Quelle folie! dit-elle encore; si j'allais ouvrir la fenêtre et qu'il fût dans le jardin! Non, non, je ne veux pas ouvrir, quand même il serait là. Je ne dois pas ouvrir.

Le timbre sonna; le coup retentit dans son cœur. — Non, je n'ouvrirai pas.

Tout en disant ces mots, elle ouvrit la fenêtre, peut-être sans bien savoir ce qu'elle faisait. Ne l'auriez-vous pas ouverte, madame, si vous aviez aimé sous la Régence?

Vous comprenez que La Châtaigneraye, qui se tenait en silence depuis un quart d'heure sur la balustrade, se précipita, pâle d'amour, aux pieds de la comtesse.

Madame de Nestaing, il faut lui rendre justice, eût crié si elle n'avait eu peur d'éveiller sa mère. Elle fut effrayée de l'audace du marquis; elle lui ordonna de partir sur-le-champ; mais La Châtaigneraye était si beau à ses pieds, il suppliait avec tant de passion, qu'elle finit par temporiser un peu. — De grâce, monsieur de Riantz, si vous voulez que je pardonne à tant d'orgueil, à tant de témérité, partez, partez! — Madame, je vous aime! — Si vous m'aimiez, vous ne seriez pas venu ainsi. — Madame, je serais allé au bout du monde pour vous baiser les pieds.

Tout en disant ces mots, La Châtaigneraye appuyait ses lèvres égarées sur les mules de satin de la comtesse. — Vous êtes un fou. Mais comment êtes-vous donc venu? — Par un chemin semé de roses, madame : j'ai traversé le jardin. — Vous avez donc escaladé les murs? — C'est si simple! dans l'espérance de vous voir, j'aurais escaladé le ciel.

La comtesse, qui voulait être impitoyable, ne trouvait rien de bien dur à dire à ce titan au talon rouge. Elle perdait la tête, elle croyait rêver. Elle priait, elle suppliait; mais le marquis priait, suppliait à son tour. Il y avait dans ses yeux tant de vraie passion, dans sa

voix tant de profonde tendresse, que la pauvre femme était étourdie par son éloquence.

Je ne redirai pas mot à mot tout leur charmant babil. Si vous avez aimé, vous savez tout ce qu'il a dit et tout ce qu'elle a entendu ; si vous n'avez pas aimé, — pardonnez-moi cette injure, — vous ne comprendriez pas.

Le marquis de La Châtaigneraye n'était pas au bout de son éloquence lorsque madame de Nestaing le supplia de partir. — Je veux bien partir, madame, mais je reviendrai. — Partez, partez.

Il remit son épée, prit son feutre, baisa la main de sa charmante maîtresse, passa sur la fenêtre et se disposa à sauter dans le jardin. — Encore un baiser. Et, le baiser pris, La Châtaigneraye se suspendit à la balustrade et se laissa tomber. Il tomba en homme bien appris, sur ses pieds. Il salua avec la meilleure grâce du monde. — Adieu ! — Adieu !

La comtesse ferma la fenêtre et tomba agenouillée. — Ma mère, mon Dieu, et Vous, Vous qui êtes mort, pardonnez-moi !

Elle se jeta toute tremblante sur son lit, se cacha le front sur son oreiller, et jura de ne plus revoir le marquis de Riantz.

XVI

Les jeux de l'amour et du hasard.

Cependant, La Châtaigneraye alla droit à l'échelle : mais, en arrivant sous la lucarne de Rose-Rose, quelle

fut son indignation de voir l'échelle tombée sous la plate-bande. Il appela Champignolles. Le chevalier ne répondit pas. — Est-ce qu'il s'est enfin vengé? se demanda le marquis.

Il appela encore, il jeta des pierres, il était furieux, quand enfin Champignolles se pencha à la fenêtre : — Eh bien! cria-t-il d'une voix endormie, est-il temps que je descende? — Palsembleu! cria La Châtaigneraye, me voilà bien loti! tu as lâché l'échelle. Comment veux-tu que je remonte à présent? — Ah! diable! je croyais la tenir encore. Ma foi, je m'ennuyais, je me suis endormi. J'en suis fâché; mais tu as été trop longtemps en route. — Je reconnais bien ton caractère d'étourdi : comment veux-tu que je me tire de là? Si un valet s'éveillait à l'hôtel, il me fusillerait comme un voleur. — Mon pauvre ami, je suis désolé. Je vais courir à la plus prochaine boutique; il faudra bien qu'on se lève à ma voix; j'achèterai une corde, j'y ferai des nœuds et tu seras sauvé. — Dépêche-toi; je vais me promener en t'attendant.

Champignolles se hâta de descendre; La Châtaigneraye se promena sous la grande allée en poursuivant de ses rêves les charmants souvenirs de sa gracieuse aventure. Il vint à penser que Champignolles était bien capable d'être le reste de la nuit à trouver une corde. S'il allait frapper doucement à la fenêtre de la comtesse, s'il lui comptait son embarras, qui sait si elle n'aurait pas la charité de le recevoir sous son toit durant l'attente. Il retourna à la fenêtre enchantée et frappa à la vitre.

Madame de Nestaing, qui ne dormait pas, vint à la fenêtre. Elle reconnut la voix de son amant. Elle avait

juré de ne plus le revoir, mais son serment était en dehors de cette nuit-là. Elle avait ouvert à minuit et demi ; comment ne pas rouvrir à deux heures, quand on a écouté sans se fâcher les adorables divagations d'un amant qui passe par la fenêtre? Elle ouvrit donc. Le marquis raconta sa mésaventure. Tout effrayée qu'elle fût des suites de cette équipée, madame de Nestaing le plaignit et n'osa lui dire de s'en aller. Ils renouèrent le fil charmant de leur babil. Que de reproches tendres et doux! que de serments pour l'éternité! A un certain moment, le dernier cierge s'éteignit. — Comment faire? dit madame de Nestaing en tremblant; je ne puis pourtant pas appeler Marton. — Je suis désolé de ne plus voir vos beaux yeux me foudroyer ou me sourire; mais n'ai-je pas la joie d'entendre votre voix qui me va droit au cœur?

Ici l'historiographe, s'il était poëte, écrirait trois strophes à la nuit, la pâle déesse couronnée d'étoiles.

Vers sept heures, madame de Nestaing s'éveilla après mille rêves confus. En voyant La Châtaigneraye si près d'elle, et si négligemment étendu dans un fauteuil, elle s'imagina rêver encore. Mais bientôt tout ce qui s'était passé la nuit lui revint à la mémoire. Comment vous peindre son effroi? le grand jour la surprenait dans sa faiblesse. Elle alla à la fenêtre, revint sur ses pas, se regarda dans son miroir sans savoir ce qu'elle faisait. Elle voulut éveiller le marquis. Comment l'éveiller? C'est une action des plus graves que d'éveiller un amant qui s'est prosaïquement endormi dans votre chambre. Lui parlera-t-elle? Si on l'entendait! sa mère se lève de bonne heure. Le touchera-t-elle du bout de la main? elle n'ose. Malgré son trouble

de plus en plus violent, elle ne pouvait s'empêcher de regarder avec un certain plaisir secret la belle figure de son amant. A la fin, il eut le bon esprit de s'éveiller tout seul. — Ah! marquis! lui dit-elle toute désespérée.

La Châtaigneraye se jeta à ses pieds. — Madame... — Je sais bien que vous allez m'attendrir encore; pourtant, si on vous voit ici, ne suis-je pas une femme perdue?

Ils tinrent conseil; ils jugèrent qu'il n'était plus l'heure de partir par la fenêtre; il y avait d'ailleurs un jardinier dans le jardin depuis le point du jour. — Écoutez, dit tout à coup la comtesse, ma mère va presque toujours à la messe de huit heures. Elle emmène deux domestiques; Marton demeurera avec moi, mais je parviendrai bien à l'éloigner pour un instant. Vous partirez par la porte. — Rien de plus simple. — Mais vous ne reviendrez plus?

Comme elle l'avait prévu, madame de Grandclos se disposait pour aller à la messe. La comtesse entendit bientôt les pas de Marton, qui venait lui demander si elle voulait accompagner sa grand'mère. — Vite, jetez-vous dans la ruelle! dit madame de Nestaing au marquis.

En homme habitué à ces surprises, il n'oublia ni son épée, ni son feutre. La comtesse dit qu'elle n'irait pas à la messe et ordonna à Marton de venir lui parler dès que sa grand'mère serait partie.

Marton reparut au bout d'un quart d'heure. — Marton, vous allez descendre au jardin pour me cueillir des violettes. — Mais madame la comtesse sait aussi bien que moi qu'il n'y a plus de violettes. — Vous ne

savez ce que vous dites; allez, et prenez tout le temps de chercher.

Marton sortit sans répliquer : elle était accoutumée aux fantaisies de sa maîtresse. Comme elle traversait le vestibule, on sonna à la porte d'entrée; elle alla ouvrir, croyant que madame de Grandclos avait oublié son Missel. Elle fut très-surprise de voir entrer la jolie baronne de Montbel. — Eh! mon Dieu! madame la baronne est éveillée de bien grand matin. — Edmée est visible? — Madame la baronne sait bien que, pour elle, ma maîtresse est toujours visible. — Annoncez-moi.

Marton revint à la chambre à coucher de madame de Nestaing, au moment où le marquis faisait tendrement ses adieux. Elle ouvrit la porte. Madame de Nestaing se jeta de ce côté avec une pâleur soudaine; La Châtaigneraye eut le temps de se cacher encore dans la ruelle. — Qu'y a-t-il encore, Marton?

La baronne de Montbel, qui suivait Marton, passa sur le seuil de la porte entr'ouverte. — Ah! te voilà! Pourquoi viens-tu donc si matin? — Pour te voir, toute belle. D'ailleurs, n'est-ce pas du bel air de faire des visites matinales? Tu ne sais donc pas que toutes les femmes à la mode ont jusqu'à midi leur ruelle pleine d'adorateurs qui font de la gazette et du madrigal?

Au mot de ruelle, madame de Nestaing devint pâle comme la mort. — Je croyais, dit-elle à sa cousine, que tu avais passé la nuit aux fêtes, selon ta coutume. — Ne me parlez pas de cela; je suis offensée au plus haut point; je ne fais pas de façons pour te conter mes joies et mes peines. Je devais rencontrer cette nuit, chez madame la duchesse du Maine, le marquis de La Châtaigneraye... — Oh! oh! je l'avais oubliée, se dit le

marquis, très-étonné de voir ou plutôt d'entendre la baronne de Montbel chez madame de Nestaing. — Et tu ne l'as pas rencontré? demanda la comtesse à sa cousine. — Il n'y a point paru, et moi je n'y suis allée que pour lui seul. — L'ingrat! Je t'avais bien dit que ce M. de La Châtaigneraye était un homme indigne d'être aimé. Il n'a rien tant à cœur que de se jouer de la bonne foi d'une femme : c'est toi-même qui me l'as dit. — Eh bien! quand tant d'autres avaient soupiré en vain, celui-là m'avait attendrie. — A merveille, pensa La Châtaigneraye qui prenait patience: cette confession est bonne à enregistrer. — Comprends-tu qu'il ne soit pas allé à ce bal? poursuivit la jolie baronne en agitant ses lèvres méchantes. — Si nous descendions au jardin, lui dit la vicomtesse d'un air très-engageant. —Il y a bien de la rosée à cette heure.—Est-ce qu'il y a de la rosée sur le sable des allées.—Je ne suis guère pastorale; d'ailleurs, l'impatience m'a tant fatiguée! — Raison de plus pour respirer un air pur. — Tout à l'heure. Que voulais-je donc te dire? Dois-je briser avec le marquis? — Est-ce qu'en amour on suit jamais les conseils? — J'ai la tête perdue; parle-moi, je t'écouterai. — Que puis-je te dire, moi qui suis une vraie provinciale en amour? Si tu aimes le marquis de La Châtaigneraye, pardonne-lui. Qui sait? il est peut-être malade. — Malade! hélas! non, chère belle. Tu ne comprends donc pas : puisqu'il n'était pas à ce bal, c'est qu'il était ailleurs; tu ne comprends donc pas que c'est la jalousie qui me désespère!

La baronne agitait ses jolies mains avec le plus gracieux dépit du monde.

Cependant La Châtaigneraye était loin d'être à son

aise; agenouillé à l'étroit entre le lit et la boiserie, il n'avait guère que la consolation de baiser un beau couvrepied de satin blanc à rosaces bleues ayant couvert les jolis pieds mignons de la comtesse. Tantôt appuyé sur un genou, tantôt appuyé sur l'autre, il attendait avec une patience vraiment miraculeuse que sa maîtresse du lendemain eût fini de se plaindre de lui à sa maîtresse du jour.

Madame de Nestaing était mille fois plus inquiète que lui, quoiqu'il fût inquiet pour elle. Elle écoutait à peine les phrases coupées de sa cousine; elle jetait à chaque instant un regard suppliant vers le jardin, sa seule porte de salut. Elle tremblait sans cesse d'entendre du bruit vers la ruelle; en un mot, elle était dans l'enfer de l'amour.

La jolie baronne ne se fût jamais doutée que sa cousine eût, à pareille heure, un marquis dans sa ruelle; elle ne l'eût pas même crue sur parole, tant elle était édifiée sur le compte de madame de Nestaing. Aussi elle s'abandonnait à tout son dépit avec une verve qui amusait beaucoup La Châtaigneraye. — Il saura comment je sais me venger d'une pareille offense. Je me suis habillée pour lui : robe de satin à fleurs d'or et d'argent, bouquet de diamants et de roses blanches, manchettes merveilleuses achetées tout exprès l'avant-veille. Et quelle coiffure! Ah! monsieur le marquis, on se fera belle de tous ses attraits et vous ne viendrez pas! — Ce qui doit te consoler un peu, ma chère, c'est qu'après tout on commence par se faire belle pour soi-même, surtout quand on s'appelle la baronne de Montbel. — Ne m'irrite pas. Je ne sais, en vérité, ce qui m'empêche de m'évanouir. As-tu des sels?

Madame de Montbel parlait de bonne foi : elle devenait pâle, elle chancelait, elle se laissait aller sur un bras du fauteuil. — Voilà qui se complique, pensa La Châtaigneraye, en changeant de point d'appui; si la baronne continue à être en colère, il faudra la porter sur ce lit. — Et ma mère qui va revenir de la messe! pensa madame de Nestaing.

Elle prit une résolution : elle secoua son amie, lui saisit les bras, et, bon gré, mal gré, l'emmena hors de la chambre, en lui disant : — Allons, allons, le grand air du jardin vaut mieux que des sels.

La Châtaigneraye comprit qu'il n'avait pas de temps à perdre pour partir sans rencontrer personne; il se leva, mit dans la basque de son habit une jolie mule de soie blanche qu'il avait rencontrée dans sa prison, et sortit sur la pointe du pied, en priant Dieu de retenir quelques minutes encore madame de Grandclos à la messe. Il ne rencontra pour tout obstacle que le vieux Bélisaire jouant de la flûte à la porte.

Il alla droit à la chambre de Rose-Rose. Il y trouva Champignolles sommeillant avec inquiétude.—Tout est perdu! dit-il en l'éveillant. La plus belle aventure du monde gâtée par ta faute; on ne s'endort que quand la bataille est gagnée. J'ai passé là un bien mauvais quart d'heure. — Et moi donc, dit le chevalier, songe que j'ai tenu cette corde toute la nuit! — Voyons, nous n'avons plus rien de bon à faire ici. Allons ailleurs. — Où allons-nous? demanda Champignolles en descendant l'escalier. — Moi, répondit La Châtaigneraye, je suis attendu chez la baronne de Montbel; j'y vais de ce pas. Toi, va-t'en au diable, ou plutôt va-t'en dormir.

Champignolles ne savait pas à quelle heure du jour ou de la nuit il en était. — Avant d'aller dormir, je voudrais bien souper un peu ; je meurs de faim. — C'est vrai, je te pardonne, allons déjeuner. La baronne attendra.

Ils allèrent déjeuner au cabaret célèbre de Berthould, dans la rue du Temple. Ils déjeunèrent gaiement, en hommes qui ont passé la nuit plus ou moins éveillés.

XVII

Où Franjolé change de tombeau.

Au sortir du cabaret, le marquis rencontra devant la maison d'un bouquiniste notre ami Franjolé, qui secouait la poussière de quelque vieux livre. — Eh! bonjour, maître Franjolé. Il y a bien longtemps que nous n'avons joué du violon. Que faites-vous donc là si matin? — Vous le voyez, je secoue de la poussière. — La poussière de la science; c'est là une mauvaise poussière. N'avez-vous donc pas assez de livres? — C'est précisément parce que j'en ai trop que j'en cherche ici. Hier, après avoir passé toute l'après-midi à bâtir solidement mon sentier, j'ai voulu lire Montaigne. — Vous en avez trois éditions. — Quatre, peut-être; mais le moyen d'en trouver une sans bouleverser ma bibliothèque?

Une vieille figure, sillonnée de rides profondes, encadrée dans un capuchon de chantre d'église, apparut à la vitre fort à propos : c'était le bouquiniste. — Qui

est-ce qui parle de Montaigne? demanda-t-il d'une voix cassée. — C'est moi, répondit Franjolé. N'avez-vous pas l'édition in-quarto, recouverte en parchemin? — Oui, la voilà à très-bon compte, rien qu'un écu de six livres. — Quelle trouvaille! s'écria Franjolé en payant sans marchander. Ce qui me chagrine, poursuivit-il en feuilletant le livre, c'est que ce volume ferait une majestueuse encoignure à mon sentier, mais j'y prendrai garde. — Et la main blanche, Franjolé? demanda d'un certain air de contentement le marquis de La Châtaigneraye. — La main reparaît, répondit tristement Franjolé; mais j'ai bien peur de quitter bientôt ma chambre. Vous savez que je suis mort? — Je l'avais oublié. — La femme du menuisier a peur des revenants; elle a supplié le bonhomme de me mettre à la porte, surtout depuis qu'elle est enceinte. — Une idée, Franjolé! Voulez-vous habiter ma petite maison du Marais? Pour prix du loyer, je ne vous demanderai qu'un air de violon par mois.

Franjolé parut réfléchir. — Que risquez-vous? Vous serez seul, comme il convient à un mort. Je crois même que vous y trouverez des livres. Je me souviens d'y avoir vu quelques volumes dépareillés du *Mercure galant;* en outre, il y a quelques livres de fonds, comme la *Clef des Songes* et la *Clef des Énigmes*. — C'est bien engageant, dit Franjolé. — Le plus souvent, vous vivrez dans le parc, qui est bien planté et bien fleuri. Vous aurez toute liberté, même celle de transformer le salon en herbier. — J'y vais de ce pas.

Le joueur de violon avait levé la tête d'un air décidé. — Mais vous ne pouvez pas vous y installer ainsi. — N'ai-je pas Montaigne avec moi? Demain, j'irai chercher

mon violon à onze heures du matin. — Oui, j'oubliais; vous serez à l'heure de cette aumône dont vous avez votre bonne part. Ah! la main blanche! la main blanche!

Je ne veux pas suivre le marquis de La Châtaigneraye chez la baronne de Montbel. S'il profana le souvenir palpitant de madame de Nestaing, je ne le sais pas; vous ne voulez pas le savoir, vous qui croyez, vous qui voulez croire à la sainteté radieuse de l'amour.

XVIII

Hector de Riantz *.

En ce temps-là vivait à Paris, loin du bruit et des fêtes, dans le silence de l'étude, dans l'amour de la statuaire, un jeune gentilhomme pauvre et fier, doux et triste, aimé de ses amis et aimant ses amis. Ce gentilhomme s'appelait Hector de Riantz. Il avait perdu son père à la bataille de Malplaquet. De longs procès avaient réduit sa mère à vendre un domaine qu'ils possédaient près de Rouen. Il ne leur restait qu'une fortune bien mince, mais ils savaient vivre de peu. Hector d'ailleurs espérait épouser une cousine qui l'aimait et qui était riche. En attendant ce mariage, retardé par des divisions de famille, Hector se trouvait heureux comme le sont toutes les généreuses

* Riantz avait étudié à l'atelier de Couston; il a signé une Daphné cataloguée à la vente de la marquise de Pompadour et une Hébé que le feu comte d'Orsay a retrouvée à Londres.

natures qui ne demandent à Dieu et aux hommes qu'un peu de place au soleil.

Par un jeu cruel de la destinée, sa cousine vint à rencontrer dans le monde la baronne de Montbel. — Quelle est donc cette jolie bergeronnette si triste là-bas sur le sofa? demanda la baronne à madame de Chastellux. C'est mademoiselle de Grandvilliers, qui s'ennuie parce que son beau cousin n'est pas là. — Quel est donc ce beau cousin? — Vous ne savez donc pas l'histoire de cette famille, qui se ruine pour une petite seigneurie. La branche aînée possède, mais la branche cadette veut posséder : la raison du plus fort est toujours la meilleure. Cependant le procès, qui date de 1671, n'est pas encore fini; les juges ont faim, comme dit le proverbe. — C'est l'histoire des Capulet. Cette jolie Juliette me touche. Comment est donc son Roméo? — M. de Riantz est charmant. — M. de Riantz ?

La baronne éclata de rire. C'était d'ailleurs la première fois de la soirée qu'elle montrait ses dents. — Pourquoi riez-vous donc si joliment? — Pauvre Juliette! son Roméo n'est pas digne de ses chagrins. — J'ai vu M. de Riantz. Je vous jure que je le crois de bonne foi dans sa passion pour sa cousine. Pourquoi ne l'aimerait-il pas? La seule raison pour lui contre cet amour, c'est qu'il est pauvre et que sa cousine est riche; car c'est un grand caractère. — Je veux bien qu'il soit amoureux de sa cousine; mais, en attendant l'hyménée, il poursuit vaillamment d'autres conquêtes. — Le croyez-vous? — Il y a un certain hôtel au Marais où il va avec bien du plaisir. — La pauvre enfant! voyez : ne dirait-on pas qu'elle pressent... — Ce n'est pas un vain pressentiment, car ce soir, si M. de Riantz n'est pas avec

elle, c'est qu'il est... — Alors, il n'y a plus un galant homme au monde. — Que voulez-vous? la rivale de mademoiselle de Grandvilliers est digne d'une vraie passion. L'amour est le dieu des surprises. M. de Riantz a aimé sans le vouloir, peut-être. Le mariage viendra ; tout sera oublié, ou, ce qui vaut mieux, on n'aura pas cessé de croire à sa fidélité, car c'est un secret que je viens de vous confier. — Je l'entends ainsi.

En effet, ce secret fut si gardé, qu'avant la fin de la soirée, une amie officieuse avait averti mademoiselle de Grandvilliers que M. de Riantz était le plus volage des amants. Ainsi fut dévoilée la supercherie de La Châtaigneraye.

XIX

Comment Riantz tua Riantz.

Un matin de très-bonne heure, le marquis fut réveillé par son valet de chambre pour répondre à un étranger qui ne voulait pas attendre et qui ne voulait pas revenir.

La Châtaigneraye dit à Jasmin d'aller se promener. Mais Jasmin tint bon, disant que l'étranger n'avait pas la mine d'un homme qui fait antichambre. — Je comprends; c'est un duel, pensa le marquis. A qui donc ai-je encore pris la maîtresse? Est-ce que madame de Montbel avait un amant? Jasmin, comment s'appelle cet inconnu? — Il n'a pas voulu me dire son nom, voulant avoir le plaisir de vous l'apprendre lui-même.

Jasmin sortit. Bientôt un jeune homme apparut à la porte de la chambre à coucher du marquis. Il était triste et fier, grave et digne; il s'avança lentement vers le lit. —Que voulez-vous, monsieur? dit La Châtaigneraye en se soulevant sur l'oreiller d'un air impatient. — Une réparation! répondit le jeune homme d'une voix brève. — Daignez me donner le temps de m'habiller; mais qui êtes-vous?

Le jeune homme sourit avec amertume; il répondit avec un accent de colère : — Vous connaissez mon nom si vous ne me connaissez pas. — Tout ceci a bien l'air d'une énigme; mais qu'importe? le nom ne fait rien à l'affaire. Veuillez m'exposer vos griefs. — Pour exposer mes griefs, je n'ai qu'un mot à vous dire : je m'appelle M. de Riantz.

La Châtaigneraye comprit en pâlissant. — Tout ce qu'il vous plaira, monsieur, dit-il en sonnant Jasmin.

Le valet, qui écoutait à la porte, survint d'un air distrait. — Jasmin, habille-moi lestement.

Et se tournant vers Hector de Riantz : — Comment voulez-vous vous battre? — Vous le voyez bien, monsieur, je porte une épée. — Si vous n'avez pas de prédilection pour Vincennes ou Boulogne, je puis vous offrir un lieu sûr et paisible : j'ai un parc dans le Marais. — Vos témoins sont-ils là? — Jasmin, tu iras avertir Champignolles. — Si nous allons au Marais, j'y trouverai un second témoin.

Hector de Riantz avait répondu par deux signes affirmatifs. — Me voilà habillé; nous allons partir. — Jasmin, recommande bien au chevalier de ne pas nous faire attendre. — Si la baronne vient, tu lui diras...

La Châtaigneraye regarda l'épée de Riantz en homme

qui interroge la destinée. — Tu ne lui diras rien.

Le marquis souleva la portière; Hector de Riantz passa; les témoins du jeune homme se promenaient de long en large dans la rue. — Faut-il prendre un fiacre? dit l'un d'eux. — Messieurs, dit le marquis de l'air du monde le plus engageant, voulez-vous que je demande mon carrosse?

On résolut d'aller à pied.

La conversation s'engagea. On commença à parler duel, on finit par parler opéra. Hector seul demeurait silencieux; il poursuivait de ses rêves l'image adorée de mademoiselle de Grandvilliers.

On arriva bientôt à la petite maison du Marais. Le marquis alla éveiller Franjolé. — Mon ami Franjolé, vous êtes un gentilhomme par votre violon et votre science, vous pouvez me servir de témoin dans un duel. — Pourquoi ce duel? — Parce qu'en prenant un pseudonyme pour un exploit amoureux, je suis tombé tout juste dans le nom d'un gentilhomme qui ne veut pas signer mes œuvres. — Le cas est mauvais; mais il n'y a pas là de quoi se couper la gorge. Du reste, c'est votre affaire; s'il le faut même, tout mort que je sois, je vous servirai de second. Je n'ai pas tout à fait oublié les jeux de l'épée.

En disant ces mots Franjolé s'était habillé. Il suivit La Châtaigneraye dans le parc, où l'adversaire et ses témoins se promenaient gravement. — Messieurs, dit le marquis, j'attends un second témoin, mais si vous voulez passer aux préliminaires... — A l'instant même, s'écria Hector de Riantz.

Le joueur de violon s'approcha de lui. — Vous êtes l'offensé, lui dit-il doucement; M. le marquis de La

Châtaigneraye est tout prêt à vous rendre raison de l'offense. Vous allez vous battre, mais n'avez-vous rien de mieux à faire? Prenez garde, le soleil est beau ce matin. N'y a-t-il donc pas sous le soleil quelque douce et belle créature qui pense à vous à cette heure? — Avant de discuter, je veux me battre, dit le jeune homme avec impatience. — Croyez-en un homme qui a été tué en duel. — Monsieur! vous prenez mal votre temps pour vous moquer de moi. — Regardez-moi, dit tristement Franjolé, je vous parle avec gravité.

Riantz leva un regard distrait; il fut frappé de la pâleur mortelle de Franjolé. — Votre honneur n'est pas dangereusement atteint; M. de La Châtaigneraye a pris votre nom pour séduire une belle femme. — Vous avez trop d'esprit pour ne pas comprendre qu'en amour le nom n'y fait rien. — Vous avez raison, répondit Riantz; mais c'est mon épée qui veut avoir raison.

Disant ces mots, le jeune homme dégaîna. — Mesurez les épées, ajouta-t-il.

A cet instant, le chevalier accourut tout essoufflé. En deux mots, on le mit au courant de l'affaire. — Eh! mon ami, dit-il à La Châtaigneraye en caressant sa moustache, que n'avez-vous pris mon nom pour séduire la dame? — On ne pense pas à tout, dit le marquis.

On donna le signal : La Châtaigneraye résolut de ne se battre qu'à *son corps défendant;* Riantz attaqua violemment; il donna quelques coups de maître que le marquis ne détourna qu'avec peine; par malheur la mort le fascinait et l'égarait; il se jeta pour ainsi dire sur l'épée de son adversaire; il fut atteint au cœur; La Châtaigneraye n'eut qu'une égratignure dans le côté.

Franjolé, qui n'était ni pour ni contre, avait vu avec une vraie douleur les combattants entrer en lice. Il semblait que ce fatal duel lui rappelât un triste souvenir, tant il était pâle et défaillant. Il fut le premier à secourir le pauvre Hector de Riantz. — Vous aviez raison, lui dit le jeune homme d'une voix étouffée.

Tous les secours furent inutiles; il expira dans le parc sans ajouter un seul mot.

La Châtaigneraye désolé brisa son épée avec fureur. — Mon pauvre Franjolé, dit-il avec agitation, je vais m'enfermer ici pour longtemps; je ne veux plus voir le monde; je veux porter le deuil de ce pauvre gentilhomme dont j'ai pris le nom et la vie.

Franjolé tendit silencieusement la main à La Châtaigneraye.

Vers midi et demi, la baronne de Montbel, qui attendait le marquis de La Châtaigneraye pour une promenade, reçut ce billet des mains du chevalier de Champignolles :

« Chère baronne,

« Ne m'attendez pas, je me suis réveillé ce matin pour un duel. Un pauvre garçon qui s'appelait M. de Riantz a voulu à toutes forces se battre avec moi. Malgré moi je l'ai atteint au cœur. Je suis désolé, ce coup fatal m'a frappé moi-même. Je suis résolu à ne plus aller dans le monde avant quelque temps. Je veux vivre seul. Je me sépare violemment de tous mes amis, hormis un seul : le joueur de violon ; mais celui-là n'est plus de ce monde. Quoi qu'il m'en coûte, je ne veux pas qu'aucun sentiment de plaisir vienne troubler mon

deuil. Vous comprenez, madame, pourquoi je cesse de vous voir, sinon de vous aimer.

« Marquis DE LA CHATAIGNERAYE. »

XX

Épitaphe.

Ce jour-là, la baronne de Montbel alla voir la comtesse de Nestaing. Elle était émue jusqu'aux larmes, elle qui ne pleurait presque jamais. Comme il y avait du monde dans le salon, elle entraîna son amie vers la chambre à coucher. — Qu'as-tu donc? demanda madame de Nestaing. — Ma pauvre belle, je ne sais comment te dire le malheur qui nous frappe du même coup. — Parle, mais parle, de grâce! — M. de Riantz est mort!

Madame de Nestaing pâlit, chancela et s'appuya tout éperdue sur l'épaule de madame de Montbel. — Que dis-tu? demanda-t-elle d'une voix déchirante. Tu me trompes, on t'a trompée! Est-ce qu'on meurt à vingt-cinq ans! — M. de Riantz a été tué en duel ce matin. — Il s'est battu! Pourquoi? avec qui? — Il s'est battu avec M. de La Châtaigneraye : voilà pourquoi tu me vois si triste. Je ne sais pas la cause du duel. J'ai reçu un billet du marquis de La Châtaigneraye qui n'en dit pas un mot. Le chevalier de Champignolles, qui m'a apporté ce billet, m'a avertie que M. de La Châtaigneraye s'était enfermé pour longtemps; qu'il voulait renoncer au monde en expiation de ce duel. Tout cela

est fort triste pour moi, qui m'étais si bien accoutumée à voir le marquis; pour toi, qui n'étais pas fâchée des visites de ce pauvre M. de Riantz; enfin pour mademoiselle de Grandvilliers qu'il aimait et qu'il devait épouser pour faire une fin.

Madame de Nestaing n'écoutait pas : abîmée dans sa douleur soudaine, elle croyait rêver; mille idées poignantes traversaient son âme : elle n'avait jamais si bien senti qu'elle aimait La Châtaigneraye. — Où est M. de Riantz? dit-elle tout à coup en saisissant la main de madame de Montbel. Où est-il? il faut que je le voie! — Il a succombé près d'ici, dans le parc de M. de La Châtaigneraye. Peut-être les retrouverions-nous encore à cette heure, toi celui qui est mort, et moi celui qui pleure. — Allons! j'aurai le courage d'arriver jusque-là avant de mourir. — Non, nous n'irons pas, M. de Riantz n'y est plus. Ses amis ont dû le transporter à son hôtel.

Madame de Nestaing se laissa tomber dans un fauteuil. — De grâce, fais que j'aille au moins pleurer à son tombeau. Quand j'aurai pleuré, Dieu me fera la grâce de mourir. Hélas! il est mort sans me dire adieu, lui! pas un seul mot! — Je te conduirai à son tombeau. On pleure les morts, mais on n'en meurt pas. Adieu!

La baronne partit; madame de Nestaing pleura, elle pleura encore, elle pleura longtemps, évoquant sans cesse le souvenir de M. de Riantz. Plus que jamais, elle erra dans la sombre allée où elle l'avait vu si amoureux et si tendre. Elle poursuivait de ses songes son ombre fugitive; elle cherchait à se rappeler tous les traits de cette belle et noble figure; mais, quoique cette figure

fût pour jamais dans son cœur, elle ne la voyait déjà plus dans toute la vérité. Ce qui faisait surtout le caractère et le charme de cette figure, c'était la grâce du sourire, c'était le feu du regard, c'était je ne sais quel rayon de noblesse et de fierté. Maintenant qu'il était mort en l'esprit de madame de Nestaing, elle ne voyait dans sa douleur qu'une figure éteinte, des traits abattus, une bouche sans sourire, un œil sans regard : c'était toute une métamorphose. Aussi, après huit jours de douleur, la pauvre amante inconsolée n'avait plus en la mémoire qu'un portrait vague et changeant.

Madame de Montbel vint un matin la prendre pour la conduire au tombeau de M. de Riantz. Elles allèrent du même pas au cimetière des Innocents. Madame de Nestaing tomba agenouillée devant une tombe en marbre, surmontée d'une colonne brisée où étaient suspendues de fraîches couronnes de roses blanches. A travers ses larmes elle lut :

CI-GIT
PIERRE-HECTOR LARIVIÈRE
MARQUIS DE RIANTZ
MORT EN LA 26 ANNÉE DE SON AGE
LE 12 AOUT 1718
Requiescat in pace.

La baronne de Montbel s'était agenouillée aussi, mais pour soutenir son amie qui avait perdu toutes ses forces. — Silence ! dit tout à coup la baronne.

Madame de Nestaing étouffa ses sanglots et tourna la tête. Elle aperçut non loin de là une jeune fille qui venait de s'arrêter ; c'était mademoiselle de Grandvilliers,

la triste fiancée de M. de Riantz. — Voyons, du courage, ma pauvre Edmée, murmura la baronne, ne sois pas jalouse de ses larmes. Elle l'aime; mais c'est toi qu'il aimait. Laissons un peu de place à cette amante infortunée.

Madame de Nestaing se leva sans mot dire, s'appuya sur le bras de son amie, jeta un tendre et triste regard sur le marbre et s'éloigna lentement. Après quelques pas, elle tourna la tête. Mademoiselle de Grandvilliers, à son tour, s'était agenouillée devant la colonne dans une douleur muette. Elle avait à la main une nouvelle couronne de roses blanches qu'elle baisait et arrosait de larmes. — Hélas ! dit la comtesse, moi je n'ai pas le droit de suspendre des roses blanches à son tombeau.

Le lendemain à la même heure, madame de Nestaing retourna au cimetière; le surlendemain, elle y retourna encore ; trois semaines durant, elle alla tous les jours prier et pleurer sur la tombe d'Hector de Riantz. Elle trouvait un charme douloureux dans ce triste pèlerinage ; c'était presque un rendez-vous ; elle allait le revoir, — elle allait le quitter ; — elle croyait que l'âme de son amant veillait auprès du tombeau, que cette âme venait au-devant d'elle, que cette âme la conduisait, — mille autres rêveries d'un cœur qui souffre, qui aime et qui désespère. Elle était si loin de douter que son amant fût là sous cette pierre, qu'elle tressaillait en s'agenouillant, comme si elle se fût agenouillée devant lui. Nulle voix secrète n'avertissait son cœur trompé que son amant n'était pas mort. Le cimetière l'attirait ; elle s'en éloignait avec regret; elle croyait que tout son bonheur était en terre avec Hector

de Riantz. Qu'on vienne parler encore de pressentiments! nous sommes des aveugles que nos idées conduisent peu à peu dans l'ombre : jamais un rayon de lumière divine n'a frappé nos regards.

XXI

La philosophie et le violon de Franjolé.

La Châtaigneraye passa un mois en compagnie de Franjolé, déplorant la triste destinée d'Hector de Riantz, discutant avec le joueur de violon certains points de philosophie touchant la mort. — Puisque vous êtes mort, lui dit-il un jour, dévoilez-moi donc le mystère de la mort. — Il n'y a pas de mystère : une fois mort, on vous enterre, on vous inflige une épitaphe, et tout est dit. Rien de plus simple. — Mais l'âme?

Le joueur de violon avait regardé par la fenêtre. — Voyez donc le beau soleil qui rayonne sur ce parterre ; allons nous y promener. — Mais, encore une fois, que devient notre âme? — L'âme est au corps ce que le soleil est à la terre : l'âme se couche; la mort, c'est la nuit; l'aurore, c'est le réveil; notre âme, comme le soleil, va luire en d'autres pays. — Vous ne savez pas ce que vous dites. — Je parle à peu près comme un philosophe. Mais à quoi bon songer à la mort quand le soleil luit? Que dites-vous de ces primes-roses? — Depuis un mois, je vois la mort partout. — Depuis que je suis mort, je vois la vie partout. Dieu n'a pas voulu que nous pussions voir la mort face à face; dès

que nous voulons la regarder, la vie nous aveugle.

Ainsi nos deux étranges solitaires divaguaient du matin au soir.

La Châtaigneraye ne retourna point chez madame de Nestaing; pour y retourner, il eût fallu qu'il portât encore le nom de Riantz. Le pouvait-il, lui qui avait tué Riantz parce que ce pauvre gentilhomme avait voulu venger son nom? Malgré son amour pour la comtesse, le marquis résolut donc de ne pas la revoir. Il s'imposa ce sacrifice; c'était encore une façon de porter le deuil de Riantz. Plus d'une fois, il fut ébranlé dans cette résolution violente. Madame de Nestaing avait tant de charmes pénétrants! il se rappelait avec d'amères délices certaines heures de joie amoureuse passées près d'elle et avec elle; il voyait sans cesse cette douce et triste image qu'il avait animée d'un rayon de gaieté et d'amour. Il lui semblait l'entendre encore parler ce doux langage fait pour le cœur, mais qui n'est plus qu'un vain babil quand le cœur n'entend pas. Il lui baisait la main, s'enivrait de son regard, nouait et dénouait sa folle chevelure, enfin il ressaisissait tous les trésors du souvenir.

Un jour cependant, l'amour fut le plus fort. La Châtaigneraye sortit pour aller revoir madame de Nestaing.

— C'est la dernière fois, c'est le dernier adieu, disait-il pour s'excuser. Je la reverrai, je lui toucherai la main...

Mais il se reprit tout à coup en voyant la porte de l'hôtel : — Non, non, je n'irai pas; si elle m'a oublié, pourquoi la troubler? si elle pense à moi, pourquoi ranimer ses regrets? Non, non, en tuant Riantz, j'ai porté un coup mortel à cet amour; mon cœur n'y trouverait

plus ni joie ni plaisir ; ce pauvre Riantz m'apparaîtrait toujours à côté d'elle.

Il alla retrouver Franjolé et le pria de jouer du violon.

XXII

Nouveaux horizons.

Vers ce temps-là, un revers de fortune vint frapper madame de Nestaing. Le feu avait détruit sa plus belle ferme. Le fermier, déjà en retard pour le payement des loyers, résilia son bail sans rien payer. Il fallut rebâtir la ferme, retrouver un fermier, faire des avances ; enfin la fortune de madame de Nestaing subit une brèche irréparable. La pauvre femme résolut de quitter Paris, quoique Paris lui fût cher par sa douleur. Elle ne voulait pas retourner dans sa province ; elle avait hérité de son père un petit domaine en Picardie, le domaine de Froidmont, vieille seigneurie démantelée depuis les guerres de religion. Cette ruine austère était la digne retraite d'une douleur comme la sienne. Elle consulta sa mère. Quoique madame de Grandclos aimât un peu sa compagnie parisienne, elle se résigna sans balancer à suivre sa fille dans la solitude de Froidmont, espérant d'ailleurs qu'elle retrouverait là quelque vieux curé sachant faire sa partie d'échecs.

Madame de Nestaing vint donc avec sa mère habiter Froidmont. On touchait à l'automne. Elles arrivèrent en carrosse dans l'avenue du château un soir de sep-

tembre 1719. Le soleil se couchait dans un horizon empourpré ; un vent du sud assez violent par intervalles détachait déjà des feuilles jaunissantes. Quoique le temps fût beau, madame de Nestaing trouva le paysage triste et le château désolé. Elle en franchit le seuil en tressaillant, comme si elle eût franchi le seuil d'un tombeau.

Un vieux jardinier attendait les nouvelles habitantes. C'était une espèce d'ermite qui psalmodiait des psaumes en cultivant la rose et le persil. Il avait, dans son enfance, étudié sous les jésuites de la province, par la protection de l'archevêque de Reims. Son protecteur étant mort trop tôt, messire Jacques Lebeau avait sans façon repris le râteau et la bèche de son père, mais sans abandonner tout à fait les leçons des jésuites. Il y avait à peu près un demi-siècle qu'il gouvernait tant bien que mal le domaine de Froidmont, affermant, percevant les revenus, les remettant à qui de droit, ne réservant pour lui que ce qui poussait dans le jardin. Il se chauffait avec les arbres morts, vivait de légumes ou de braconnage, n'avait jamais recours à qui que ce fût et ne se servait que de la lumière du soleil.

En 1719, le château de Froidmont, dont il reste encore des ruines curieuses, était un manoir majestueux, quoique dévasté : bâti au sommet d'une montagne couverte de bois, il dominait tout le paysage par deux tours crénelées qui avaient résisté aux bombes des ligueurs. On y arrivait par une avenue d'ormes centenaires, qui partait du milieu de la montagne. Le portail, d'architecture gothique, était orné de sculptures légères. La façade avait subi les ravages de la guerre et du temps. Il était surtout déparé par un perron nouvellement re-

levé par quelque maçon du terroir. Cependant Froidmont conservait encore un grand caractère, quelque chose d'imposant et de formidable. Madame de Nestaing avait presque peur en montant le perron. La nuit tombait, le vent sifflait dans les vitres brisées, un cri d'oiseau nocturne retentissait dans le grand bois de la montagne. Elle prit la main de sa mère : — Jacques, dit-elle au jardinier, allumez les lampes ; j'ai peur du silence et de la nuit.

Jacques prit les devants. Il revint bientôt, armé de deux lampes de fer qu'il n'avait pas décrochées dix fois depuis vingt ans.

Madame de Nestaing et sa grand'mère suivirent le jardinier, qui les promena dans tous les détours du château. La comtesse remarqua partout l'araignée qui filait sa toile en toute quiétude. Le château n'avait pas été habité depuis 1691, année de la mort du dernier des Froidmont. Les meubles étaient restés à leur place ; mais Jacques Lebeau, plus soucieux du jardin que des appartements, avait trop bien respecté la poussière.

La comtesse s'installa dans une petite chambre dont les deux fenêtres s'ouvraient sur le jardin. L'ameublement de cette pièce était en bois de rose incrusté ; le lit à baldaquins était garni de damas jaune à fleurs, que le soleil et l'humidité avaient tour à tour altéré. Une pendule en marqueterie et deux cornets en porcelaine du Japon ornaient la cheminée. Madame de Nestaing remarqua dans les cornets des bouquets cueillis le soir même. Au-dessus de la glace, dans un joli cadre sculpté en forme de grappes, un mauvais peintre avait représenté Diane chasseresse poursuivant un cerf. En face de la cheminée étaient appendus d'autres tableaux

mythologiques du même peintre : Héro et Léandre, Jupiter et Léda, Ariane et Thésée, Cupidon aux pieds de sa mère. Malgré ces peintures, cette chambre était la plus agréable du château ; la vue s'étendait sur le jardin et sur un coin de la vallée. On voyait à travers les arbres la fontaine de *Julienne-la-Belle* jaillir en gerbes brillantes d'une roche gigantesque, pour aller tomber en cascades sur la roue vermoulue d'un petit moulin dont le babillage monotone retentissait jour et nuit.

Le temps passa tristement pour les hôtes du château de Froidmont. Madame de Grandclos regrettait les belles années où, fraîche et jolie, elle entraînait sur ses pas les hommages des plus galants gentilshommes de la cour de Louis XIV, — où son hôtel était entouré de laquais et d'équipages, — où elle dépensait royalement son esprit, son cœur et son argent. Mais ce qui surtout gâtait sa vieillesse, c'étaient les malheurs de sa petite fille. Madame de Nestaing avait subi deux terribles atteintes : vous savez déjà la seconde, vous saurez bientôt la première. Deux fois elle avait été frappée au cœur. Elle ne traînait plus qu'une vie chancelante et désolée. De quelque côté qu'elle tournât ses regards dans l'avenir, l'horizon lui apparaissait sous les couleurs les plus sombres : des fantômes passaient toujours comme de noirs nuages sur sa destinée ; elle ne se consolait qu'à force de pleurer. La Châtaigneraye l'eût peut-être consolée de son premier malheur ; mais, dès qu'elle le crut mort, elle vit combien elle avait été coupable ; le repentir lui vint avec la douleur.

Quoiqu'elle voulût vivre seule avec ses tristes souvenirs, il lui fallut subir quelques visites de voisinage. Le

comte de Liez et le chevalier de Franval passaient au château de Liez, à une demi-lieue de Froidmont, presque toute la saison d'hiver par amour pour la chasse. Ils ne retournaient à Paris que pour les fêtes du carnaval. Le comte de Liez, un peu curieux, apprenant qu'une jolie femme venait habiter les ruines de Froidmont, voulut savoir la raison de cette retraite.

Un jour, tout en chassant avec son jeune ami le chevalier de Franval, il entra sans trop de façon au château et demanda la grâce de présenter aux dames du lieu sa femme et sa sœur. Il fut accueilli avec une froideur glaciale par madame de Nestaing, mais madame de Grandclos, qui ne voulait pas encore dire au monde un éternel adieu, s'empressa de jurer au comte que toute sa famille serait bien venue à Froidmont. De là visites forcées de part et d'autre. Madame de Nestaing finit par trouver un certain charme à voir mademoiselle de Liez : c'était une jeune fille de dix-sept ans, douce et naïve, répandant avec effusion les trésors de son cœur sur tout ce qui l'entourait, comme la rose qui s'épanouit en parfumant le parterre.

En dehors de ces visites, madame de Nestaing vivait ou plutôt se laissait vivre dans la plus grande solitude, passant ses jours en promenades dans le bois de *Julienne-la-Belle* ou dans la vallée de Froidmont. Le seul être humain qui osât la troubler dans ses rêveries était maître Jacques Lebeau, dont la bêtise orgueilleusement épanouie la faisait quelquefois sourire.

Le personnel du château n'était pas innombrable ; il se composait du jardinier qui avait conservé ses fonctions d'intendant, d'un laquais qui n'avait rien à faire, de Marton qui s'ennuyait beaucoup, mais qui tenait bon

par dévouement pour sa triste maîtresse, enfin de deux servantes pour l'office et la basse-cour.

Pour voir de plus près madame de Nestaing dans sa douleur et sa solitude, suivez-la un beau matin d'octobre dans quelque agreste promenade, ou plutôt lisez une de ses lettres à son amie la baronne de Montbel.

. . . .

« Oui, ma chère Zulmé, je suis au désert, apprenant à mourir, m'abreuvant de mes larmes. Ma vie est bien triste, plus triste que l'automne qui dévaste notre vallée. Sous quelle fatale étoile suis-je donc née? Est-ce donc pour pleurer que je suis venue au monde? Tu ne sauras jamais, toi qui ris si joliment, non, tu ne sauras jamais quelle douleur sans fin je traîne avec moi dans quelque lieu que j'aille.

« Je t'ai parlé du château de Froidmond. Tu sais que jamais solitude ne fut plus glaciale et plus désolée. Eh bien, je suis moi-même plus triste que ce manoir en ruines. Ma pauvre grand'mère prend assez bien son parti; elle a retrouvé un curé de village pour jouer au trictrac ou aux échecs. Pendant qu'elle joue, moi je rêve, je lis ou je me promène. Les promenades sont sauvages, comme je les aime : des rochers, des cascades, un grand bois, tout semble fait ici pour ma douleur. Le matin, quand le temps est beau, je sors en grand négligé; je vais droit à la fontaine de *Julienne-la Belle*, dont le murmure sur les rochers parle plus éloquemment à mon pauvre cœur; j'écoute, j'écoute encore; je m'assieds sur l'herbe, des gouttes brillantes viennent arroser mon front qui brûle; je reste ainsi durant de longues heures ne pouvant dire pourquoi j'aime à être toute seule, les yeux pleins de larmes, le cœur palpitant... Est-ce

que tu as revu M. de La Châtaigneraye? Est-ce qu'il t'a parlé, M. de Riantz?...

« Le reste du temps, j'erre comme l'ombre de moi-même dans les grandes salles désertes du château ou dans les allées du jardin. Au printemps, on doit réparer tous les ravages faits aux mobiliers et aux lambris. A vrai dire, j'aimerais mieux que le château restât tel qu'il est, dans sa noble vétusté. Ces corniches dévastées, ces tapisseries en lambeaux, ces glaces tachées, ces plafonds qui ne tiennent à rien, ces solives noires et vermoulues, ont pour moi je ne sais quel charme de tristesse, d'abandon, de ruine. Ah! voilà bien le lieu qu'il me fallait habiter.

« Il y a une bibliothèque, j'y prends tous les jours un nouveau livre que j'entr'ouvre à peine; en promenade, c'est toujours le livre que je n'ai pas que je voudrais lire. Je crois que pour aimer la lecture des romans il faut espérer encore quelque chose de l'amour. Tu comprends que ce n'est pas un roman qu'il faut pour me distraire.

« Je suis distraite de temps en temps par un vieux jardinier qui est bête à faire peur. Figure-toi un petit homme cassé, vêtu d'une houpelande violette, coiffé d'un bonnet pointu, chaussé de sabots ou plutôt de petits bateaux. Mais l'habit n'est rien, quand on pense à son esprit. Il a étudié six mois chez les jésuites, il part de là pour se croire un savant; il raisonne à perte de vue sur les plantes; il fait des dissertations sur les choux; il me gâte ce jardin parce qu'aussitôt qu'il me voit venir, il accourt, un bouquet à la main et un compliment à la bouche. — Ah! s'écrie-t-il souvent avec un soupir, si monseigneur l'archevêque n'é-

tait pas mort sitôt, j'aurais fait mon salut en latin.

« As-tu jamais entendu nommer le comte de Liez, sa femme, sa sœur mademoiselle Julie, son ami le chevalier de Franval? nous les voyons quelquefois, parce qu'ils nous ont recherchées. J'ai consenti à les visiter à mon tour, pour distraire un peu ma mère. Le comte a probablement de l'esprit; le chevalier n'en a guère, il est émerveillé de sa petite personne, il prononce les z avec les plus jolies grimaces du monde. C'est un vrai petit-maître musqué et pirouettant. J'ai bien peur que mademoiselle de Liez n'en devienne amoureuse : elle est charmante et digne d'un tout autre personnage. Pour madame de Liez, c'est une femme sur le retour qui joue à la jeunesse; elle baisse les yeux et fait des mines. Si j'avais envie de rire, je serais embarrassée devant elle. Elle m'a dit qu'elle connaissait M. de La Châtaigneraye, qu'elle espérait l'avoir un jour à son château. J'ai d'abord frémi à l'idée de rencontrer cet homme; le croirais-tu? maintenant je désire le voir! je ne saurais expliquer pourquoi j'ai cette triste et horrible curiosité, sans doute parce que je ne me plais que dans la désolation.

. . . .

« Ce pauvre Riantz! j'ai beau chercher à ressaisir fidèlement les traits de sa noble figure, je ne parviens qu'à grand'peine à me représenter cette image adorée. Pourtant je la poursuis sans cesse de toute la force du souvenir. Que ne donnerais-je pas pour avoir un portrait de lui grand comme le médaillon de mes bracelets!

« Edmée. »

Trois années se passèrent ainsi, tristes, silencieuses

pleines de larmes et de recueillement. Madame de Nestaing n'avait de nouvelles du monde que par ses voisins et par quelques lettres griffonnées par madame de Montbel dans ses jours d'ennui. Elle se résignait à la solitude sans regrets et sans espérances. Quoiqu'elle eût à peine vingt-quatre ans, elle subissait déjà les ravages du temps; ses beaux yeux étaient abattus, son teint se flétrissait, sa bouche avait perdu sans retour ce sourire si rose qui est le sourire du printemps. Loin de se plaindre de ces mortelles atteintes, elle les voyait avec une joie funèbre. C'étaient des présages de mort. Et, depuis qu'elle avait vu le tombeau de Riantz, elle aimait la mort.

XXIV

Nouvelle campagne du marquis.

Cependant, que devenait le marquis de La Châtaigneraye?

Après un deuil, c'est-à-dire une solitude de deux mois avec Franjolé, il fit sa rentrée dans le monde, où l'on racontait mille histoires incroyables sur son compte. Quand il reparut, c'était à qui, parmi les femmes surtout, le verrait et lui parlerait. Il était devenu célèbre comme un héros de roman : jamais un héros de roman n'avait tant tourné de têtes. La Châtaigneraye, triste encore, ne jouit point de ce nouvel éclat de renommée. Vingt femmes des plus belles se trouvaient autour de lui toutes prêtes à lui répondre. Il les dédaignait pour

le souvenir toujours palpitant de madame de Nestaing.

La baronne de Montbel parvint pourtant à le distraire de cette passion sérieuse : elle remit si bien en jeu toutes ses mille coquetteries qu'il se laissa séduire et entraîner, peut-être parce qu'elle connaissait madame de Nestaing.

Il ne trouva qu'ennui dans cet amour; ennuyé de jouer si longtemps le rôle de coureur d'aventures, il partit pour les guerres d'Allemagne. Il commençait à trouver misérable cet amour sans foi ni loi qui tourne à tous les vents. Il voulait enfin devenir un homme, dût-il payer cette conquête de son sang.

On sait que La Châtaigneraye fut vaillant sur le champ de bataille comme dans ses aventures amoureuses. Un brave est toujours brave, quelle que soit l'action.

A sa seconde campagne, La Châtaigneraye, emporté par toute l'audace des passions guerrières, laissa dans l'armée, par des prodiges de valeur, des souvenirs durables. Il eut plus d'une fois les honneurs de la journée; mais la gloire se paye toujours cher : il revint à Paris, presque défiguré par un coup de sabre sur le front. Un de ses sourcils, si bien arqués, fut partagé pour toujours. Il n'en resta pas moins un des plus beaux gentilshommes de la cour. A peine de retour de ses campagnes, le marquis de La Châtaigneraye reçut ce billet du comte de Liez :

« Tous les ans, mon cher marquis, à la saison des chasses, je compte sur vous pour battre nos vallons et nos montagnes. Nous avons des cerfs et des daims, des chevreuils et des sangliers, en un mot, notre chasse ne serait pas indigne de monseigneur le Régent. Une fois

pour toutes, venez donc! Les dernières avoines sont fauchées, il n'y a plus dans les champs que des regains pour protéger messire Lièvre et Jean Lapin. Le bois des Grands-Genêts s'éclaircit déjà, voilà l'heure qui sonne de reprendre le cor suspendu, de presser les flancs des coursiers qui piaffent d'impatience. Par saint Hubert, en avant!

« Madame de Liez serait charmée de vous compter au nombre de ses hôtes. Elle n'a point oublié que l'autre hiver, au Palais-Royal, elle a dansé avec vous un pas de Zéphir des plus remarquables. Je ne vous promets pas de vous faire danser à Liez; mais si la chasse n'a point assez d'attrait pour vous, nous parviendrons pourtant à vous distraire. La campagne est belle ici, nos amis de province sont curieux à connaître, les uns par leurs ridicules, les autres par leur charme. Le croiriez-vous, il y a sur notre montagne, au château de Froidmont, une madame de Nestaing qui est merveilleusement belle et qui s'est retirée du monde en pleine jeunesse? Nous ne pouvons deviner pourquoi. Si vous veniez, divin roué que vous êtes, vous seriez capable de voir clair dans cette âme solitaire. Comme disait mademoiselle de Lenclos, c'est peut-être une âme dépareillée.

« Adieu, je vous attends.

« Comte de Liez. »

C'était le vingtième billet que le comte écrivait au marquis. La Châtaigneraye, recherché partout, avait à peine répondu jusque-là. Il frémissait à l'idée d'aller chasser en si mauvais terroir, dans un pays de loup où on ne pouvait arriver que par d'horribles chemins. Cette fois, il ne répondit pas; il résolut sur-le-champ

d'aller surprendre le comte à Liez, dût-il briser son carrosse et tuer dix chevaux. Mais, comme il était sur le point de partir, une mésaventure amoureuse le retint de force jusqu'à la fin de novembre. Il partit enfin.

Il arriva sur le soir, par une pluie battante, au pied de la montagne de Liez, n'ayant encore cassé qu'une roue à son carrosse et mis quatre chevaux sur le flanc. Il voulut monter un peu vite; cette fois l'essieu se rompit, les chevaux eurent peur, et reculèrent en dépit du postillon; le carrosse roula dans un ravin avant que La Châtaigneraye eût le temps de mettre pied à terre. Le marquis se crut perdu; mais, puisqu'il y a un Dieu pour les enfants, il y a un Dieu pour les amoureux, qui sont aussi des enfants. Le carrosse fut arrêté par un bouleau au beau milieu de sa chute. La Châtaigneraye en fut quitte pour la peur et quelques égratignures. Il ouvrit la portière, sauta sur l'herbe du ravin et joignit son laquais, qui le regardait les bras ouverts et la bouche béante. — Coquin! dit-il en le secouant comme un jeune arbrisseau.

Il saisit un bâton de fagot et battit le pauvre Lépine pour exhaler sa colère. — Va-t'en secourir le postillon qui se débat avec ses chevaux.

Le laquais descendit au plus vite. La Châtaigneraye poursuivit sa route à pied dans la montagne. Après une demi-heure de marche dans le gravier, par la pluie toujours battante, il arriva tout ruisselant à la porte du château de Liez. Il frappa à coups redoublés. Un palefrenier à moitié endormi vint ouvrir en grognant plus haut que les chiens. — — Qui va là? cria-t-il. — Ouvrez! répondit La Châtaïgneraye d'une voix impérieuse.—Dieu merci, vous prenez bien votre temps pour

faire des visites. On ne mettrait pas un chrétien à la porte. — Coquin! si tu n'ouvres pas...

La porte s'ouvrit comme par enchantement. —Passe en avant pour annoncer le marquis de La Châtaigneraye.

Et, disant cela, le marquis menaçait le palefrenier de son bâton de fagot. Cet homme, un peu rude et un peu fier, se révolta de la menace. — Mon métier n'est pas d'annoncer les gens. Je suis ici pour les chevaux.

La Châtaigneraye saisit son bâton à deux mains et poursuivit le palefrenier. — Il ne fait pas un temps à discuter! cria-t-il en secouant ses habits ruisselants.

A cet instant, le comte de Liez, curieux de savoir le premier qui pouvait venir à cette heure et par cette pluie d'automne, s'avança sur le perron. Il ne fut pas peu surpris d'entrevoir dans l'ombre un étranger qui battait son palefrenier à tour de bras. — Holà! quelqu'un! cria-t-il en se tournant vers le château.

A la voix du maître, toute la valetaille, qui eût laissé paisiblement rouer de coups de bâton le pauvre palefrenier, sortit avec des lumières et des armes domestiques. Presque en même temps, le chevalier de Franval arriva sur le perron, suivi des dames de Liez.

Liez, croyant reconnaître un ami, descendit à sa rencontre. Il était temps, car le palefrenier venait sournoisement de lâcher un chien de garde qui l'eût vengé à belles dents sans la présence du comte.

On entra au salon, où l'on reconnut enfin le visiteur nocturne, qui raconta son voyage. — J'étais bien sûre que c'était un grand personnage, dit madame de Liez en faisant des mines; un homme qui bat si bien les gens!

La Châtaigneraye secoua dans le grand feu du salon son feutre transpercé. — Ah! charmante cousine! dit-il en baisant la main de madame de Liez, avec une galanterie toute royale, ce n'est pas en carrosse, mais en nacelle, qu'il faut venir à vous. — Vous avouerez, mon cher comte, poursuivit La Châtaigneraye, qu'il faut aimer la chasse pour venir à Liez au mois de décembre. — Vous arrivez bien à propos, demain et après-demain nous faisons une belle et bonne battue dans le bois des Grands-Genêts, au-dessus du château de Froidmont. Vous serez des nôtres? — De tout mon cœur! Qu'est-ce donc que ce château de Froidmont?—L'ermitage d'une gracieuse cénobite qui s'est retirée du monde, madame la comtesse de Nestaing. — La connaissez-vous, marquis?

La Châtaigneraye ne savait trop quelle figure faire. — Je ne me rappelle jamais le nom, mais la figure, répondit-il d'un air distrait. — Nous la verrons bientôt, dit madame de Liez; prenez garde, monsieur de La Châtaigneraye, c'est une figure qu'on n'oublie jamais. — Elle est donc presque aussi belle que vous, comtesse? — Flatteur! Cherchez dans vos souvenirs les plus jolis traits, un teint de lis, un ovale parfait, une riche chevelure noire, des yeux bleus qui vous parlent du ciel... Mais je crois que le souper est servi, c'est un thème plus souriant à cette heure.

Le souper fut long et joyeux. Cependant le comte de Liez remarqua que La Châtaigneraye n'avait pas son insouciance accoutumée.

Quand La Châtaigneraye fut seul, il se demanda sérieusement quel rôle il devait jouer désormais avec madame de Nestaing. Il l'aimait comme aux plus beaux

jours. Seule entre toutes celles qu'il avait séduites, elle conservait de l'empire sur ce cœur volage. Il n'avait jamais pu oublier ces beaux yeux qui venaient du ciel, comme disait madame de Liez; enfin un peu d'encens pur avait brûlé pour lui dans cet amour : son âme en respirait encore le parfum avec ravissement.

Mais comment reparaître aux yeux de madame de Nestaing sans risquer de la rendre folle. Il savait par madame de Montbel que la comtesse avait pleuré, des larmes les plus amères, la mort de Riantz. Comment lui dire : c'est moi qui ai tué Riantz, moi que vous aimiez sous le nom de Riantz. Le voudrait-elle croire? — Une idée! s'écria tout à coup le marquis en se frappant le front. Si je faisais semblant de ne pas la connaître; j'ai vieilli, ce coup de sabre allemand m'a quelque peu défiguré; j'ai changé de coiffure; qui sait si madame de Nestaing me reconnaîtrait? D'ailleurs elle n'a jamais osé autrefois me regarder en face... Mais si je me présente à elle comme le meurtrier de son amant, je cours le risque d'être assez mal accueilli... Mais qu'importe? Que je paraisse devant elle en Riantz ou en La Châtaigneraye, il y a là un curieux chapitre de roman.

XXV

La fontaine de Julienne-la-Belle.

En 1725, vers la fin de décembre, par une matinée sombre et humide, madame de Nestaing se hasarda, sur la pointe des pieds, sur le sentier de la fontaine

de *Julienne-la-Belle*, où elle n'était pas allée rêver depuis près d'un mois. Elle avait jeté sur ses épaules un mantelet de soie noire que le vent de bise battait et soulevait. Une touffe de cheveux échappée au peigne se jouait sur sa figure pâle et triste. Sa beauté n'avait jamais été plus touchante. Le négligé du matin et de la campagne lui allait à merveille, à cette femme, toujours simple et toujours belle, soit dans le sourire, soit dans les larmes.

Ce jour-là, le paysage de Froidmont était d'une désolation infinie; les corbeaux s'abattaient sur l'éteule avec leurs lugubres croassements, les moineaux en disette sautillaient sur les branches nues tout en criant famine; une vapeur terne s'étendait sur tout le ciel où le soleil semblait éteint; nulle figure humaine ne se montrait dans la campagne; n'eût été quelque nuage de fumée s'élevant de la cheminée des chaumières, on se fût imaginé assister à la fin du monde. Mais ce qui surtout attristait le paysage, c'était la vue des branches cassées par le dernier givre. Tous les arbres étaient défigurés par leurs rameaux pendants.

Madame de Nestaing s'arrêta près de la fontaine, au pied de la roche, où un peu de neige amoncelée n'était pas encore fondue malgré les pluies. Son arrivée effaroucha quelques mésanges qui becquetaient le salpêtre et la graine des buissons. La comtesse posa sa blanche main sur la mousse humide de la roche tout en suivant de son doux regard attristé les flots bondissants de la source.

Un bruit du bois vint la distraire : c'était l'aboiement confus d'une meute poursuivant un chevreuil. Le son des cors se mêla aux aboiements; bientôt elle distingua

des voix humaines. La chasse s'éloigna de la lisière du bois où elle était descendue. — Tant mieux, dit madame de Nestaing, on ne me troublera pas.

Mais elle n'était pas quitte avec tout le monde; Jacques Lebeau vint la surprendre avec un bouquet à la main. — Madame la comtesse me pardonnera, mais tant qu'il y aura une fleur sur notre terroir, j'irai la cueillir pour elle. J'ai battu toute la montagne pour ce petit bouquet de violettes. On brûle de l'encens à Dieu, on cueille des fleurs aux femmes.

A cet instant le bruit de la chasse revint au bord du bois. — Savez-vous qui est-ce qui chasse, Jacques Lebeau? Est-ce le comte de Liez? — Il faut bien que ce soit lui. Dans tout le pays, il n'y a que son piqueur qui sache ainsi sonner du cor. Nous autres braconniers, nous allons à la chasse sans tambour ni trompette.

Madame de Nestaing, qui promenait son regard sur la lisière du bois avec une curiosité inquiète, vit bientôt passer les chasseurs à travers les touffes dépouillées. Elle reconnut le comte de Liez et le chevalier de Franval. — Je ne connais pas l'autre, dit-elle. Les voilà qui viennent de ce côté. Aurai-je le temps de retourner au château sans rencontrer les chasseurs?

Elle trouva beaucoup plus simple de gagner une carrière abandonnée ouverte à quelques pas de la fontaine de *Julienne-la-Belle*. — Si les chasseurs vous parlent, dit-elle au jardinier en s'éloignant, gardez-vous bien de leur dire que je suis là. — *Fiat voluntas tua*.

Disant ces mots, Jacques Lebeau s'agenouilla devant la fontaine, non pour s'y désaltérer, mais pour y boire par habitude de boire. Il était encore agenouillé, quand sept ou huit chiens haletants et altérés vinrent se pré-

cipiter sur lui et autour de lui avec une bruyante ardeur. Jamais le pauvre jardinier ne s'était trouvé en si folâtre compagnie. Il fut arrosé des pieds à la tête. Les trois chasseurs, qui suivaient leurs chiens de près, éclatèrent de rire à ce spectacle. — Le pauvre Jacques! s'écria le comte de Liez, le voilà comme Daniel dans la fosse aux lions.

Jacques Lebeau essaya vainement de se relever pour voir plus à l'aise; les chiens, en belle humeur, lui sautaient sur les épaules à tour de rôle. — Ces diables de chiens me prennent pour une métamorphose d'Ovide. De grâce, monsieur le comte, sifflez votre meute.

M. de Liez n'eut garde de rappeler ses chiens; il trouvait trop amusant de laisser Jacques Lebeau dans ce déluge à l'eau de roche. — Ah! mon Dieu, que c'est zoli, que c'est zoli! s'écriait le chevalier en applaudissant; c'est peut-être la première fois que ce drôle prend un bain.

Les chiens semblaient s'être donné le mot pour faire damner le pauvre jardinier. Ils lui prodiguaient toute sorte de caresses; l'un lui léchait la barbe, l'autre lui imprimait ses pattes sur sa houppelande, celui-ci jouait avec ses cheveux, celui-là, le prenant pour un marchepied, s'élançait de son dos sur le haut du rocher, et *vice versa*.

Madame de Nestaing n'avait pas perdu la scène de vue, malgré sa crainte d'être découverte par les chasseurs; elle se tenait à l'entrée de la carrière, à demi masquée par des ronces et des buissons. Elle ne put s'empêcher de rire au spectacle des infortunes de son jardinier. Mais ce qui, surtout, fixa son regard, ce fut le compagnon de chasse du comte et du chevalier.

Cet autre chasseur était descendu de cheval au bord du bois; il était dans l'équipage d'un prince du sang, son feutre était orné d'une plume d'aigle merveilleusement belle. Quoique très-simple, son costume de chasse avait un grand caractère. On voyait briller à ses pieds des éperons d'or d'un joli travail. Il s'avança le premier à la fontaine, le premier après les chiens, pour boire à son tour. Le jardinier venait de se relever. — Ne vous dérangez pas, brave homme, lui dit le chasseur avec un léger sourire; buvez tout à votre aise. — Eh! monseigneur, je n'ai que trop bu. Voyez donc, j'ai bu de la tête aux pieds. Que voulez-vous, les chiens n'y regardent pas de si près quand ils sont à un pareil festin. L'eau est comme le soleil qui luit pour tout le monde, l'eau coule pour tout le monde. Buvez, monseigneur.

Le comte de Liez s'était approché. — Il me semble, dit-il, que l'eau est encore un peu troublée. En attendant qu'elle redevienne claire, tenez, La Châtaigneraye, prenez cette gourde et buvez.

Madame de Nestaing tressaillit et recula d'un pas. — Le marquis de La Châtaigneraye! murmura-t-elle en pâlissant. Lui! c'est lui! je l'avais deviné.

Jacques Lebeau, enchanté de sa tirade, se rengorgeait comme un paon qui vient de faire la roue. — Dites-nous, maître Jacques, reprit le comte de Liez, que se passe-t-il de neuf au château de Froidmont? Est-ce que madame de Nestaing se promène aujourd'hui? Est-ce que le curé de Froidmond est venu faire sa partie de trictrac avec madame de Grandclos? — En vérité, monsieur le comte, je n'en sais rien; je ne vois jamais que ce qui se passe dans mon parterre. Et, par

ce vent de bise, il n'y a pas, j'imagine, grand'chose de nouveau.

Madame de Nestaing remarqua à cet instant, pour la seconde fois, que le marquis de La Châtaigneraye regardait les fenêtres du château avec une vive curiosité. — Est-ce qu'il oserait jamais paraître devant mes yeux? se demanda-t-elle. Pourquoi pas, reprit-elle aussitôt, puisqu'il ignore que M. de Riantz m'a aimée. — Jacques Lebeau, dit le comte de Liez, vous avertirez vos nobles maîtresses que demain, dans l'après-midi, s'il ne fait pas plus mauvais temps, nous viendrons les visiter avec madame de Liez et ma sœur. — C'est comme si c'était dit, monsieur le comte.

M. de Liez s'étant avancé de quelques pas vers la carrière, madame de Nestaing s'enfonça précipitamment dans l'obscurité des voûtes. — Ce sentier conduit à la carrière, monsieur le comte. Mais il n'y a pas de gibier par là, j'imagine. A moins que vous ne fassiez la chasse aux fouines, aux chauves-souris et aux chats-huants.

Le marquis de La Châtaigneraye reprit la parole. — Brave homme, demanda-t-il au jardinier en indiquant du doigt les fenêtres du château, est-ce là qu'habite madame la comtesse de Nestaing?

Et se tournant vers le chevalier de Franval : — Vous dites qu'elle est jolie, votre charmante voisine? — Elle est charmante, répondit le chevalier avec son accent de petite maîtresse. Des yeux adorables, une bouche divine, Vénus en un mot. — Ah! messieurs, s'écria le jardinier avec enthousiasme, c'est la plus belle rose de mon parterre. — Pourquoi, diable! laissez-vous faner cette rose sans la cueillir? dit, en se tournant vers le

chevalier, La Châtaigneraye pour continuer la métaphore de Jacques Lebeau.

Madame de Nestaing eut un mouvement de colère en voyant avec quel sans-façon on venait de parler d'elle; elle regretta que sa solitude ne fût pas plus inviolable.

A cet instant, le son du cor rappela les chasseurs au bois. Les piqueurs avaient entrevu un sanglier dans les broussailles. Les chiens, qui gambadaient et bondissaient autour de la fontaine, s'élancèrent vers cette nouvelle proie avec la rapidité d'une flèche; les chasseurs disparurent bientôt sous les arbres.

Madame de Nestaing remonta à la fontaine; elle était inquiète et agitée. Un pressentiment l'avertissait que la destinée lui préparait encore bien des larmes.

La figure de La Châtaigneraye, quoique à demi masquée par son feutre et quoique vue à distance, avait frappé la comtesse. — C'est bien étrange, dit-elle en y réfléchissant, si j'avais un peu plus la mémoire des figures, je dirais que le marquis de La Châtaigneraye ressemble à M. de Riantz. Mais le marquis est moins jeune, sa physionomie est plus sévère, son regard moins doux, sa bouche ne sait pas si bien sourire. Non, non, il ne ressemble pas à ce pauvre Riantz; je ne sais pourquoi cette folle idée m'est venue. Hélas! est-ce parce que M. de La Châtaigneraye a tué ce pauvre enfant?

Madame de Nestaing pencha son front dans sa main, cherchant à ressaisir les traits effacés de son amant. Par une fatalité qui semblait bizarre et qui était bien naturelle, la figure de La Châtaigneraye, coiffée du feutre à plume d'aigle, lui cachait la figure de celui qu'elle connaissait sous le nom de Riantz.

XXVI

Franjolé regrette d'avoir changé de fenêtre.

Cependant Franjolé avait continué paisiblement son genre de vie; il habitait toujours la petite maison du marquis de La Châtaigneraye, jouant du violon, feuilletant des bouquins, se promenant par le parc tout à son aise et tout à son gré. Il ne sortait guère qu'à l'heure des repas ou pour entendre de la musique, tantôt à l'église, tantôt à l'Opéra, séduit par un motif de Campra ou par un air de Lully. C'était toujours le même esprit bizarre, insouciant, fantasque, par-dessus tout original. Le marquis, au retour de la guerre, l'avait souvent visité pour se distraire des bruits du monde et pour prendre des leçons de philosophie. La Châtaigneraye l'aimait pour sa fierté et pour sa bizarrerie; il n'avait jamais rencontré un homme aussi curieux à étudier; vingt fois, en vain, il l'avait supplié de lui raconter son histoire, mais Franjolé s'était toujours contenté de lui dire ceci ou à peu près : « Je suis fils d'un paysan, je naquis en Auvergne; mon premier état fut de garder les vaches de mon village; tout en gardant les vaches, je me fis une flûte avec un roseau, voilà pourquoi je me fis, par hasard, aussi bon musicien que le vieux Pan. Après la musique vint l'amour, après l'amour vint la mort. Rien de plus simple. Maintenant je joue du violon au lieu de m'en tenir à mon épitaphe. Voilà mon histoire. »

La Châtaigneraye n'avait garde d'ajouter foi à ce récit fantasque, mais il ne pouvait obtenir une meilleure version. Comme d'ailleurs il craignait de fâcher son ami Franjolé, il le laissait dire et vivre à sa guise.

Franjolé avait perdu de vue, sans trop de chagrin, la main blanche de la rue des Minimes. Il savait à quoi s'en tenir sur l'amour. Il était d'avis qu'une femme verse toujours un peu d'amertume dans la coupe. Depuis longtemps déjà il avait jeté au vent les illusions qui nous aveuglent ; il ne voulait rechercher désormais que la magie de la musique et de la nature, la distraction des livres et des rêveries.

Un matin il s'éveilla avec le souvenir de la main blanche ; il se rappela, non pas sans un certain émoi, ces heures d'attente presque amoureuse qu'il passait autrefois à la fenêtre de sa pauvre chambre pour voir apparaître cette main enchanteresse. — Qu'est-elle devenue ? se demanda-t-il tout à coup. A-t-elle été conduite à l'autel, cueille-t-elle des roses ou des asphodèles ? Guide-t-elle un humble coursier dans les montagnes ? Puise-t-elle de l'eau à la fontaine rustique ? Noue-t-elle une intrigue à la cour ? Soutient-elle un enfant à son sein ?

Franjolé se leva et prit son violon sans y avoir pensé ; il joua un air qu'il n'avait pas joué depuis son départ de la rue des Minimes. — C'est bien étonnant, reprit-il en levant la tête comme pour retrouver un souvenir perdu, c'est bien étonnant que ma paresse m'ait empêché de savoir le nom de ma voisine ; la destinée a d'étranges caprices, surtout pour moi. Voyons, n'y pen sons plus.

Il eut beau faire pour n'y plus penser, la main blan-

che flottait devant ses yeux avec toute sorte d'agaceries, au point qu'il laissa tomber son archet avant la fin de la mesure : c'était la première fois qu'une pareille distraction musicale lui arrivait. Il alla à la fenêtre, regarda le ciel et les arbres, revint dans sa chambre, prit un livre et le feuilleta sans penser le moins du monde à ce qu'il faisait. — Le souvenir, dit-il, est une bonne fée dont la baguette d'or ne réveille que les plus gracieuses images du passé, ou plutôt c'est un miroir magique qui ne garde en amour que les jolis tableaux et les charmants portraits, ou plutôt encore c'est un peintre bien inspiré qui peint les femmes comme elles veulent être et non pas comme elles sont.

Franjolé croyait se délivrer du souvenir en l'analysant, comme il arrive de presque tous les sentiments humains; mais ce fut en vain qu'il se parla à lui-même du souvenir pendant une demi-heure. Le souvenir tint bon, il lui fallut à la fin se soumettre à son charme; il voyait sans cesse la fenêtre qui s'ouvrait à demi, la petite main qui jetait gracieusement l'aumône, la manche qui retombait sur la petite main, le mystère qui entourait la petite main, tout cela embelli par les séductions du souvenir.

Le pauvre Franjolé se promenait de long en large sans pouvoir rien faire. — Un si beau soleil ! dit-il en soupirant; comment rester à l'ombre comme je le fais! Il n'y a que les escargots qui s'enferment ainsi dans leur maison.

Il chercha où il pourrait aller. — A Saint-Sulpice ou à Notre-Dame; on y doit faire de la musique. D'ailleurs a-t-on besoin d'aller quelque part, pourvu qu'on aille, c'est tout ce qu'il faut.

C'était la première fois que Franjolé se demandait avant de sortir où il irait. Il ne voulait pas s'avouer qu'il était saisi par le désir de revoir l'hôtel de la rue des Minimes. Cependant, à peine sorti, il se dirigea de ce côté; mais, en homme de mauvaise foi avec lui-même, il se dit tout haut qu'il se promenait sans but.

Il s'arrêta devant la boutique du menuisier. — Eh bien! lui demanda cet homme en vidant son rabot; cherchez-vous un nouveau gîte, monsieur Franjolé? Restez-vous parmi les vivants ou retournez-vous avec les morts? — Tant que je pourrai jouer du violon, je serai des vôtres, répondit le musicien. Mais vous allez m'apprendre si cet hôtel est toujours habité par notre belle et mystérieuse voisine? — Belle demande! D'où venez-vous donc? Il y a plus de trois ans que l'hôtel est désert. Voyez plutôt comme tout est fermé. — Que sont donc devenues les habitantes? — Elles sont parties pour la province. Connaissez-vous le château de Froidmont?

Franjolé chercha dans sa mémoire. Il se rappela vaguement avoir entendu parler de ce château. — De quel côté? demanda-t-il en homme que l'obstacle irrite. — En Picardie, du côté de Villers-Cotterets. Qu'avez-vous donc oublié de dire à nos voisines? — Tout ou rien, répondit Franjolé en s'éloignant.

Quelques jours se passèrent sans que Franjolé pût recouvrer son insouciance accoutumée. Le château de Froidmont l'attirait et l'éblouissait : c'était la lumière qui appelle le voyageur nocturne. Il eut beau se dire mille fois que c'était une folie à nulle autre pareille que de poursuivre ce rêve oublié, de renouer cette chaîne brisée, de chercher le parfum perdu de cette

fleur mystérieuse : il demeura sous le charme sans pouvoir le secouer. Après bien des luttes, après bien des obstacles qu'il créait lui-même, il se mit un jour en route, le bâton à la main comme un pèlerin solitaire, pour le château de Froidmond. Qu'allait-il y faire? lui qui avait renoncé au monde, à Satan, à ses pompes et à ses œuvres; lui qui ne croyait plus qu'à son violon pour les plaisirs du cœur. L'amour avait détruit d'un coup d'aile tout l'échafaudage de la philosophie. — Ce n'est pas l'amour qui m'entraîne, se disait-il pour consoler sa sagesse, c'est la curiosité. Je veux voir si la figure est digne de la main.

XXVII

Tableaux de genre.

Un jour, vers deux heures, un bruit d'équipage retentit dans tout le château de Froidmont. Madame de Nestaing s'étant mise à la fenêtre, vit courir le laquais vers le portail à l'appel de M. de Liez.

La lourde porte cria sur ses gonds rouillés. A peine ouverte, un cavalier, le comte de Liez, passa rapide comme le vent sur un cheval plein de feu et de jeunesse. Il fut suivi d'un vieux carrosse, moucheté de boue jusque sur les armoiries.

Un autre cavalier, monté sur un cheval bai-brun, caracolait, léger comme un nuage, derrière le carrosse. La comtesse reconnut le marquis de La Châtaigneraye avant même de l'avoir vu. Il rejoignit l'autre cavalier;

tous deux mirent pied à terre devant le perron, et, tandis que le comte de Liez montait l'escalier pour annoncer son monde aux dames de Froidmont, le marquis alla droit à la portière du carrosse, l'ouvrit et prit la main des dames de Liez pour la descente, au grand dépit du chevalier de Franval, qui avait perdu trop de temps à rajuster les rosettes de ses souliers.

Madame de Grandclos vint au-devant des visiteurs. Madame de Nestaing demeura à la porte du salon, parlant exprès au comte de Liez sans savoir ce qu'elle disait.

La Châtaigneraye arriva bientôt devant elle, conduisant par la main mademoiselle de Liez.

La comtesse, émue et troublée au plus haut degré, se jeta dans les bras de mademoiselle de Liez avec plus d'effusion que de coutume, au point que tout le monde en fut surpris.

Le marquis salua madame de Nestaing, qui s'inclina à son tour sans avoir levé le regard. On entra dans le grand salon, on fit cercle autour d'une cheminée digne des patriarches ; on commença à parler de la pluie et du beau temps. — Vous me trouvez bien ennuyeuse, dit madame de Grandclos, de vous parler toujours du soleil ou du brouillard, du givre et de la rosée. Que voulez-vous ? ce sont là les décorations de notre théâtre. — Un théâtre qui en vaut bien un autre, dit le comte de Liez. A propos, que joue-t-on à l'Opéra ?

Le chevalier de Franval prit la parole, si c'est prendre la parole que de parler ainsi : — Ze n'y ai vu zouer depuis longtemps que les zambes des comédiennes. — La Camargo fait tourner toutes les têtes, dit le marquis de La Châtaigneraye. — Hormis la vôtre, j'imagine,

dit la comtesse de Liez en minaudant. — Ma tête n'a jamais tourné de ce côté-là. — Nous savons à quoi nous en tenir sur ce chapitre, dit le comte de Liez. Mais, ce que nous n'ignorions pas, c'est que vous êtes le plus franc chasseur du terroir : un chevreuil et un loup du même jour, peste! quel exterminateur vous faites! On dirait l'ange maudit qui promène son glaive sur la création. — Ce que j'aime, c'est moins la chasse que les épisodes de la chasse, reprit La Châtaigneraye. Ces dames de Froidmont (le marquis s'inclina vers madame de Nestaing et sa mère) connaissent sans doute le sauvage du bois des Grands-Genêts. — Le chasseur de blaireaux? dit madame de Grandclos. —Oui, madame, c'est bien lui. Hier, à la chasse, j'ai fait sa connaissance d'une façon très-singulière. Figurez-vous qu'au détour d'une allée, comme mon cheval avait ralenti sa course, j'entrevois une espèce d'Hercule, fièrement taillé, vêtu comme il plaît à Dieu, qui s'en allait à la rencontre d'un secours avec la plus belle gravité du monde. « Monseigneur, me dit-il après avoir pris le temps de me saluer, ne serait-ce pas trop vous importuner que de vous demander la grâce d'être délivré par vos nobles mains de la rage de ce blaireau? » Là-dessus, il se tourna lentement pour me faire voir un magnifique blaireau jeté en bandoulière sur son épaule. « Vous voyez, monseigneur, reprit-il sans s'émouvoir, ce diable de blaireau me déchire les reins à belles dents. J'ai pensé à m'en délivrer; mais il aurait pu m'échapper, et on ne prend pas tous les jours un blaireau! Je croyais bien l'avoir exterminé; mais je crains toujours de déchirer la peau; or, sa peau est plus chère que la mienne. Voilà pourquoi Saint-Jean, mon chien, n'ose

y toucher. » Je compris toute l'étendue du service que j'allais lui rendre. Il fallait le délivrer, en respectant la peau de son ennemi. Ce ne fut pas sans peine que je fis lâcher prise à l'animal furieux. Le chasseur, qui l'avait toujours tenu par les pattes de derrière, me remercia tout pénétré de reconnaissance; après quoi, il tua son blaireau avec une douceur et une patience admirables. Quoiqu'il eût plus d'une marque sanglante de la rage de cet animal, il ne montra contre lui aucun ressentiment. — Quoique très-surprenante, dit madame de Grandclos, votre histoire n'a rien qui m'étonne, moi qui suis habituée aux hauts faits de Guillaume Trompe-la-Mort. Vous savez que c'est le nom qu'on lui a donné. Cet homme n'a peur de rien, ni de Dieu, ni du diable : c'est un impie superbe qui défie le ciel et la terre, malgré les exhortations de Jacques Lebeau, notre jardinier. Il vit dans les bois, sous une hutte couverte de joncs et de roseaux, n'ayant pour amis que trois chiens aussi résolus que lui, et qui ont perdu leurs oreilles dans leurs sanglants combats contre les blaireaux. — Plus d'une fois, dit le comte de Liez, je l'ai rencontré en revenant la nuit d'une promenade chez mes voisins ou chez mes fermiers. Il était armé d'une lanterne et d'une fourche, car c'est un chasseur qui n'use guère de poudre. Ses chiens rôdaient autour de lui. Il avançait gravement, en homme qui ne craint rien. Il lui arrive d'aller attendre le blaireau à dix ou quinze lieues de sa hutte. — Moi, ce que j'aime en lui, dit madame de Liez, c'est qu'il n'est ni humble, ni curieux, ni bavard, comme le sont presque tous les paysans. — Le croiriez-vous? poursuivit le comte, ce sauvage, qui n'est ni de son siècle, ni de son pays, est adoré des

filles de Liez et de Froidmont. — Les femmes, murmura le chevalier, n'adorent-elles pas toujours les extravagants? — L'amour est le dieu des contrastes, dit La Châtaigneraye. Il n'est pas étonnant que les femmes, qui sont des modèles de délicatesse et de douceur, se prennent d'une belle passion pour un homme rude et sauvage. La grâce aime la force.

La Châtaigneraye, qui jusque-là avait parlé d'une voix sévère, reprit, sans y penser, sa voix gracieusement sonore pour dire ces derniers mots.

Madame de Nestaing, émue et troublée par divers sentiments qui se combattaient dans son cœur, pâlit et chancela au son de cette voix rajeunie. Dans son trouble, elle leva le regard sur La Châtaigneraye; il souriait encore, les yeux tournés vers madame de Liez; la comtesse crut voir Riantz comme dans une apparition; son émotion fut si violente qu'elle se laissa tomber évanouie sur le bord de son fauteuil. Mademoiselle de Liez, qui était près d'elle, s'élança pour la secourir. — O mon Dieu! s'écria-t-elle en la voyant si pâle.

Tout le monde se leva avec agitation. — Qu'y a-t-il? demanda madame de Grandclos dans son effroi.

La comtesse de Liez s'approcha de madame de Nestaing un flacon à la main.

En respirant les sels, la comtesse tressaillit et ouvrit les yeux; du premier coup d'œil, elle entrevit La Châtaigneraye, qui était debout à la cheminée, avec le calme d'un étranger. Elle comprit qu'il fallait donner une raison à son évanouissement. — Ouvrez la fenêtre, dit-elle d'une voix affaiblie, traînez-moi loin du feu qui me fait mal.

La Châtaigneraye prit lestement le fauteuil et l'em-

porta devant une fenêtre que le comte de Liez venait d'ouvrir.

On peut à peine indiquer à vol d'oiseau les diverses émotions qui agitaient le marquis et la comtesse.

La Châtaigneraye était venu à Froidmont en proie à deux desseins contraires. Devait-il reparaître aux yeux de madame de Nestaing tel qu'il était autrefois quand il s'appelait Riantz? devait-il, secondé par le temps qui change tout, n'être pour la comtesse que le marquis de La Châtaigneraye? Dans les deux hypothèses, il s'attendait bien qu'il allait lui porter un coup violent : amant ressuscité ou meurtrier de cet amant! Plus de mille fois, il avait demandé conseil à son esprit et à son cœur. Le cœur conseillait d'aller se jeter aux pieds de l'amante abandonnée, de lui demander grâce avec des larmes dans les yeux, de lui baiser tendrement les mains. L'esprit n'était pas du même avis; il conseillait de feindre. Le marquis avait longtemps flotté entre ces deux conseils. Depuis quelques jours qu'il était à Liez, il pâlissait d'inquiétude, il dormait à peine, il avait d'étranges distractions; enfin, sur la route de Liez à Froidmont, tout en caracolant par galanterie aux portières du carrosse, il avait pris la résolution des gens irrésolus, c'est-à-dire qu'il se laissait aller au cours naturel des choses. Il arriva donc au château sans prendre d'autre parti.

Il s'attendait à quelque coup de théâtre; mais, comme toutes les natures ardentes, le danger l'éblouissait et le fascinait. En voyant madame de Nestaing à la porte du salon, il avait ressenti un violent battement de cœur; il avait craint de ne pouvoir feindre : il aimait encore la comtesse avec un souvenir trop tendre pour jouer

l'indifférence. Cependant, à peine entré dans le salon, un vague instinct l'avait averti que madame de Nestaing ne l'avait pas reconnu. — En effet, pensa-t-il, pourquoi ne m'aurait-elle pas oublié? Trois années, c'est trois siècles, dans ce temps où les passions changent comme les modes. La conversation s'était engagée; il s'était remis à l'aise, il avait maîtrisé son émotion. Le dessein de n'être pour la comtesse que le marquis de La Châtaigneraye l'avait ressaisi et dominé; c'en était fait de Riantz, Riantz était bien mort, Riantz ne devait plus reparaître.

Depuis que madame de Nestaing avait entrevu La Châtaigneraye à la fontaine de *Julienne-la-Belle*, de tristes souvenirs étaient venus tourmenter son cœur. — Quoi! se disait-elle avec indignation, je verrai le meurtrier de Riantz sans pouvoir me plaindre! Son amour s'était ranimé avec une ardeur nouvelle; elle avait évoqué tous les souvenirs du beau temps de cet amour : l'allée de charmille où Riantz avait osé lui baiser la main; cette fenêtre où son audace l'avait amené une belle nuit d'été; cette chambre où il avait imploré son pardon avec tant d'amour. Elle évoquait aussi sa noble et gracieuse figure; et toujours les traits de Riantz se confondaient sous les yeux de cette amante éplorée avec ceux de La Châtaigneraye. Mais, comme elle n'avait qu'une mémoire trompeuse, elle était loin d'en croire ses souvenirs; elle avait fini par s'imaginer que Riantz et La Châtaigneraye se ressemblaient par la même grâce, le même air noble et fier, le même charme de regard. En voyant arriver le marquis au château, elle ne l'avait regardé qu'avec des yeux troublés; à son passage devant elle à la porte du salon, elle avait

ressenti un coup terrible; mais ne devait-elle pas ressentir un pareil coup devant le meurtrier de son amant? Dans le salon, pendant les premiers mots de la conversation, elle l'avait regardé à la dérobée, et alors, soit qu'elle fût aveuglée par un sentiment de haine, de vengeance et d'indignation, soit que le marquis eût vieilli visiblement, que son costume de chasse, son air devenu sévère et sa blessure au front, l'eussent changé au point de le rendre méconnaissable à la plupart de ceux qui ne l'avaient pas vu depuis trois ans, la comtesse perdit toute idée de ressemblance avec son amant. Elle avait repris un peu de sérénité et s'était mise à causer assez paisiblement avec mademoiselle de Liéz. L'orage devait éclater. La Châtaigneraye avait un peu altéré sa voix par une note plus grave; mais, quand il vint à parler d'amour, il s'oublia; il reprit son expression gracieuse, et madame de Nestaing, entendant une voix qui était un pur écho de celle de Riantz, trembla et s'évanouit. En revenant à elle, la pauvre femme crut qu'elle s'était trompée. — Si c'était lui, est-ce qu'il serait ainsi calme, froid et distrait? D'ailleurs, pourquoi serait-ce lui?

La conversation ne se ranima guère; elle traîna languissamment sur des détails de campagne. Madame de Liez fit bientôt observer à son mari que la nuit venait à quatre heures et que les chemins étaient mauvais. On se sépara. La Châtaigneraye, quoique incertain encore sur les sentiments de madame de Nestaing, la salua avec une dignité presque glaciale.

XXVIII

Le festin de Trompe-la-Mort.

A quelques jours de là, Jacques Lebeau alla demander un piége à son ami Trompe-la-Mort. Il trouva le chasseur gravement accroupi devant l'âtre de sa hutte, faisant cuire sur la braise une cuisse de blaireau. — Toujours dans le péché! s'écria le jardinier avec onction, tout en levant les yeux au ciel. Tu n'as donc pas songé que c'est aujourd'hui vigile et jeûne. — Te voilà encore avec tes sermons, chanteur de litanies! Je mange quand j'ai faim et je jeûne quand je n'ai rien à manger. Dans ce cas, je suis tout aussi bon chrétien qu'un autre. — *In gemitu meo*, tu mourras comme un chien; on te refusera la porte du cimetière. — Le cimetière est partout. — Insensé! Le prophète du Seigneur a dit que la trompette du jugement ne réveillerait que ceux qui s'endorment en terre sainte. — Allons, je vois où tu veux en venir.

Là-dessus, le chasseur de blaireaux se leva, prit une cruche dans un coin de la hutte et la présenta à son ami Jacques Lebeau sans autre cérémonie. Il avait deviné juste. Tout dévot qu'il fût, le vieux jardinier se montra sensible à cette ancienne marque d'amitié. Il but avec beaucoup de plaisir et sans perdre haleine trois ou quatre gorgées de piquette. — *In vino verita*, poursuivit-il sans perdre de vue sa manie de convertir tout le monde : tu ne m'empêcheras pas de t'avertir à

temps du danger que court ton âme. Prenez-y garde, ceux qui vivent avec le démon... — Va-t'en au diable! Reprends la cruche et que tout soit dit.

Le vieux jardinier, alléché par l'odeur pénétrante de la piquette, ressaisit la cruche sans se faire prier. — Il n'est jamais trop tôt pour faire pénitence; la mort est toujours en chemin : lis plutôt l'Évangile... Mais est-ce que tu sais lire, toi? — Non, je ne sais pas lire, et j'en suis bien aise. C'est bon pour les imbéciles. Mon fusil vaut mieux que tous les livres du monde. Veux-tu déjeuner avec moi? — Que me proposes-tu là? Quoi! j'irais, pour un peu de blaireau rôti, perdre ma part de gâteau en paradis? — Voyons, tu te repentiras tout à l'heure; mais, auparavant, mets-toi à table.

Se mettre à table dans la hutte, c'était s'asseoir sur un escabeau devant la cruche et le gril, comme venait de le faire Trompe-la-Mort.

Le jardinier regarda complaisamment le morceau de blaireau qui fumait sur le gril. Il voulut être du festin; il prit, comme par distraction, sa place à la table. Après quelques coups de dents assez vigoureux, le chasseur demanda à Jacques Lebeau ce qu'il venait faire si matin dans sa hutte. — Chercher un piége. Le renard est venu. Voilà de la pâture pour tes chiens. A propos, où sont-ils donc?

Trompe-la-Mort indiqua du doigt un coin dans l'ombre.

Le jardinier vit briller les yeux des deux chiens, qui attendaient leur pâture avec une patience digne d'éloges. — Marmotte! Saint-Jean! avez-vous faim?

Les deux chiens s'approchèrent gravement pour ramasser les miettes de la table. Il leur servit des os, du

pain noir et une jatte d'eau. Les chiens se conduisirent en animaux bien élevés : ils déjeunèrent sans jalousie; après quoi, leur maître ayant répété : Marmotte! Saint-Jean! avez-vous faim? ils se retirèrent en bon ordre dans leur niche. — Jacques Lebeau, tu vas venir avec moi, dit Trompe-la-Mort en se levant; mon piége est dressé sous le grand orme. — O mon Dieu! dit tout à coup le jardinier un peu étourdi par la piquette. Avais-je donc perdu la tête pour manger du blaireau un vendredi? il est vrai que c'est un animal sauvage. *Benedicite*... En effet, n'oublie pas de dire tes patenôtres.

Les deux amis sortirent de la hutte pour aller prendre le piége.

XXIX

Que la hutte de Trompe-la-Mort devint la hutte Trompe-l'Amour.

Ce jour-là, madame de Nestaing, trop agitée pour demeurer au logis, sortit pour se promener. La vue du givre qui suspendait à tous les rameaux des arbres un feuillage d'argent, l'attira dans le bois des Grands-Genêts.

Quoique le vent fût piquant, comme elle avait un voile et une grande pelisse, elle arriva jusque dans le bois sans se plaindre du froid. Entraînée par la rêverie, elle suivit, sans y penser, la première allée venue, s'arrêtant çà et là pour admirer les girandoles de givre suspendues sur son front comme des couronnes de diamants.

Le ciel était, depuis le matin, capricieux et changeant; un léger vent du nord chassait et dispersait le brouillard ; mais à peine le soleil montrait-il sa face pâlie, que le brouillard revenait de plus belle, se répandant sur la montagne comme une épaisse fumée.

Surprise par un nuage de brouillard à l'instant même où elle cherchait à retourner sur ses pas, madame de Nestaing, craignant de s'égarer, prit le parti de suivre l'allée où elle se promenait depuis une demi-heure, à peu près sûre de rencontrer bientôt la retraite d'un vieil ermite qui venait mendier au château et entretenir le feu sacré dans l'âme du jardinier. Comme elle pensait à se reposer à l'ermitage, elle entrevit, à travers les broussailles engivrées, la hutte du chasseur de blaireaux. Quoique Trompe-la-Mort ne passât pas pour un bon chrétien, la comtesse alla droit à la hutte pour lui demander un quart d'heure d'hospitalité, sans mettre en doute sa loyale protection. Elle détourna quelques rameaux rebelles qui secouaient des perles sur son voile ou qui retenaient sa pelisse. En moins de quelques secondes, elle arriva au seuil de la hutte. Sur le point d'entrer elle ressentit une légère frayeur.

Elle entra pourtant. A peine eut-elle fait deux pas dans la hutte, que Saint-Jean et Marmotte s'élancèrent de leur niche avec des hurlements féroces. Elle leva la main avec terreur : Saint-Jean reconnut cette main blanche, qui plus d'une fois lui avait rompu du pain au château; il tourna sa colère contre Marmotte, qui, n'ayant pas de pareils souvenirs, voulait s'élancer sur madame de Nestaing. D'un seul coup de dent, Saint-Jean, qui commandait en maître, réduisit Marmotte au silence. Pendant que la chienne étonnée retournait à la

niche, la queue dans les jambes, sans oser exprimer, par le moindre grognement, ce que son seigneur et maître commandait d'un ton trop absolu, Saint-Jean léchait humblement les pieds de la comtesse. Quand elle l'eut un peu flatté de la main, elle s'approcha du feu, qui n'était pas encore éteint. Une racine de hêtre jetait çà et là une flamme légère. Madame de Nestaing ne dédaigna pas de s'asseoir sur l'escabeau du chasseur; Saint-Jean se coucha à ses pieds d'un air protecteur. Pour lui prouver qu'il la défendrait envers et contre tous, il se tournait de temps en temps vers Marmotte et lui montrait ses dents éloquentes. Marmotte, qui voulait la paix à tout prix comme les chiens timides, vint en rampant prendre place au foyer. Saint-Jean allait encore la chasser à coups de dents; mais la comtesse, qui était bon juge en cette guerre, tendit doucement la main vers Marmotte comme pour la protéger. Cette fois, la pauvre chienne craignit la jalousie de Saint-Jean; elle se roula sur les cendres avec de tendres plaintes; mais Saint-Jean se soumit au désir de paix et de pardon de madame de Nestaing; il alla même jusqu'à accueillir une caresse de Marmotte.

La comtesse regarda avec une vraie curiosité l'intérieur de la hutte; ce n'était pas la première fois qu'elle y venait; un jour d'été, accompagnée de sa mère, elle y avait même accepté des fruits des mains rudes de Trompe-la-Mort; mais c'était la première fois qu'elle s'y trouvait seule. Elle remarqua d'abord une douzaine de peaux d'animaux sauvages appendues, en guise de rideaux, au lit du chasseur. Ce lit était formé de roseaux et d'herbes; il avait pour courte-pointe une peau de louve de la plus grande beauté. Entre le lit et la che-

minée, une planche supportait deux pains noirs à croûte bariolée, qui tempéraient, par leur parfum hospitalier, l'odeur sauvage de la hutte. Sous la planche était la cruche, tantôt pleine de vin, tantôt pleine d'eau, selon les bonnes rencontres. Sur la cheminée était accroché le fusil du chasseur, toujours prêt à faire feu, un fusil que Trompe-la-Mort avait pris sans façon à un déserteur ivrogne et lâche. De l'autre côté de la cheminée étaient suspendus un coutelas et un petit poignard servant à dépouiller les blaireaux. Un peu plus loin commençait le domaine des chiens : un lit de roseaux et d'herbes, comme le lit du chasseur ; une jatte d'eau et une chaîne qui ne servait presque jamais.

Madame de Nestaing en était là de sa revue quand un bruit de pas sur la terre gelée se fit entendre à la porte de la hutte. Elle pensa que c'était Trompe-la-Mort ; mais, voyant les deux chiens s'élancer en fronçant le nez au-devant du nouveau venu, elle craignit de voir entrer un autre personnage. Elle se leva et suivit les chiens à la porte. Elle ne fut pas peu surprise de voir La Châtaigneraye aux prises avec Saint-Jean.

XXX

Quand on ne sait pas son chemin.

Malgré son trouble et son émotion, la comtesse intervint, sachant bien que l'animal n'était pas facile à apprivoiser. Elle posa sa main sur la tête du chien, tout en lui parlant avec douceur. — Allons, Saint-Jean, ne soyez pas si féroce.

Le chien, flatté d'être supplié par une si jolie main et une si jolie bouche, regarda la comtesse avec l'air craintif d'un écolier qui ne sait s'il a tort ou s'il a raison.

Marmotte, qui se souvenait encore de la leçon donnée par Saint-Jean, il n'y avait pas un quart d'heure, suivait et imitait tous les mouvements du chien avec une tendre servilité.

De son côté, le marquis fut très-étonné de voir madame de Nestaing venir si singulièrement à son secours.

— En vérité, madame, dit-il en s'inclinant, je suis ravi de la rencontre.

Pour cacher son trouble, la comtesse prit le parti de sourire. — Je le crois, monsieur, répondit-elle, car, sans mon intercession, vous couriez grand risque d'être maltraité par les chiens du chasseur de blaireaux.

A cet instant, Saint-Jean sauta familièrement pour lécher La Châtaigneraye, qui le repoussa d'abord, mais qui, voyant sa franche gaieté, se laissa faire, en chasseur habitué à ces caresses sincères. — Qu'a-t-il donc? le voilà qui m'aime à la fureur!

Saint-Jean bondissait, criait, gémissait; il léchait le marquis de la tête aux pieds. La pauvre Marmotte regardait Saint-Jean avec une surprise très-expressive; elle semblait lui demander la raison de toutes ses inconséquences, elle ne comprenait plus. Tout en paraissant craindre qu'il eût perdu la tête, elle n'osait le contrarier dans ses folies. Pareille à la pauvre femme du buveur, elle n'osait ni raisonner, ni se plaindre, dans la peur d'être punie pour sa sagesse. Elle se faisait aussi petite et aussi soumise que possible. Prête à tout, elle aiguisait ses dents pour mordre et montrait sa langue pour caresser, selon les désirs du maître.

— Je commence à comprendre, reprit La Châtaigneraye; ce chien me reconnaît; il accompagnait son maître, il y a huit jours, quand j'ai délivré Trompe-la-Mort de la fureur du blaireau; il me caresse par reconnaissance. — Pourquoi, demanda la comtesse, ne délivrait-il pas lui-même son maître? il me semble qu'il aurait pu forcer le blaireau à lâcher prise. — Je croyais vous avoir dit que Trompe-la-Mort retenait son chien dans la crainte qu'il n'abîmât la peau de l'animal.—Où est-il donc? Mais, madame, je vous en supplie, rentrez dans la hutte, la bise est trop froide à la porte.

Madame de Nestaing rentra sans trop savoir que répondre. Le marquis la suivit sans façon. — Je suis, monsieur, très-empêchée de faire les honneurs de céans, il n'y a qu'un escabeau, car je ne puis compter ce pied d'arbre enterré dans les cendres. — Madame, de grâce, asseyez-vous sur l'escabeau.

La comtesse reprit son siége. Le marquis se tint debout à la cheminée. Comme le jour ne venait que par la porte, sa figure était cachée dans l'ombre. D'ailleurs, on le sait, madame de Nestaing avait perdu toute idée de ressemblance. — Figurez-vous, madame, dit le marquis, figurez-vous que je me suis égaré dans le brouillard. J'étais sorti du château avec trois ou quatre chiens; les chiens chassent sans moi; j'ai eu beau les siffler, ils m'ont laissé seul pour suivre je ne sais quoi. Je suis venu à cette hutte pour demander mon chemin. — A la chasse près, c'est la même histoire; mais au moins, moi, je suis à quelques pas de Froidmont. — Je serai fier, madame, d'obtenir la grâce de vous reconduire sur vos terres ou jusqu'au seuil de votre château. — Avant tout, il faudrait savoir si vous connaissez les

chemins. — Je ne suis allé qu'une seule fois au château de Froidmont, mais j'ai imité le petit Poucet, qui semait des miettes de pain pour reconnaître sa route : moi, madame, j'ai semé de doux souvenirs au pied de chaque arbre, aux branches de chaque buisson. — Prenez garde, les oiseaux ont mangé les miettes de pain : je ne me fie pas à vos souvenirs, j'aime mieux attendre Trompe-la-Mort; je crois même que notre jardinier doit venir aujourd'hui en cette hutte. — Que votre volonté soit faite! madame. Savez-vous que j'admire au plus haut point votre vie solitaire. Si jeune et si belle! si loin du monde où vous seriez idolâtrée comme une reine! Il est vrai que la violette des montagnes n'est pas moins parfumée...

La Châtaigneraye coupait ses phrases par des silences de trois ou quatre secondes, pour avoir le temps de penser à ce qu'il disait. Jusque-là, cela ne lui était pas arrivé.

Madame de Nestaing ne répondait que par monosyllabes; elle songeait à Riantz, à La Châtaigneraye, au duel; elle songeait aux scandaleuses conquêtes du marquis; elle se demandait comment elle pouvait supporter sa vue; mais le démon du mal, qui a toujours raison, lui disait tout bas que La Châtaigneraye était plein de charme, d'esprit et de bravoure, que toutes les femmes de France et de Navarre faisaient son apologie, tandis que tous les hommes parlaient mal de lui : deux jugements très-favorables dans tous les pays et dans tous les temps. Il avait tué Riantz en duel, on ne savait pourquoi; mais Riantz avait peut-être les torts. A un certain moment, madame de Nestaing rougit en sentant qu'elle trouvait un plaisir secret à défendre le marquis.

Elle demanda pardon à l'ombre de Riantz de ce coupable plaidoyer...

XXXI

Les roses sur la neige.

Cependant la conversation dévidait toujours son écheveau de soie. — J'espère, madame, que votre exil ne sera pas éternel à Froidmont. — J'y suis venue pour mourir ; le ciel n'est-il pas aussi beau ici qu'ailleurs? — Paris est le paradis des femmes. Pourquoi ne pas tenir à ce paradis terrestre comme à l'autre? — Paris est le paradis des coquettes, mais Paris est l'enfer du cœur. Que m'importent l'éclat et le bruit, à moi qui n'aime que le silence et l'ombre! — Il n'y a que les morts qui aiment le silence et l'ombre ; or, à vous voir et à vous entendre, on juge que vous êtes la plus vivante de toutes les créatures d'ici-bas par la beauté, l'esprit et les grâces. — Vous vous trompez, ou plutôt vous voulez me tromper, car j'achève de mourir à Froidmont. Quand le cerf est atteint mortellement, il se cache en pleurant au fond du bois : je suis comme le cerf blessé à mort. — Je comprends, c'est votre cœur qui est atteint; mais le cœur n'est jamais atteint mortellement : un beau jour de printemps, il reverdit et refleurit sans qu'on sans doute. — Je me suis exilée dans le désert; or, dans le sable du désert, voit-on jamais poindre une touffe d'herbe?... Mais savez-vous, monsieur

le marquis, que je suis très-peu édifiée de vos chiens.

Disant ces mots, madame de Nestaing se leva et alla droit à la porte de la hutte. Elle vit sur le sentier Trompe-la-Mort, qui revenait de pair à compagnon avec un vieux loup. — N'ayez pas peur! cria le chasseur de sa voix rude; c'est un loup qui n'a plus ni dents ni griffes. Holà, Saint-Jean, tenez-vous coi, cela ne vous regarde pas.

Saint-Jean rentra dans la hutte comme pour cacher sa colère.

La Châtaigneraye s'était soudainement posé en protecteur devant madame de Nestaing. Trompe-la-Mort avançait toujours, parlant au loup qui voulait s'enfuir.

— Allons, pas tant de simagrées; viens boire et manger à la hutte. Que diable! il faut avoir pitié des vieux. Figurez-vous que ce pauvre vieux loup abandonné serait déjà mort, si je ne l'avais défendu des chiens du château de Liez. Quatre contre un! J'aime la justice. Ce loup a fait du mal dans son temps, mais nous sommes devenus des amis; il m'a défendu une nuit contre ses enfants, quand je n'étais pas encore le roi de la forêt. A chacun selon ses œuvres.

Trompe-la-Mort avait pris le loup par l'oreille pour l'entraîner à la hutte. — Ne craignez rien, ce loup est un agneau. Voyez plutôt, moi, j'en suis touché! Pauvre vieux soldat désarmé! Un bienfait n'est jamais perdu : je le défendrai jusqu'à son dernier jour.

La Châtaigneraye et madame de Nestaing suivaient des yeux, en silence, cette scène d'hospitalité; ils se regardaient, le marquis avec un léger sourire, la comtesse avec un certain air d'effroi, comme pour se confier ce qu'ils pensaient.

Trompe-la-Mort appela Saint-Jean qui obéit en esclave. — Saint-Jean, je vous ordonne de m'apporter du pain.

Saint-Jean rentra dans la hutte avec un air d'intelligence. Le pauvre loup ne savait quelle figure faire; il regardait en dessous le marquis et la comtesse; il regardait Trompe-la-Mort d'un œil moitié reconnaissant, moitié craintif.

Saint-Jean revint à l'instant avec un beau morceau de pain à la gueule. Sur un signe du maître, il le déposa devant le vieux loup qui n'osa y mordre. Trompe-la-Mort ramassa le pain, le rompit et en offrit une bouchée à l'animal défaillant. Cette fois, le loup dévora le pain d'un coup de ses longues dents. Trompe-la-Mort se tourna vers madame de Nestaing. — A présent, que j'ai fait mon devoir envers une bête qui n'avait pas le temps d'attendre, me voilà prêt à vous servir. Votre grand niais de jardinier est venu tout à l'heure me parler latin pour avoir un piége à fouine... — Dieu merci! je ne vous parlerai pas latin; je ne viens pas vous demander un piége, au contraire... je suis prise au piége... c'est-à-dire égarée dans le brouillard, ajouta la comtesse; je vous saurai gré de m'indiquer mon chemin. — Droit au vent, madame. — Mais, observa La Châtaigneraye, le vent est un mauvais guide : s'il vient par rafales? s'il est détourné par les arbres? — Allez droit devant vous, reprit le chasseur de blaireaux en homme qui ne se trompe jamais. Si vous craignez de vous égarer encore, je vais vous donner un autre guide : Saint-Jean est digne de vous conduire; je n'ai qu'à lui crier : Froidmont! pour qu'il en prenne le chemin.

La comtesse ne put s'empêcher de sourire en son-

geant à ce dernier guide. — J'ai donc à choisir entre quatre, pensa-t-elle : le marquis de La Châtaigneraye, Trompe-la-Mort, Saint-Jean et le vent du nord. Lequel est le plus sûr? Trompe-la-Mort me glacerait d'effroi, le marquis ne me ferait pas moins peur, Saint-Jean m'entraînerait dans des détours sans nombre, le vent n'est pas infaillible. Il faut que je prenne ces quatre guides, ou que je n'en prenne aucun.

La même idée avait saisi La Châtaigneraye. — Madame, dit-il en se rapprochant de la comtesse, accordez-nous à tous la grâce de vous conduire jusqu'à la lisière du bois. — J'en dispense le vieux loup, répondit madame de Nestaing qui n'était pas fâchée de la prière du marquis.

A peine eut-elle parlé, que Trompe-la-Mort alla décrocher son fusil. — Je prends les devants, dit-il en disant adieu de la main et du regard au pauvre loup abandonné.

La Châtaigneraye offrit son poing avec une grâce toute chevaleresque; la comtesse y posa la main avec la légèreté de l'oiseau sur le buisson.

On se mit en route. Le loup demeura seul, triste comme un mendiant à la porte de la hutte; Saint-Jean et Marmotte bondissaient autour des voyageurs. La comtesse, qui n'avait jamais regardé un loup en face, fut si attendrie par la mine de celui-ci, qu'elle lui dit adieu par un signe de tête que n'eût pas dédaigné le marquis de La Châtaigneraye. Le pauvre loup eut l'air touché de cette marque de sympathie; il poussa un long gémissement.

Le voyage de la hutte au château, par un vent de bise, sur un chemin couvert de givre et de feuilles

mortes, fut, pour le marquis de La Châtaigneraye et pour la comtesse de Nestaing, une promenade à travers un pays charmant, sur un chemin tapissé d'herbes et de mousse, par une brise printanière qui secoue à chaque bouffée, roses, primevères et violettes. Quand le cœur est du voyage, c'est un enchanteur qui transforme le désert en oasis.

XXXII

L'homme et le fantôme.

Le lendemain, au point du jour, madame de Nestaing se réveilla tout agitée. Elle se souleva sur l'oreiller et regarda autour d'elle comme si elle poursuivait un rêve du regard. — Le marquis de La Châtaigneraye, murmura-t-elle lentement en passant ses mains sur ses yeux. Lui! où est-il? que m'a t-il dit? Et Riantz?... Ah! mon Dieu!

Un rêve triste et charmant avait ramené devant madame de Nestaing les images de Riantz et de La Châtaigneraye. Elle avait assisté au fatal duel; elle avait vu mourir le blessé; elle avait été prier sur sa tombe; et là, pendant qu'elle priait, un homme lui était apparu avec la figure du mort, et cet homme, c'était le marquis de La Châtaigneraye. Il l'avait entraînée par mille et mille détours au petit hôtel de la rue Sainte-Marie. En vain elle s'était débattue, en vain elle lui avait crié : « Ne me touchez pas, vous qui avez tué Riantz! » Il répondait toujours : « Riantz, c'est

moi! Riantz vous aimait, il m'a légué son amour en mourant. Voyez : est-ce que je ne vous regarde pas avec ses yeux? est-ce que je ne vous souris pas avec ses lèvres? Son âme n'est pas morte : elle est là, dans mon cœur, dans mes yeux, sur ma bouche! » Disant ces mots, il l'avait baisée sur le front; un baiser brûlant et glacial, un baiser qui sentait l'amour et la mort. — Quel affreux rêve! reprit madame de Nestaing toute pâle et toute tremblante. Oh! mon Dieu! mon Dieu! délivrez-moi de cet homme!

Tout en voulant se délivrer du souvenir de La Châtaigneraye, madame de Nestaing y pensa avec plus de force; elle croyait le repousser loin d'elle comme un ennemi, mais elle ne faisait que combattre : le souvenir du marquis s'élevait triomphant au-dessus et tout à l'entour d'elle comme ces épines de la forêt des passions, dont parle saint Augustin. L'amante désolée s'y déchirait le cœur à chaque mouvement.

La comtesse sonna Marton.

A peine cette fille eut-elle refermé la porte, que madame de Nestaing lui demanda, sans préambule, si M. le marquis de La Châtaigneraye, venu à Froidmont en compagnie de M. de Liez, ne ressemblait pas à une des personnes venant autrefois à l'hôtel Sainte-Marie.

Marton repassa dans sa mémoire toute la curieuse galerie des vieux conseillers. Elle répondit qu'elle ne trouvait pas de ressemblance possible entre un aussi beau gentilhomme et de vieux magistrats. — Cherchez bien, Marton, reprit madame de Nestaing. M. de Riantz, qui est venu par hasard à l'hôtel, n'avait-il pas un air de famille avec le marquis? — Vous m'y faites penser, madame; mais je crois qu'ils se ressemblent plutôt par

les belles façons que par toute autre chose. — Marton, habillez-moi.

Madame de Nestaing pensa qu'elle devait aller le jour même rendre visite aux dames de Liez — Habillez-moi avec goût, Marton. — Quelle toilette fera madame la comtesse? — Vous savez mieux que moi le temps qu'il fait. — La robe à guirlandes? — Elle me va mal. — La robe à falbalas? — Elle est fanée. — La robe à manchettes? — La première venue, qu'importe! — Oh! oh! se dit tout bas Marton, il y a bien longtemps que nous n'avons voulu mettre cette robe-là.

XXXIII

Que La Châtaigneraye voulait triompher de lui-même.

A midi, madame de Nestaing et sa mère montèrent en carrosse pour aller à Liez. Il avait neigé la nuit; la nature montrait à peine un pan de sa robe çà et là sur la colline. Les chevaux, mal ferrés, glissèrent à un tel point qu'il fallut se résigner à les voir marcher au pas. On arriva à Liez trop tard pour revenir à Froidmont le même jour.

La Châtaigneraye fut charmant comme de coutume; mais ce fut un charme nouveau qui trompa encore la comtesse.

Dans ce temps-là, on n'avait pas l'habitude de soupirer durant deux ou trois ans sans avertir la dame aimée. Dans une promenade au bord de l'étang du parc, où patinaient M. de Liez et le chevalier de Franval, le

marquis, se trouvant seul avec madame de Nestaing, osa lui ouvrir son cœur sans trop de façon. — Pour un seul de vos regards, madame, je me résignerais avec joie à passer ici tout un hiver loin du champ de bataille et loin de la cour. Pour un mot de votre bouche adorable, je donnerais ma place à la guerre et aux bals masqués du duc d'Orléans.

Ainsi parlait La Châtaigneraye.

Il voulait à toute force arriver une seconde fois au cœur de madame de Nestaing : c'était là une conquête que lui eût enviée Richelieu. Séduire deux fois une femme de cette façon! la séduire quand elle est pure et qu'on s'appelle Riantz; la séduire quand elle s'est retirée du monde pour porter à jamais le deuil de Riantz; la séduire quand on passe à ses yeux pour avoir tué son amant en duel : voilà ce que voulait La Châtaigneraye, las des conquêtes faciles.

Jusque-là il n'avait joué au jeu d'amour qu'avec légèreté et insouciance; il recherchait un jeu plus compliqué, ou plutôt il inventait un jeu.

Jouer avec l'amour! La Châtaigneraye n'avait, la première fois, tué qu'à moitié madame de Nestaing; voulait-il, la seconde fois, la tuer tout à fait?

Au bord de l'étang de Liez, madame de Nestaing fut loin d'accueillir les paroles dorées du marquis. Elle le railla et n'y voulut pas croire.

Mais La Châtaigneraye, qui avait appris depuis longtemps à lire dans le regard des femmes, vit clairement que la comtesse ne raillait si bien que pour cacher son trouble. Il murmura en souriant : « Je te connais, beau masque. »

Ce jour-là même, il dépêcha un laquais à Paris, avec

l'ordre de ramener à Liez tout son équipage. — Mon cher comte, dit-il à M. de Liez, une affaire d'honneur me tient éloigné de Paris : j'ai tué en duel un méchant maître des requêtes qui frappait, en même temps que moi, à la même porte. Ne trouvez pas mauvais que je m'installe ici pour toute la mauvaise saison. — Comment donc ! s'écria le comte, si vous daignez rester à Liez, il n'y aura pas de mauvaise saison pour nous.

Tout en disant cela, le comte jugea à propos de se tenir sur ses gardes du côté de madame de Liez.

XXXIV

Masques sur masques.

Je ne raconterai pas mot à mot toutes les allées et venues de Liez à Froidmont, toutes les scènes de cette passion bâtie de sable comme toutes les passions, mais avec des larmes innombrables. Madame de Nestaing aima La Châtaigneraye avec plus d'entraînement qu'elle n'avait aimé celui qu'elle appelait Riantz. En vain elle voulut se défendre de cet amour sacrilége à ses yeux, cet amour qui offensait, disait-elle, la mémoire adorée d'un premier amant.

Je ne me hasarderai pas dans les ténèbres du cœur pour chercher une raison à cet amour. L'amour n'a jamais raison ; et, tant qu'il y aura des femmes, il y aura quelque chose de nouveau à dire sur le cœur.

Deux mois se passèrent en préliminaires : ce n'étaient encore que demi-aveux confiés plutôt par les regards

que par la bouche, billets innocents où le mot qui disait tout était caché par vingt mots qui ne disaient rien, bouquets de violettes qu'on laissait comme par mégarde sécher à son corsage, mille autres fantaisies amoureuses qui font le charme du cœur, parce qu'ils sont les enfants de l'espérance.

Ce qui surtout acheva de perdre madame de Nestaing, ce fut un bal masqué que M. de Liez donna à toute sa province dans les premiers jours de février. Après avoir dit qu'elle ne consentirait jamais à y paraître, la comtesse y alla pourtant, et de tout son cœur, et dans un costume charmant.

Elle se déguisa en paysanne napolitaine. Elle espérait n'être pas reconnue de La Châtaigneraye, mais à peine fut-elle entrée qu'il se précipita sur ses pas avec une folle audace.

Il était déguisé en chevalier des croisades : *Tout pour sa dame et son pays*, comme chantaient les ménestrels.

Grâce à son masque, et grâce au masque de la comtesse, il osa parler à cœur ouvert et avec feu.

Plus que jamais égarée par les enivrements de son amour et les tourbillons de la fête, madame de Nestaing ouvrit son cœur au marquis.

Ils ne se quittèrent pas de toute la soirée. Vingt fois ils se redirent les mêmes aveux; La Châtaigneraye, heureux de l'ancien et du nouvel amour, fier de cette double séduction; madame de Nestaing éperdue de joie et de frayeur.

Madame de Grandclos, qui était aussi de la fête, promit d'en donner une à peu près pareille. Madame de Nestaing y consentit avec enchantement.

Pourtant le lendemain, après avoir un peu dormi, quand toutes les gracieuses images du bal se furent évanouies pour elle, quand son cœur se fut un peu apaisé, elle regretta d'avoir été de l'avis de sa mère, elle jura qu'aucun bal ne serait donné à Froidmont: elle jura qu'elle ne recevrait plus le marquis de La Châtaigneraye; elle jura... mais il était trop tard pour jurer. N'avait-elle pas levé son pied léger pour descendre dans l'abîme jonché de roses?

XXXV

Franjolé soulève pour une heure la pierre de son tombeau.

Un soir d'hiver, Franjolé débarqua au village de Froidmont par un ciel resplendissant d'étoiles. Depuis la dernière nuit, il avait voyagé sur un mauvais cheval d'auberge qui n'en pouvait plus. Il descendit à la porte d'un cabaret dont l'enseigne grinçait à chaque coup de vent comme une girouette rouillée. Il donna des ordres pour son cheval, en cavalier généreux qui oublie les torts de sa monture.

Après avoir jeté un coup d'œil sur les buveurs, il alla droit à la cheminée, s'y accouda et présenta tour à tour ses pieds glacés aux racines d'érable à demi consumées.

La cabaretière, qui filait à la quenouille, demanda très-humblement s'il fallait préparer à souper pour sa seigneurie. Franjolé répondit qu'il souperait le mieux du monde. La cabaretière jeta sa quenouille sur le lit

en criant à sa fille, qui plissait du linge dans la salle voisine, d'allumer les fourneaux au plus vite. Il n'y avait qu'un seul fourneau dans le cabaret; mais Franjolé n'y regardait pas de si près.

Bientôt même l'idée de souper lui échappa, grâce à la conversation de deux buveurs. — Croyez-moi, dit le plus vieux qui avait l'air d'un saint homme, le château de Froidmont, depuis longtemps le refuge des âmes pieuses, va devenir un séjour de scandale : on y dansera cette nuit, et une danse de bal masqué! Cela ne s'était jamais vu dans le pays. — Vous êtes un vieux fou, répondit l'autre buveur en frappant les dalles de sa carabine; il faut bien s'ébattre un peu pour secouer son chagrin. — *Ad te, Domine, clamabo.* Vous ne savez pas ce que vous dites. — Vous le savez bien moins que moi, vous qui parlez en latin quand vous ne savez plus que dire en français. Versez à boire et buvez. Entre nous deux, ceci est toujours la morale de la pièce. Vous dites donc que la fête sera belle au château? — Voilà quinze jours que les tapissiers sont là-haut sur notre montagne; des tentures de soie, des franges d'or et d'argent, des lustres de cristal de roche... est-ce que je sais tout ce qu'ils font?... Sans parler des fleurs naturelles, comme vous et moi, qui sont épanouies sur toutes les cheminées. Et les costumes? Toute la mythologie! Les profanes! ils vont représenter les dieux païens, depuis Vénus jusqu'à Vulcain... mon rosaire en frémit à mon cou!—Allons, rebaptisez votre langue et n'en parlons plus. Que venez-vous donc faire au cabaret?—Madame de Nestaing veut que tout le monde soit content; elle m'a remis cinquante écus pour les pauvres de sa commune. — Voilà une femme! Si j'étais dévot comme

vous, mille tonnerres! je me signerais en disant son nom. Que de charités cachées et bien faites! Il y en a, et pas loin d'ici, qui font l'aumône du haut de leur grandeur; mais elle, bien loin de là, elle se fait humble comme un pauvre pour donner sa bourse. La première fois que je l'ai rencontrée, c'était au bord du bois des Grands-Genêts; elle se promenait, moi je suivais un blaireau à la piste. Elle eut peur de moi. (Ce n'est pas la première qui a eu peur en me voyant!) C'est que je n'ai pas l'habitude de faire ma barbe ni de m'habiller en grand seigneur. Toujours est-il qu'elle a pris dans sa bourse une pièce de trente sous (tout ce qu'il y avait) pour me l'offrir. La belle main blanche! J'ai pris la pièce de trente sous, voyez-vous, Jacques Lebeau? Vous ne le croyez pas, car ce n'est pas mon affaire de mendier; mais il y a aumône et aumône. Si j'ai tendu la main, c'était pour la main de la dame et non pour l'aumône. Ah! vous ne le croyez pas? Eh bien! voyez plutôt!

Disant cela, Trompe-la-Mort passa l'index à son cou pour saisir une chaîne où étaient suspendues, en guise de scapulaires, une médaille, un anneau d'argent et une pièce de trente sous. — Retenez bien ceci, chanteur d'oraisons : si jamais un malheur arrive à madame de Nestaing, c'est que je serais trop loin d'elle pour la secourir. Ah! elle a bien vu dans mes yeux que je ne boirais pas avec sa pièce de trente sous. Voyez-vous, Jacques Lebeau, mon ami, on n'a pas besoin de savoir le latin pour dire ce qu'on a dans le cœur. Non pas que j'ose élever mon amitié si haut! mais je suis un homme pourtant, car je suis libre et fier. — Ami, dit le jardinier en se levant, il est temps de partir. — Il est temps! Qu'est-ce que cela veut dire?

il n'y a point de temps pour moi. Quand je suis bien quelque part, j'y reste sans me soucier de savoir s'il est temps de partir.

Jacques Lebeau s'était approché de la fenêtre : — *Laudate eum, omnes stellæ et lumen*. Je retourne au château, car on va m'attendre pour la fête.

XXXVI

La mascarade olympienne.

L'hôte vint avertir Franjolé que son souper était servi et que son lit était couvert. Franjolé alla se mettre à table; mais, tout d'un coup, se levant avec agitation, il ordonna au cabaretier de lui seller au plus tôt un bon cheval. Comme cet homme allait sortir, Franjolé le rappela. — Y a-t-il des comédiens à la ville prochaine ? — Non, monseigneur; mais une petite troupe ambulante donne aujourd'hui la comédie au bourg voisin; si monseigneur aime le spectacle... — C'est bien! dit Franjolé avec impatience.

Il donna quelques coups de dents à un poulet rôti, monta à cheval et partit comme un trait. Il revint au bout de deux heures, après s'être égaré plusieurs fois, quoiqu'il fît beau clair de lune. — Votre lit est couvert, lui répéta l'hôte, qui l'attendait au coin du feu. — Je ne me couche pas, dit Franjolé; et, comme je n'ai point de valet de chambre, tu vas m'habiller.

Disant cela, il déploya sous les yeux ébahis du cabaretier une longue robe noire parsemée d'étoiles. Le pauvre cabaretier s'imagina qu'il avait affaire au dia-

ble. Quoiqu'il se fût aguerri, le verre en main, contre les idées superstitieuses, il ne put s'empêcher de faire le signe de la croix. — Imbécile! dit Franjolé en souriant un peu; ce n'est pas la robe flamboyante du diable, ce n'est que l'habit d'un magicien.

Bientôt rassuré, l'hôte servit, tant bien que mal, de valet de chambre à Franjolé. Le costume, quoique trouvé chez des comédiens de campagne, était digne de paraître à un bal masqué de grands seigneurs : il était moins fané que profané. Un joli poignard espagnol étincelait sous sa robe.

Il ne manquait qu'un masque ; Franjolé y suppléa par une barbe vénérable qui tombait en gerbe ondoyante jusque sur sa poitrine. Quand il se fut affublé de son chapeau pointu et orné de sa baguette enchantée, il ordonna au cabaretier de le conduire avec une lanterne (car la lune venait de se coucher) au château de Froidmond.

Il monta sur la montagne en silence, ne répondit que par monosyllabes à la curiosité du cabaretier. A la porte du château, il le congédia et lui dit de l'attendre avec un bon feu au cabaret.

La porte du château était ouverte. Près d'arriver au perron, Franjolé s'arrêta et mit la main sur son cœur qui battait violemment.

La fête était commencée, une musique aiguë se répandait jusque dans la cour. Il vit, au travers des rideaux de lampas du grand salon, glisser les ombres des danseurs : il s'avança sans y penser vers une fenêtre pour mieux entendre le bruit de la musique.

Peut-être fût-il demeuré là longtemps à rêver s'il n'eût été distrait par des laquais traversant la cour; il

monta le perron, traversa fièrement les antichambres et se présenta à la porte du salon en homme habitué à entrer partout comme un baron sur ses terres.

A sa vue, grande rumeur : on croyait tout le monde arrivé; on n'avait pas compté sur un magicien. Il fut lui-même très-surpris du tableau vivant qu'il eut alors sous les yeux; il ne s'attendait pas à voir une fête où les dieux de l'Olympe étaient presque tous représentés. Vénus était là avec son cortége de Grâces.

Vénus, c'était le comtesse de Liez. Le comte n'en boitait pas pour cela. Il s'était bravement déguisé en Mars, et portait sur son épaule les filets de Vulcain.

Je ne parlerai ni de Junon qui était vieille, ni de Minerve qui était laide, ni d'une Hébé, très-court vêtue, qui servait à boire aux dieux.

Madame de Nestaing, qui avait choisi les attributs de Diane chasseresse, était ravissante sous cette métamorphose. La Châtaigneraye, ayant deviné son costume par quelques paroles indiscrètes de madame de Liez, avait eu la hardiesse de se déguiser en Actéon, ce qui faisait jaser un peu la galerie. Cependant, à sa façon respectueuse de faire sa cour à Diane, on jugeait qu'il ne l'avait pas encore surprise au bain.

Franjolé pria un Hercule qu'il trouva à la porte de le présenter à la châtelaine, préparant une belle excuse sur son déguisement de mortel pur et simple. « Madame, vous n'avez qu'à me regarder pour faire de moi un dieu. » Mais il ne débita point ce compliment. Arrivé, à la suite d'Hercule, devant Diane chasseresse, il ne trouva pas un mot à dire; il s'inclina et s'éloigna tout défaillant comme s'il eût entendu sonner sa dernière heure.

XXXVII

Diane et Actéon.

La danse avait recommencé ; le violon, la flûte et le hautbois mariaient leurs sons aigus ; Vénus, les Grâces et Diane chasseresse luttaient de séductions dans je ne sais plus quel ballet.

Franjolé, retiré dans un coin, entre la cheminée et les musiciens, regardait sans voir les ravissantes folâtreries qu'il avait en spectacle. Il était si absorbé qu'il ne s'aperçut pas que, tout essoufflée par la danse, madame de Nestaing sortit par la porte d'un boudoir, suivie de mademoiselle de Liez et de La Châtaigneraye. Pourtant, voyant bientôt reparaître seule mademoiselle de Liez, il se souvint que madame de Nestaing était sortie suivie de cette jeune fille et du chasseur Actéon. Il devina sans peine que Diane et Actéon n'étaient pas étrangers l'un à l'autre. — Voyons, dit-il avec une jalousie soudaine ; un mort peut bien sortir du tombeau pour veiller sur l'honneur d'une femme.

Il s'avança résolûment vers la porte du boudoir. Comme il allait en franchir le seuil, il fut arrêté par cette question du comte de Liez à sa sœur : — Où est donc Diane? Je te croyais avec elle. — La lampe s'est éteinte ; Actéon était là, je me suis enfuie. — Ce diable de La Châtaigneraye est toujours là quand les lampes s'éteignent. — Mais ce n'est rien, ajouta le comte pour rassurer sa sœur : Diane aura sans doute rallumé la lampe aux flammes de ses beaux yeux.

Comme il disait ces mots, Junon vint lui offrir la main pour un pas de danse. — La Châtaigneraye! murmurait Franjolé de plus en plus agité. La Châtaigneraye! il paraît que je suis ici en pays de connaissance.

Il disparut par la porte du boudoir. A la suite de cette pièce tout illuminée, on entrait dans la chambre à coucher de madame de Nestaing. C'était une de ces grandes chambres du vieux temps où l'on se perdait en plein jour, comme dit Brantôme, pour aller de la cheminée au lit.

La porte en était ouverte; la lumière du boudoir y pénétrait, mais seulement comme un rayon qui traverse l'ombre. Franjolé porta la main à son cœur et à son poignard; il voulut entrer... — Allons, allons, dit-il en s'apaisant un peu; tout est fini pour moi!

Il alla s'asseoir sur un canapé du boudoir. Après un moment de réflexion, il se leva et ferma la porte donnant sur le salon, et, pour empêcher qu'on entendît de ce côté, il demeura appuyé contre la porte.

Un instant après, il vit dans le rayon de lumière de la chambre à coucher Diane et Actéon; la déesse languissamment penchée sur l'épaule de l'amoureux chasseur refusait de reparaître à la fête avec les serments qu'il venait de lui faire; Actéon l'entraînait en lui disant qu'elle y reparaîtrait plus belle encore. A leur entrée dans le boudoir, elle jeta un cri d'effroi en voyant le magicien immobile sur la porte. — Qu'est-ce donc? dit La Châtaigneraye en s'avançant d'un air altier vers Franjolé. — Rien, répondit Franjolé, moins que rien, un homme. — Que faites-vous là, cloué sur cette porte? — Je vous attendais — Votre nom? — Je n'en ai plus

Madame de Nestaing, à demi évanouie, s'était jetée sur le canapé du boudoir. — Parlez, reprit La Châtaigneraye avec impatience, nous n'avons pas de temps à perdre. — La vie est faite de temps perdu. — Assez! Qui êtes-vous? Que viens-tu faire ici? Parle! mais parle donc!

Disant cela, La Châtaigneraye frappait du pied avec colère. — Je suis ici en pays de connaissance, répondit paisiblement Franjolé; bien mieux, je suis ici chez moi. — Fou! — Demandez plutôt à la dame du logis.

Tout en demeurant contre la porte, Franjolé fit tomber à ses pieds son chapeau et sa barbe. — Franjolé! s'écria La Châtaigneraye.

A cet instant, madame de Nestaing voyant cette figure se leva, vint tout éperdue jusque devant le magicien, poussa un cri étouffé et tomba sans connaissance dans les bras de La Châtaigneraye. — Ne vous avais-je pas dit, reprit Franjolé, que j'étais connu ici?

XXXVIII

Où Franjolé prend la parole pour la première fois — de sa mort.

Franjolé montra son poignard à La Châtaigneraye. — Je ne joue pas tous les jours du violon. — Je perds la tête, dit La Châtaigneraye, emportant madame de Nestaing sur le canapé. — Si vous voulez comprendre, poursuivit Franjolé, écoutez-moi en silence. — Vous écouter! mais cette femme qui est là évanouie, il faut

la secourir. — Son réveil ne sera point agréable; pourquoi ne pas la laisser en paix? D'ailleurs je veux être écouté.

Franjolé prononça ces derniers mots d'un ton impérieux. — Si vous n'avez peur de moi, vous craignez le scandale. Vous m'écouterez en silence. Je vais tout dire en peu de mots. Je ne suis point Franjolé, je suis comte de Favery; cette femme qui est là n'est point madame de Nestaing, c'est la comtesse de Favery. — Vous êtes fou! s'écria La Châtaigneraye.— Silence! dit Franjolé.

Et il parla ainsi :

« Quand je me suis marié, j'avais une maîtresse, une fille d'Opéra : vous les connaissez toutes. Celle-là s'attacha à moi le lendemain de mon mariage. Jusque-là, elle ne m'avait point aimé : dès ce jour, ce fut une passion sans borne. Vous le croirez sans peine, vous qui avez aimé toutes les femmes.

« Je confondis dans le même amour l'épouse et la maîtresse. La maîtresse fut plus aimée que l'épouse. Le cœur est ainsi fait, le démon en a toujours la plus belle part.

« J'étais avec cette fille dans une terre voisine de Favery, quand un de ses amants, elle en avait plusieurs, vint en ce lieu pour me l'enlever. Si elle fût partie toute seule, comme je commençais à m'ennuyer auprès d'elle, je me serais bien gardé de la retenir; mais partir en compagnie! voilà ce que je ne voulais point.

« Je surpris les fugitifs au bord de la forêt; ils fuyaient en chaise de poste par une nuit sombre et par une pluie battante. Je forçai l'amant de mettre pied à terre; j'ordonnai au postillon de poursuivre son chemin avec la

dame, et, offrant une épée à son compagnon de voyage, je le priai de se mettre en garde. Le combat fut long; le pauvre amoureux resta sur le champ de bataille. Savez-vous ce que je fis alors?

« Ne connaissant que trop bien l'édit sur les duels, ne voulant pas que ma femme fût obligée de suivre ma destinée, après cette aventure scandaleuse qui apprenait à tout le monde et à elle-même ma façon de vivre dans le mariage, je pris tout de suite la résolution de lui laisser les chances du veuvage.

« Je rentrai au château, tout en rédigeant une épitaphe; j'appelai un coquin de valet sur l'impudence duquel je comptais; j'écrivis mon testament sous ses yeux, ayant soin de lui faire lire une clause renfermant un legs pour lui. Je lui déclarai que j'étais mort et qu'il ne s'agissait plus que de me faire enterrer. Le coquin me comprit. Il m'avait vu partir avec des épées : — C'est cela, monseigneur a été tué en duel. — J'écrivis une lettre d'adieu et de repentir à madame de Favery, la priant de disposer de ma fortune à son gré; je ne réservai pour moi que ce qu'il me fallait pour vivre obscur et oublié.

« Je demeurai deux jours pour assister, autant que possible, à mon enterrement. Vous devinez qu'on mit tout simplement mon adversaire à ma place. Ainsi, il n'y eut point de profanation dans l'église, il n'y eut qu'un mensonge sur l'épitaphe : les tombeaux sont habitués à cela.

« Je partis pour Paris, le meilleur pays pour vivre dans la solitude et l'oubli. Vous avez vu comment je vécus en mort de qualité, jouant du violon et secouant la poussière des vieux livres. J'ai tenu ma parole à ma

veuve, je veux lui tenir parole encore. Voilà pourquoi je vais vous prier, ou vous forcer, si vous aimez mieux, d'épouser madame la comtesse de Favery, qui se dit aujourd'hui la comtesse de Nestaing. »

XXXIX

Le lendemain de la fête.

Ainsi parla Franjolé. — Vous ne savez ce que vous dites, ni moi non plus, murmura La Châtaigneraye avec curiosité et avec impatience, tout en soulevant dans ses bras la tête de madame de Nestaing. — J'ai dit la vérité, j'ai parlé sérieusement, reprit Franjolé d'un air triste et grave. Après ce qui vient de se passer, vous devez votre main à cette femme; pour votre cœur, je pense qu'il est à elle depuis longtemps.

Il se fit un moment de silence. Franjolé, toujours appuyé contre la porte, tourna ses yeux pour la première fois sur cette main fine et blanche qui l'avait si souvent séduit à la fenêtre sculptée de la rue des Minimes. — O mon Dieu! murmura-t-il en penchant la tête en soupirant, vous vouliez donc, quand vous m'avez présenté cette main dont je m'étais détaché, me punir bien cruellement de cette triste séparation! je n'ai aimé ma chaîne qu'après l'avoir brisée. Mais qu'ai-je dit? ai-je le droit de me plaindre ici-bas, moi qui ne suis plus de ce monde? La faux de la mort a passé sur mon cœur. Je suis un étranger, un proscrit, un exilé.

Il se tut. La Châtaigneraye tout éperdu regardait

tour à tour madame de Nestaing et Franjolé; il croyait rêver ou lire un roman. On entendait toujours la musique vive et gaie de la fête. La danse n'avait pas encore été si bruyante. Le comte de Liez, pour cacher l'absence de la dame du logis, donnait l'entrain avec passion. Cependant, au moment où Franjolé venait d'achever son étrange récit, le comte de Liez ne put empêcher sa femme et son ami le chevalier de vouloir passer dans le boudoir sous le prétexte de retrouver madame de Nestaing. Le chevalier poussa donc la porte. Franjolé l'ouvrit à moitié et se mit sur le passage pour empêcher les regards curieux. — Encore un instant! je dis la bonne aventure à madame de Nestaing, tout à l'heure ce sera votre tour.

Il ferma la porte sans parlementer davantage, sauvant ainsi pour les étrangers l'honneur de sa femme.

Il y eut encore un moment de silence dans le boudoir. De grâce, madame, revenez à vous, dit tout à coup La Châtaigneraye en relevant tout à fait l'épouse ou la veuve de Franjolé.

Elle ouvrit les yeux; elle agita les bras; elle dénoua sa chevelure. — Où suis-je? s'écria-t-elle tout égarée.

Elle regarda La Châtaigneraye. — Riantz! c'est vous!

Elle se jeta dans les bras de son amant; elle se cacha le front sur son cœur. — Ah! Riantz! sauvez-moi de M. de La Châtaigneraye.

Elle se tourna vers Franjolé comme entraînée par un vague souvenir. — Riantz! — Riantz! sauvez-moi de ce fantôme. — Mais tu n'es qu'un fantôme toi-même.

En ce moment, le marquis acheva de perdre la tête; il ne comprit pas qu'il frappait le cœur de sa pâle maîtresse d'une horrible révélation, en lui disant : —

Riantz! Riantz! qu'avez-vous dit? Riantz, c'est La Châtaigneraye.

Elle retomba attérée sur le canapé. — Riantz! La Châtaigneraye!

Elle le repoussa. — Qu'ai-je dit? murmura La Châtaigneraye, qui sentit enfin l'affreuse situation de cette femme, qui lui avait été infidèle en se donnant à lui.

Toute voilée par ses longs cheveux épars, madame de Favery se tourna vers Franjolé. — Vous! qui êtes-vous donc? Mais c'est un jeu de l'enfer. M. de Favery! c'est M. de Favery! Oh! mon Dieu! dans quel abîme... Je suis folle, n'est-ce pas? de grâce, dites-moi que je suis folle.

Elle tomba agenouillée. — Oui, c'est vous, je vous reconnais, vous que j'ai oublié... Ayez pitié de moi Grâce! grâce! j'irai vous rejoindre bientôt. Ne suis-je pas plus d'à-moitié morte.

Elle leva sa main tremblante. — Cette main que j'ai tant aimée, dit Franjolé avec un sanglot, cette main...

Il n'eut pas d'abord le courage de la *saisir* ni même de la *toucher*, comme il l'avait rêvé. — Grâce! grâce! reprit madame de Nestaing avec l'accent du désespoir.

On frappa à la porte, sans doute à cause des cris de la pauvre femme. — Ce n'est rien, cria Franjolé, ce n'est qu'une prédiction; dansez, dansez.

Emporté par son cœur, Franjolé prit enfin la main qu'il avait laissé retomber. — Relevez-vous, madame, vous êtes libre; c'est une ombre qui vous parle. Je vous le dis, vous êtes libre; je ne reparaîtrai plus à vos yeux. Je retourne dans l'oubli, mais je ne partirai qu'après avoir reçu du marquis de La Châtaigneraye le serment de vous épouser. S'il refuse, je jure, moi, qu'il

n'en épousera jamais d'autre. Mais je ne veux pas troubler davantage vos fiançailles.

Il saisit la main de La Châtaigneraye et la réunit à celle de madame de Nestaing.—Adieu, madame; adieu, La Châtaigneraye.

Il ramassa son chapeau, s'inclina et disparut par la chambre à coucher.

XI

Où va l'amour.

. Dès que la porte du boudoir fut libre, les curieux du salon l'ouvrirent et affluèrent vers le lieu de la scène. —Ma foi, messieurs, dit La Châtaigneraye d'un ton dégagé, je crois bien que le diable vient de nous rendre visite en personne, car, en vérité, ce magicien avec sa robe semée d'étoiles et son chapeau pointu n'est rien autre que le diable. Voyez-vous la belle comédie qu'il vient de nous jouer? nous en sommes encore tout ébouriffés. Par malheur, madame de Nestaing a pris le diable au sérieux.

Disant ces mots, La Châtaigneraye s'approcha de sa maîtresse, qui s'était remise sur le canapé.—Madame, revenez à vous, le magicien n'est plus là: je crois, Dieu me pardonne, qu'il s'est enfui par la cheminée.

Madame de Nestaing, pâle comme une morte, ne trouva pas un mot à dire. Toutes les femmes vinrent à elle avec empressement et avec curiosité. La musique fut interrompue. Durant le reste de la nuit on ne fit plus

que parler du diable. — Qu'a-t-il fait? de quelle couleur était-il? parlait-il hébreu ou chinois? avait-il une queue? avait-il des cornes? est-il parti? reviendra-t-il? qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait? a-t-il prédit la fin du monde à madame de Nestaing? En un mot, mille questions de ce genre se croisaient à toutes les oreilles.

La Châtaigneraye faisait bonne contenance, il entassait mensonges sur mensonges, de l'air du monde le plus persuadé. On ajoutait foi, ou on feignait d'ajouter foi à ses récits bizarres.

Cependant madame de Nestaing, loin de se remettre, était de plus en plus abattue et désespérée; plus elle réfléchissait et plus elle descendait dans l'abîme. L'apparition de son mari qu'elle croyait mort depuis longtemps, cette fête qui se terminait par un coup de théâtre, tous ces spectateurs qui cherchaient à lire dans son âme, ce cruel La Châtaigneraye, qui, en lui disant que Riantz n'était rien autre que lui-même, lui disait assez qu'il y avait dans son amour plus de caprice que de passion; ce souvenir d'avoir été infidèle à un homme en lui donnant deux fois son cœur, tout cela l'exaspérait et la tuait.

Dès qu'elle put se soutenir, elle ressaisit ses forces et se retira vers sa chambre, disant qu'elle allait revenir en priant ses conviés de continuer la fête.

Elle ne revint pas; elle se mit au lit en la seule compagnie de madame de Liez, qui avait voulu la suivre. Madame de Liez espérait savoir l'énigme, mais madame de Nestaing persista à garder le silence; obsédée de questions, elle finit par faire semblant de s'endormir.

Le jour commençait à poindre; chacun fit atteler ses chevaux, reprit ses habits de simple mortel et monta

en voiture, promettant de revenir bientôt savoir les suites de la visite du diable.

La Châtaigneraye partit aussi; mais à peine au milieu du bois des Grands-Genêts, quand il jugea qu'il ne restait plus au château que madame de Nestaing et sa mère, il rebroussa chemin, disant au comte de Liez qu'il avait oublié de confier un secret à madame de Froidmond.

A son retour au château, il demanda à se présenter devant madame de Nestaing si elle ne dormait pas. Elle fit répondre qu'elle ne voulait voir personne. Il s'obstina à frapper à sa porte; effrayée à la seule idée de le revoir, elle demanda une plume et lui écrivit :

« Pourquoi voulez-vous la revoir celle qui fut deux « fois coupable et qui vous a trahi vous-même dans sa « faiblesse? vôtre présence ne serait qu'un supplice pour « elle; alors même que vous n'êtes pas là, elle rougit « encore. Vous vous êtes fait un jeu de l'amour : le jeu « vous a distrait, vous; le jeu m'a tuée. moi. Adieu. »

A ce billet, La Châtaigneraye répondit par une longue lettre pleine de vraie passion et de vraie douleur; il avouait son crime avec un repentir profond; il mettait sa vie aux pieds de madame de Nestaing; si elle mourait il voulait mourir, si elle daignait vivre il voulait l'adorer, mais il demandait surtout à la revoir, ne fût-ce qu'un instant, à se jeter à genoux, à pleurer sur ses mains. Madame de Nestaing, qui avait aimé deux fois cet homme, n'eut pas la force de lui refuser une entrevue; elle reprit la plume et lui écrivit cette simple ligne au bas de la lettre :

« Venez donc pour que je meure plus tôt. »

XLI

Un grain de sable et un brin d'herbe.

Il vint. L'entrevue fut déchirante ; pour la première fois de sa vie, La Châtaigneraye montra qu'il avait des larmes dans le cœur ; il prit les mains de sa pâle maîtresse, et il pria Dieu, lui qui n'avait jamais prié.

Ils ne se dirent rien, qu'avaient-ils à se dire? D'ailleurs, ne se parlaient-ils pas en se regardant? Comment reproduire toute la tristesse funèbre de ce langage. Madame de Nestaing pressentait que la mort venait à grands pas. La Châtaigneraye ne pouvait voir les yeux étincelants, la sombre pâleur, les lèvres déjà flétries de madame de Nestaing sans songer aux profondeurs de la tombe.

Au bout d'une demi-heure, madame de Froidmond, ayant fait avertir sa fille qu'elle allait venir, la jeune femme supplia La Châtaigneraye de s'éloigner. — Je reviendrai, dit-il d'un air suppliant? — Oui, revenez, murmura-t-elle.

Mais, dès que la porte fut refermée sur lui, elle ajouta : — Je ne le reverrai plus, car je ne serai plus là.

Quand le cœur est blessé à mort, c'est bientôt fait du reste ; quand notre âme déploie ses ailes pour les sphères éternelles, nous avons déjà un pied dans la tombe.

Dès la nuit suivante, madame de Nestaing tomba dans un horrible délire. La Châtaigneraye, qui était revenu avec le comte de Liez, eut beau faire pour pénétrer

jusqu'à elle ; le médecin et le curé, qui veillaient auprès de son lit, vinrent supplier le marquis d'attendre jusqu'au lendemain.

Le lendemain, même délire, même prière, même empêchement. Une crise emporta la pauvre femme vers le milieu de la nuit. Elle mourut en jetant ses bras dans le vide, comme pour repousser des images qui l'effrayaient.

La Châtaigneraye alla prier et pleurer sur sa tombe, il jura de mourir pour elle ou de ne vivre que dans son souvenir.

XLII

Le violon de Franjolé.

Ce serment fut fait avec tant de ferveur, que, durant six semaines, La Châtaigneraye ne reparut pas dans le monde. Au bout de ce temps, il lui sembla qu'il y avait six siècles qu'il pleurait sa belle maîtresse. Il fit comme les femmes : il se consola.

Il épousa, depuis cet événement, mademoiselle Caroline de Coigny, une vertu tout à fait déplacée sous la Régence.

Pour Franjolé, il joua si bien son rôle jusqu'au bout, qu'on n'entendit jamais parler de lui.

Un jour, que le marquis de La Châtaigneraye avait remué le souvenir de sa jeunesse, il alla se promener dans la rue des Minimes.

Depuis longtemps la petite maison qu'il possédait dans

le voisinage avait été vendue par les ordres de son père.

La Châtaigneraye voulait respirer une bonne fois le cher et funèbre parfum des passions ensevelies. — Où es-tu, Rose-Rose? dit-il en voyant une autre figure à la fenêtre de la jeune fille. — Où êtes-vous, Edmée? Où êtes-vous, mon cœur? Les insensés ceux-là qui disent que nous n'aimions pas sous la Régence!

Comme il passait devant la boutique du menuisier, il entendit le joyeux air des ***Folies d'Espagne***. Il porta la main à son cœur et sentit se mouiller ses yeux : c'était Franjolé qui jouait encore du violon.

Sous ce titre : *les Airs de Franjolé*, la veuve Du Chesne, « rue Saint-Jacques, *A la Lyre d'argent*, » a publié le recueil de la musique écrite par le musicien-philosophe. On dirait un pressentiment des opéras de Grétry ; c'est la même gaieté qui prend des larmes à ceux qui s'y abandonnent. Mais qui nous dira jamais toutes les chansons envolées sur les ailes de la jeunesse et de la poésie par la fenêtre de la rue des Minimes !

Le recueil est daté de 1738 : Franjolé vivait-il encore? Ses mémoires ne vont que jusqu'en 1730.

MADEMOISELLE

DE CORMEILLES.

I

Une boutique de modes en 1793.

La reine Marie-Antoinette venait de mourir sur l'échafaud avec la majesté d'une reine; Louis XVI, à sa dernière heure, n'était plus *le roi*, mais Marie-Antoinette avait gardé la royauté jusque sous le couteau funèbre.

La France était en mal d'enfant; on l'entendait crier et gémir; les aveugles avaient peur, comme si la trompette du jugement eût appelé les vivants et les morts; mais ceux qui osaient interroger la mère-patrie reconnaissaient un sourire d'espérance sous ces larmes : elle allait enfanter le monde nouveau.

Rue Richelieu, dans une petite boutique étouffée,

sombre, humide, mais égayée par toutes les fantaisies de la mode : plumes, éventails, fleurs artificielles, sept ou huit jeunes filles, réunies pour cette œuvre difficile qui s'appelle un chapeau de femme, faisaient éclater leur babil en notes aiguës.

Quoiqu'on fût en 1793, il restait encore un peu de place pour l'amour; aussi ces demoiselles devisaient-elles gaiement de galants, de danse et de chansons, — les roses sur l'abîme.

Cependant, parmi ces jeunes filles on pouvait remarquer une figure rêveuse, pensive, mélancolique. Elle souriait çà et là du sourire des autres, mais ce sourire était plus triste que des larmes. Elle était charmante au premier abord; après avoir séduit les yeux elle séduisait le cœur. C'était une figure de vingt ans qui avait déjà perdu sa fraîcheur du matin ; peut-être n'en était-elle que plus attrayante. La pêche où le soleil a trop mordu a des tons plus charmeurs, quand le duvet n'est pas brûlé.

Une des jeunes filles dit tout à coup : — Ne remarquez-vous pas, mesdemoiselles, que Juliette est plus triste encore aujourd'hui que de coutume? — Moi triste, mesdemoiselles, c'est impossible en vous écoutant. En vérité, Éléonore est si folle et si gaie dans ses histoires, qu'il faudrait bien de la mauvaise volonté pour ne pas l'écouter en riant. Voyons, Éléonore, racontez-nous encore une de vos aventures. — Hier, mesdemoiselles, dit Éléonore avec l'emphase d'un orateur sûr d'être écouté, je passais dans la rue Plâtrière, sautant comme un chat sur la pointe des pavés; voilà que tout à coup un citoyen, qui avait l'air d'un marquis de l'ancien temps, me saisit la main et me dit : « Madame, vous êtes com-

patissante puisque vous êtes femme; faites-moi la grâce de m'accorder pour quelque temps une retraite chez vous. Je suis traqué comme un agneau par les bêtes fauves : si je tombe sous leurs griffes c'est fait de moi. — Mais, citoyen, vous ne savez pas ce que vous dites. Est-ce que je tiens un hôtel garni? Songez donc que je n'ai qu'un lit. » Il me regarda, me regarda encore et se mit à sourire, oubliant sans doute le danger qu'il courait. « C'est égal, » me dit-il d'un air moitié suppliant, moitié cavalier. Comprenez-vous, mesdemoiselles, ce *c'est égal?* En vérité ces ci-devant ne changeront pas.

Mademoiselle Éléonore s'interrompit avec toute la vanité d'un conteur applaudi. — Il me vient une idée : si Juliette nous racontait son histoire, car, depuis bientôt six semaines qu'elle est avec nous, elle n'a pas daigné nous dire ce qu'elle avait dans le cœur. — Je n'ai rien dans le cœur, murmura Juliette ; mon histoire est bien simple, il n'y a pas là de quoi vous distraire. — Racontez toujours, nous vous écoutons. — Encore une fois, mesdemoiselles, je n'ai pas d'histoire à vous raconter. Je suis née de parents pauvres, mon pays est l'Auvergne ; une de mes tantes a payé les frais de mon voyage à Paris, et depuis six semaines me voilà parmi vous heureuse de votre bonne volonté pour moi, triste parce que j'ai le mal du pays, mais cela se passera. — Vous ne racontez là, Juliette, que le chapitre ennuyeux de votre histoire; il y a un autre chapitre... On n'a pas vingt-quatre ans, quand on est jolie comme vous, sans avoir aimé... je veux dire sans avoir été aimée... cela ne fait pas de mal à son prochain. — Voilà ce qui vous trompe, mademoiselle, je n'ai jamais aimé que ma mère. et je n'ai jamais été aimée, même de ma mère, car ma

mère est morte à mon berceau. — La pauvre fille! s'écria-t-on à tous les coins de la boutique. — Vous avez dû vous ennuyer? demanda à Juliette sa voisine, qui n'avait pas perdu son temps depuis que son cœur battait. — M'ennuyer? peut-être, murmura Juliette. Mais de grâce, mesdemoiselles, je finirais par vous ennuyer vous-mêmes, ne parlons plus de moi, vous voyez qu'il n'y a pas le plus petit mot pour rire.

A peine Juliette eut-elle dit ces mots, que la marchande de modes entra et vint à elle avec émotion. — Mademoiselle Juliette, j'ai à vous parler? suivez-moi dans l'arrière-boutique.

Juliette pâlit, piqua son aiguille, et accompagna sa maîtresse avec inquiétude.

Dès qu'elle fut sortie, toutes ses compagnes parlèrent à la fois. — Comprenez-vous, mesdemoiselles?... — Toujours des airs mystérieux. — Toujours triste et toujours pensive. — Est-ce que vous croyez à l'histoire qu'elle vient de nous raconter? — Avec ces grands airs d'innocence, elle en sait beaucoup plus que nous sur les passions du cœur.

Cependant Juliette et la marchande de modes s'étaient assises dans l'arrière-boutique. — Mademoiselle, dit la marchande de modes d'un air respectueux et avec un accent de tristesse, je crois que votre déguisement n'a pas trompé tout le monde. Mon mari sort du club, où on lui a reproché de donner asile à des suspects. — Que me dites-vous là? — C'est à n'y rien comprendre; car, enfin, vous travaillez comme les autres, vous vous levez à la même heure, vous mangez à la même table, vous n'êtes pas fière, vous êtes simple et douce; rien, si ce n'est votre figure, qui puisse trahir votre rang.

— Que voulez-vous, le malheur me poursuivra jusqu'au bout! — Il ne faut pas désespérer, dit la marchande de modes en pleurant. C'est peut-être cette petite pie que j'ai mise à la porte il y a huit jours qui aura voulu vous perdre! Elle avait trop de malice pour ne pas voir une grande dame à travers votre déguisement. Elle m'a dit tout de suite : « Celle-là a une manière de regarder qui dénote une femme de qualité. » Et puis un jour elle nous a surprises ensemble parlant de M. le comte de Cormeilles. Comment allons-nous faire? Si je pouvais vous sauver sans compromettre mon mari? — J'ai compris, murmura mademoiselle de Cormeilles; je vais vous quitter à l'instant. — Mon Dieu! et où irez-vous? — Dieu me conduira. Après tout, s'il faut aller en prison, j'irai en prison; le comte de Cormeilles a passé par là. — Si vous m'en croyez, vous quitterez Paris; il n'y a aucun pays au monde, excepté Paris, où les femmes soient en danger. En province, je suis bien sûre qu'on ne s'occupe pas de nous. C'est à Paris seulement qu'on trouve des tigres qui arrachent les femmes des bras de leur mari, les mères du berceau de leur enfant. — S'il n'y avait pas si loin! dit mademoiselle de Cormeilles d'un air pensif. — Vous dites, mademoiselle? — J'ai un vieil oncle et une jeune cousine au château de Rouvray, en Auvergne, mais comment aller jusque-là? — C'est bien loin, j'imagine; mais, moi, j'aimerais mieux aller au bout du monde que de risquer la prison. S'il ne vous manquait pour votre voyage qu'un peu d'argent? — Merci, dit la jeune fille, il m'en reste assez pour partir, mais non pas assez pour m'acquitter envers vous. — Que dites-vous donc là? S'il y avait un compte à faire entre nous, ce serait moi plu-

tôt qui vous devrais de l'argent ; je n'ai jamais eu de si bonne ouvrière... pardonnez-moi ce mot. — N'en parlons plus, il faut partir ; mais comment partir seule? — Une idée! s'écria la marchande de modes ; c'est en Auvergne que vous allez? Rosalie est de ce pays-là, il y a longtemps qu'elle désire y retourner...

La marchande de modes appela la jeune ouvrière. — Rosalie, préparez vos hardes, vous allez partir pour votre pays, en compagnie de Juliette ; je vous payerai votre voyage. Je vous accorde six semaines pour aller et revenir. Vous partirez... — Ce soir, dit mademoiselle de Cormeilles. Le coche d'Orléans part-il le soir? — Oh! oui, mademoiselle Juliette, dit Rosalie. En moins de huit jours nous serons en pleine Auvergne. car les coches vont si vite à présent!

Mademoiselle de Cormeilles monta à une petite mansarde où depuis six semaines elle passait ses nuits à pleurer plutôt qu'à dormir. Elle réunit quelques bijoux précieux pour le souvenir. Elle se fit, tant bien que mal, un modeste costume de voyage ; après elle pria Dieu et se parla à elle-même des absents jusqu'à l'heure du départ. Les absents, c'étaient son père et son frère. Son frère, tué le 10 août ; son père, guillotiné sur un jugement rendu après une accusation formulée par le père Duchêne. Elle monta en voiture avec Rosalie, très-résignée à subir sans se plaindre tous les ennuis d'un pareil voyage.

Quand elle fut partie, la marchande de modes, tout attristée, mais respirant en liberté, alla s'asseoir dans la boutique comme une femme tourmentée d'un secret. — Juliette reviendra-t-elle? demanda mademoiselle Éléonore. — Peut-être! dit la maîtresse. — Elle est

partie sans nous dire adieu! — C'est sans doute parce qu'elle va bientôt revenir. — Quand on va si loin, ce n'est pas seulement pour se promener. — Elle voulait prendre un peu l'air du pays! — Oui, elle avait le mal du pays; cela veut dire qu'elle avait un amant là-bas. — Vous ne savez pas ce que vous dites, interrompit la marchande de modes; si vous la connaissiez comme je la connais! — Oh! dites-nous donc son histoire! — Non, non, se dit tout bas la maîtresse, il ne sera pas dit que je ne sais pas garder un secret... Eh, mon Dieu! poursuivit-elle tout haut, c'est votre histoire à toutes, un amant qui vous trompe d'abord, un amant qu'on trompe ensuite, d'autres encore, s'il en vient!

Cette histoire de mademoiselle de Cormeilles était bien simple. Quoique son père le comte de Cormeilles, eût saisi les idées forgées comme des armes sur l'enclume de l'encyclopédie, dès que la révolution éclata, il prit la défense du roi; il demeura fidèle à son poste, prêt à sacrifier sa fortune et sa vie à la défense du trône et de l'autel. Il refusa de partir pour l'exil comme tant d'autres qui se disaient fidèles. Il vit la reine à Versailles; il jura de mourir en combattant pour elle. Dieu ne lui accorda pas le triste honneur de mourir sur le champ de bataille où ne combattaient que des Français, — des frères, mais des frères de deux lits, — il fut un des premiers pour qui s'éleva la guillotine. Mademoiselle de Cormeilles fut avertie à temps des dangers qui la menaçaient : fille d'un gentilhomme qui s'était montré un des plus hardis défenseurs du roi et des priviléges, sœur d'un soldat mort les armes à la main contre la liberté, il y avait là de quoi faire un terrible acte d'accusation. Seule, sans famille et sans

amis, réfugiée avec une domestique dans un hôtel garni de la rue Saint-Honoré, il lui fallut songer à une retraite plus sûre. Où aller dans ce désert qui s'appelle Paris, quand on n'a pas d'argent pour le peupler? La jeune fille alla demander asile à une des anciennes femmes de chambre de sa mère, devenue marchande de modes, grâce aux largesses d'un financier qui *l'avait mariée*, comme on disait alors.

On sait déjà comment, sous le nom de Juliette, mademoiselle Madeleine de Cormeilles passa six semaines comme une simple ouvrière.

Cependant la voilà plus seule que jamais sur la route d'un pays inconnu, sans aucun de ces charmants souvenirs qui guident les cœurs qui ont aimé; souvenirs bénis du ciel qui consolent du présent, quand l'espérance n'a rien à dire, ou plutôt rien à chanter.

Qui sait? dans le pays où elle va, il y a des cœurs qui palpitent, des roses qui s'épanouissent, des rayons qui font sourire la nature. Partout où il y a un cœur qui bat, une fleur qui s'ouvre, un rayon qui passe, l'espérance élève sa voix divine.

Dans ce pays perdu où mademoiselle de Cormeilles va chercher l'oubli du monde dans le silence des solitudes, peut-être trouvera-t-elle pour son cœur l'orage et la tempête.

II

Les deux Cousines.

Le château de Rouvray, bâti en briques, à coins de pierres sculptées, est une des demeures seigneuriales les mieux conservées du temps de Louis XIII. La date inscrite sur la porte à herse et à tourelle qui domine l'avenue marque 1622. Les fossés, naguère remplis d'eau courante venue des sources vives de la montagne, sont, à cette heure, cultivés en jardin potager. Une des ailes du château a été transformée en fabrique de sucre; plus d'une fois l'indigne badigeon a masqué les respectables rides que les hivers ont imprimées sur toutes les façades; le parc, autrefois couvert d'arbres centenaires, peuplé de bosquets, percé de promenades majestueuses, a été labouré comme un champ non clos.

Cependant, ce château de Rouvray a eu beau se faire maison bourgeoise, fabrique, métairie, il a gardé quelque chose de ses airs magnifiques. Rien qu'à voir les lierres qui retiennent et ceignent les murs en ruines du parc où l'on ne se promène plus, on salue le château du beau temps de la féodalité.

Il y a au voisinage un château moderne, bâti avec tout le luxe insolent d'un enrichi d'hier. Dans ce château moderne on ne fane pas son foin, on ne recueille pas son blé, on ne fabrique pas de sucre : ce ne sont, du matin au soir, que cavalcades et fêtes, valets en livrée,

équipages éblouissants; mais que l'ancien château est bien plus seigneurial dans son abandon habité par les fantômes des temps passés!

En 1792, le paysage avait beaucoup plus de caractère qu'aujourd'hui. On retrouve encore un beau précipice, *la Fontaine aux Corbeaux*, tout hérissé de roches gigantesques; mais où sont les bois, les moulins en ruines, les vastes prairies, les vignes abondantes qui variaient avec tant d'harmonie sauvage la montagne et la vallée? Une culture uniforme s'étend de toutes parts; on a défriché les bois, on a déraciné les rochers, on a desséché les prairies, on a — sacrilége qui s'étend et qui perdra la France — on a arraché les vignes, la gaieté des yeux et du cœur!

Mademoiselle de Cormeilles trouva, comme elle s'y était attendue, un accueil tout paternel au château de Rouvray. Sa jeune cousine lui dit en l'embrassant qu'elle voulait toujours l'appeler sa sœur. On lui donna la chambre la plus gaie; on lui offrit toutes les distractions du pays : promenades à pied ou à cheval dans ces montagnes un peu sauvages, couvertes de bois et de rochers; les joies sérieuses de l'église; quelques visites dans le voisinage; une bibliothèque assez pauvre; un clavecin qui n'en pouvait plus; enfin, les conversations du coin du feu.

Ces distractions devenaient, du reste, de moins en moins aimables, grâce aux progrès de la révolution. Déjà on n'allait plus qu'en tremblant à l'église de Rouvray, dont un prêtre altier avait irrité les fidèles; on craignait qu'à l'exemple des pays presque voisins, les paysans ne se révoltassent à leur tour pour faire acte de souveraineté; on craignait d'être aussi accusé de

conspirer contre la France en se réunissant avec les familles nobles de la province.

M. de Rouvray était un homme de cinquante-cinq ans, qui, après une jeunesse assez agitée à Paris et dans quelque frontière de France, où il avait fièrement mené la folle vie des camps, s'était retiré dans sa terre de Rouvray, à la mort de son père, pour mettre un peu d'ordre dans sa fortune. Il n'avait pas regretté son titre de brigadier de dragons, quoique ce titre lui rappelât de belles amitiés : le chevalier de Coigny, le marquis de Guiche, le comte d'Arnouville, le prince de Lambesq, vingt autres brigadiers de dragons, non moins célèbres à la cour et à l'Opéra, qui avaient été ses compagnons d'aventures. Sa femme, qui était une demoiselle de Flourmelin, avait fini, avec les meilleurs instincts, par se laisser emporter au courant, ce courant fatal de 1775, qui poussait à l'abîme tant de nobles cœurs ne devant battre que pour les joies de la famille ou les amères délices du couvent. La pauvre femme était morte en 1786, abandonnée de son mari, loin de sa fille qui l'avait presque oubliée, délaissée par son amant, le vicomte de Jumilhac, qui venait d'enlever mademoiselle Sainval à la *Comédie-Française*.

Le baron de Rouvray s'était créé une nouvelle vie dans sa terre ; cet homme qui avait vécu en enfant prodigue avec le luxe d'un fermier général, qui, sans le duc de Penthièvre, parrain de sa femme, aurait été deux fois ruiné, devint presque avare dès qu'il recueillit l'héritage de son père. Il ne songea plus qu'à planter, à semer et à recueillir. Il accrocha à sa cheminée sa croix de commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, il endossa une houppelande digne d'un rustre endiman-

ché, et, le fusil sur l'épaule, sans presque jamais chasser, du matin au soir, par le soleil ou par la pluie, il traversait ses bois, ses prairies et ses terres dans tous les sens, encourageant par sa bonne humeur les pousses nouvelles, les valets de charrue et les moissonneurs.

La révolution était venue déjouer ses espérances. Cependant, comme tous ceux de sa caste, il ne pouvait pas s'imaginer que le roi n'aurait pas bientôt raison de ceux qu'il appelait les chefs de brigands. Il croyait d'ailleurs échapper au danger par ses allures de franc paysan. — Il n'y a, disait-il un jour à ses bûcherons, qui étaient des raisonneurs, il n'y a que les gens qui vivent en oisifs qui sont les grands seigneurs ; moi je suis des vôtres, j'aime le travail jusqu'à la fatigue ; mais, vive le roi ! Aimons Dieu qui nous donne le soleil, aimons le roi qui nous donne la paix.

Sa fille n'avait pas dix-sept ans, elle était belle, mais de cette beauté immatérielle qui se trahit sous l'autre, qui l'anime et parfois l'altère. Ainsi Clotilde manquait de force, de séve, de luxe dans sa beauté. On y trouvait tout : la pureté des lignes, les tons harmonieux, la noblesse de l'expression, mais on y cherchait pourtant quelque chose : c'était plutôt une belle statue qu'une belle femme ; le vif et chaud rayon de la vie n'éclatait pas assez sur ce front pensif et sur ces lèvres sans ardeur.

Mademoiselle de Rouvray était une de ces blondes filles chantées par les poëtes du Nord. En Italie on l'eût trouvée trop nuageuse et trop archangélique ; on l'eût désirée plus terrestre et plus vivante. Cependant sa candeur d'enfant et sa blancheur de vierge ne l'empêchaient pas d'être la plus belle et la plus adorable des

blondes. C'était un ravissant tableau que la vue de son corps svelte et fragile se détachant sur la verdure du parc ou sur les sombres tapisseries du salon. Le regard s'arrêtait religieusement sur sa chaste, douce et suave figure, dont les lignes pures et ondoyantes auraient fait envie aux vieux maîtres allemands; sa bouche était faite pour Dieu plutôt que pour l'amour; il semblait que ses yeux étaient devenus bleus en contemplant le ciel.

J'ai vu, au château de Rouvray, un portrait de Clotilde, un doux pastel dû à quelque main timide ou maladroite, mais qui rend bien, je n'en doute pas, la mélancolie de cette jeune fille. Ce qui surtout frappe dans ce portrait, c'est un triste pressentiment; il semble que, pendant qu'elle posait devant le peintre, mademoiselle de Rouvray songeât à la mort. — Tant d'autres, en se faisant peindre, songent à l'amour. — Clotilde tient à la main un léger bouquet où l'on croit reconnaître des pervenches; ses cheveux à peine bouclés tombent sur son cou sans trop d'abondance. Un point d'Alençon est fixé en croissant sur le sommet de sa tête. Son cou, un peu flexible, laisse pencher le front de côté, mais avec une grâce si naturelle, que, sans de grossières fautes de dessin, on admirerait beaucoup. La robe bleu de ciel à grands ramages est légèrement ouverte sur la poitrine, où l'on distingue pourtant, par des signes de vie féconde, qu'un cœur a battu là.

III

La Fontaine aux Corbeaux.

Un matin, mademoiselle de Cormeilles et sa jeune cousine descendirent dans la forêt, entraînées par l'éclat du ciel et de la verdure. Tous les chemins étaient familiers à Clotilde, qui avait plus de mille fois suivi son père dans les détours les plus sombres, sous les ramées les plus touffues, le long des roches les plus sauvages.

On était à cette heure si fraîche et si douce des belles matinées d'été, où la rosée ne garde plus qu'une perle çà et là, même dans les bois. Aussi, Clotilde et Madeleine marchaient-elles lentement, savourant à loisir toutes les chastes voluptés d'une promenade agreste.

Le soleil, traversant les halliers, secouait à leurs pieds ses rayons d'or; le vent le plus tiède venait par bouffées, avec la fraîche odeur des chênes, agiter les boucles de leur chevelure; le merle, par ses sifflements aigus, dominait les poétiques rumeurs de la forêt.

Les deux cousines babillaient gaiement comme les oiseaux, se balançaient aux branches tombantes, arrondissaient sur leur front des guirlandes de feuilles, s'agenouillaient pour cueillir des fraises. Elles se trouvaient heureuses sans savoir pourquoi, heureuses parce que la nature, dans ses beaux jours, a des joies cachées pour tous les cœurs qui ont aimé ou qui vont aimer.

Après une heure de promenade à l'aventure, elles s'arrêtèrent devant un profond précipice hérissé de

roches moussues d'où jaillissait brusquement une source abondante. Mademoiselle de Cormeilles recula presque effrayée. — Ce n'est rien, dit Clotilde en la retenant, c'est la *Fontaine aux Corbeaux*. Asseyons-nous là ; voyez-vous cette roche ébréchée par les gelées? j'y suis venue m'asseoir souvent avec mon père. C'est ici qu'il m'a lu *Robinson*, car ici je comprenais bien mieux une île déserte que si j'avais écouté l'histoire dans le parc du château. Croiriez-vous, ma cousine, que les plus hardis bûcherons n'ont jamais osé boire sous ces roches? ils vont attendre la source là-bas sous les grands hêtres. Quand mon père avait vingt ans, c'était le plus intrépide chasseur de la contrée ; eh bien! lui-même n'a jamais tenté les hasards périlleux de ce petit voyage.

Madeleine, qui s'était assise près de Clotilde, osait à peine pencher la tête au-dessus du précipice. Elle avait saisi la main de la jeune fille : — J'en ai le vertige, car je n'ai jamais vu un abîme si profond et si hérissé. — Pour moi, je me suis tant habituée à ce spectacle, que je trouve un grand attrait à y venir : ces braves rochers si menaçants ont pris à mes yeux des airs d'ami ; j'y promène ma pensée, je me vois légère comme une fée courant de roche en roche, cueillant au passage les petites fleurs battues des vents. Voyez-vous, là-bas, ces vertes pervenches que la source arrose en jaillissant sur la pierre voisine? nous nous connaissons depuis longtemps. Les pauvres pervenches! elles fleurissent pour Dieu seul, celles-là.

Clotilde se leva pour mieux voir les pervenches. Un rayon de soleil, descendant alors jusque sous les cascades, semblait répandre dans le précipice des mines d'or et de diamants : — Voyez donc, ma cousine, ne

trouvez-vous pas qu'il serait bien attrayant de descendre par ces routes impossibles? — Clotilde, vous êtes une enfant, vous m'effrayez ; si vous êtes reposée, continuons notre promenade. — Songez, ma cousine, que vous n'avez pas encore eu le temps de remarquer toutes les beautés de ce paysage. Voyez comme ces roches sont effrayantes! ne dirait-on pas des monstres marins, des vagues pétrifiées, des dieux sauvages en révolte contre le vrai Dieu? Voyez.

Madeleine était, en effet, émerveillée de l'aspect grandiose du spectacle. Les roches prenaient tour à tour des physionomies terribles, les arbres eux-mêmes avaient des airs sinistres, malgré la belle verdure qui recouvrait leurs branches contournées. Comme contraste à ce tableau, digne de Salvator Rosa par la fureur des lignes et les couleurs sombres, on voyait au delà du précipice, entre deux bras de la forêt, une vaste prairie sillonnée de ruisseaux et bordée de saules, où s'éparpillaient, d'un côté un troupeau de vaches, de l'autre un troupeau de moutons. Au-dessus des arbres d'un petit verger, on voyait fuir la fumée d'un moulin à eau; on voyait même, à travers un rideau de peupliers, courir à perdre haleine la roue du moulin, éclairée par les cascades brillantes de l'eau qui la poussait. Au-dessus des prés, sur la colline découverte, une belle vigne égayait le regard par son feuillage vivant. — Je commence à comprendre votre goût pour ce point de vue, Clotilde; ces images variées, la vie et la mort qui se touchent, le soleil qui descend au fond de cet abîme, les voix mystérieuses de la forêt, le pâtre qui sommeille là-bas sous les saules; tout cela a bien un certain air romanesque digne d'un jeune esprit comme le vôtre qui

s'enthousiasme avec joie. Nous reviendrons à la *Fontaine aux Corbeaux.*

Clotilde se leva et se suspendit toute pensive au bras de sa cousine. — Oui, nous y reviendrons, dit-elle en respirant un bouquet de fraises que sa cousine lui avait attaché au corsage, cette fontaine m'attire toujours, quand je me promène dans la forêt. Ce qui m'étonne moi-même, ce que je n'ose vous confier, tant je suis confuse de cet enfantillage, c'est que j'ai soif de l'eau de cette fontaine.

Madeleine sourit et baisa les beaux cheveux de Clotilde. — Ma cousine, ne comptez pas sur moi pour aller remplir votre cruche à la source vive; c'est de l'eau de roche pure comme le diamant, froide comme la neige; mais je n'envie pas le privilége des corbeaux. D'ailleurs, en descendant la montagne par les sentiers, on doit, j'imagine, retrouver la source tout aussi fraîche; si j'ai bien vu, en se précipitant dans le gouffre, elle doit traverser les rochers. — Oui, ma cousine, on retrouve la fontaine de l'autre côté, abondante encore, puisqu'à elle seule elle fait tourner le moulin, mais pour moi ce n'est plus la même source vive; elle a traversé l'abîme, lavé les rochers et les mousses; elle n'a plus son éclat, sa pureté, la saveur que je devine. — Enfant, tu crois donc que les fées ont creusé, dans ces montagnes, un lit d'or, de diamants et de fleurs à cette fontaine? — Écoutez, ma cousine, et ne vous moquez pas : le mois dernier, j'étais venue sur les rochers pendant que mon père marquait des arbres à abattre à quelque distance. L'eau m'avait paru plus belle que jamais, je m'étais penchée tout en la respirant avec délices; la nuit, j'eus un rêve singulier, qui m'effraya

tout en me charmant : j'étais venue seule à la fontaine; je m'aventurai pieds nus sur la pointe des rochers, avec la légèreté des mésanges que j'y vois souvent. Je descendis ainsi jusqu'à la source sans craindre un seul moment de glisser dans le gouffre; quand je me penchai pour boire, je fus baignée par cette pluie éclatante que l'eau produit en jaillissant. J'étendis la main; mais en passant dans mes mains, la source n'était déjà plus assez fraîche; je parvins à plonger mes lèvres ardentes dans le courant; ma joie était grande; mais alors le pied me manqua, je glissai et je fus entraînée dans l'abîme. Je m'éveillai tout épouvantée, mais pourtant heureuse de cette illusion hardie qui m'avait conduite à cette source où je n'irai jamais boire.

Les deux cousines rentrèrent par le parc. Elles rencontrèrent devant l'étang le baron qui lisait tout haut à son fermier, avec inquiétude, un journal de Paris qui venait de lui arriver : — Eh bien! mon oncle? — Mes pauvres enfants, je ne sais pas où nous allons. Dieu veille sur nous! car ces misérables finiront par ruiner la France par le pillage et l'assassinat. — Ce qu'il y a de plus triste, dit le fermier d'un air sombre, c'est que ces chiens de paysans commencent à mordre. Je ne réponds pas du tout des nôtres. Ils se racontent d'un air menaçant qu'on pille les châteaux et les métairies. Un de ces soirs, ils vont nous donner du fil à retordre. — Et si cette rage les prend, dit M. de Rouvray, que nous restera-t-il à faire?

Le fermier était un petit homme sec, anguleux, résolu; il avait, à force de travail, élevé sa famille et agrandi son petit domaine; il ne comprenait pas qu'on pût vivre ailleurs ni autrement. Il était libre dans son

champ. Quand il avait payé les redevances au baron, au curé, aux gabelles, il lui restait encore quelque revenu. Ses bestiaux étaient d'une bonne souche, ses blés d'un beau grain, ses foins d'une herbe fine; depuis longues années la grêle et l'incendie avaient épargné ses moissons; il n'avait rien à demander à Dieu si ce n'est la paix, aussi y travaillait-il de toutes ses forces. Peu lui importait à lui, dans son saint égoïsme, qu'on s'entretuât à Paris et dans les provinces pour un peu de place au soleil, il en avait tout à son aise; il n'avait jamais pensé qu'il en manquait à d'autres. Il croyait de bonne foi que, hormis les pauvres du terroir, tous les hommes avaient ici-bas leur bonne part des moissons et des vendanges. — Ce qui nous reste à faire? dit-il en éclatant dans sa colère, sans se soucier du baron et des deux dames, il y a encore de bonnes portes et de bonnes carabines au château. Ah! les brigands, qu'ils y viennent un peu, j'en veux enfourcher cinquante pour ma part. — Ah! mon Dieu! dit M. de Rouvray, qui allait à pas lents de long en large, nous n'oserons même pas nous défendre : ce serait d'ailleurs une imprudence périlleuse. — Quoi! monsieur le baron, nous aurions la lâcheté de nous soumettre comme des moutons qu'on égorge! foi de Guillaume Robin, je ne suis pas si facile à vivre, — ni à mourir, ajouta-t-il en s'accompagnant d'un rire si franc que Madeleine ne put s'empêcher de rire elle-même. — J'ai beau passer en revue nos amis, dit le baron, je ne trouve pas que nous serions en force pour nous défendre. Et pourtant, Dieu m'est témoin que je mourrais heureux si j'avais défendu, les armes à la main, la cause du roi. — J'ai hébergé, la nuit dernière, dit le fermier, une troupe de bandits qui s'arrêtent,

tous les ans, dans la forêt, au retour de la foire de Bovy. Cette horde sauvage serait d'une bonne défense en cas d'alerte. — Dieu nous garde, mon ami, de nous défendre avec de telles gens. — De braves gens, sur ma foi, des bohémiens, des diseurs de bonne aventure, qui vivent de l'air du temps. Je n'ai jamais eu à m'en plaindre, au contraire, c'est une vraie fête pour mes enfants quand ils s'arrêtent à la ferme. Adroits comme des chats, méchants comme des loups, on a tout à gagner quand on les a pour soi. Mais c'est assez parler pour ne rien dire, au revoir, monsieur le baron, on fane mon foin du Saule-à-Margot, je veux y avoir l'œil.

Guillaume Robin salua et s'éloigna rapidement : — Ah ! mon père, dit Clotilde en prenant la main de M. de Rouvray, n'écoutez pas M. Robin, ne permettez pas que ces affreux bohémiens viennent ici, même pour nous défendre. — Vous les avez vus? demanda mademoiselle de Cormeilles. — Je ne les ai vus que de fort loin, Dieu merci ; mais on m'a beaucoup parlé d'eux : figurez-vous des sauvages qui vivent dans les bois. — Je connais l'histoire de toute cette peuplade; mais en vérité, ma chère Clotilde, on vous a peint les bohémiens plus noirs qu'ils ne sont; c'est un monde à part dans le monde, voilà tout. J'avoue que, pour mon compte, je ne serais pas fâchée de voir d'un peu près ceux qui traversent ce pays.

IV

Le Bohémien Sibbécaf.

Quelques jours après, Clotilde et Madeleine se rencontrèrent, sans y penser, sur les rochers de *la Fontaine aux Corbeaux*.

C'était par une chaleur mortelle, le soleil dévorait l'espace, l'arbre le plus touffu de la forêt n'avait qu'une ombre sans fraîcheur; Clotilde se coucha sur une roche en disant qu'elle subissait le supplice de Tantale : — Entendez-vous la source qui jaillit et qui se moque du soleil ?

Comme Clotilde parlait ainsi, elle vit passer devant elle un homme de haute taille, vêtu avec beaucoup de caractère, qui n'eut l'air de remarquer ni elle ni sa cousine, ou plutôt qui fit semblant de ne pas les voir.

C'était un homme de vingt-cinq à vingt-huit ans qui rappelait en certains points le type espagnol; le soleil l'avait bruni depuis son enfance; il tordait de longues moustaches; ses cheveux retombaient sur son cou nu en boucles flottantes; il était coiffé d'un feutre pointu orné d'une belle plume d'autruche; il portait une veste de velours noir brodée d'argent, des culottes de peau jaune et des bottines de maroquin rouge; ce qui surtout frappait en lui, c'était l'éclat de ses yeux noirs, la timidité, la douceur et la fierté de son regard. Il y avait, dans cette nature, du gentilhomme et du chef de brigands.

Au premier abord, mademoiselle de Cormeilles jugea

que c'était un comédien échappé d'une troupe nomade : — Un comédien, dit mademoiselle de Rouvray, je ne crois pas. Voyez, il n'a pas l'air d'un homme fait aux belles mines des comédiens. Ne remarquez-vous pas chez lui un accent sauvage?

Cependant l'inconnu s'était arrêté à vingt pas de Madeleine, un peu préoccupé par la vue du précipice ; il ne réfléchit pas longtemps, il s'agenouilla sur les roches, se suspendit légèrement et se laissa glisser avec une hardiesse qui émerveilla les deux jeunes filles : — C'est impossible, disait mademoiselle de Rouvray, avec un regard effaré, c'est un songe, on n'est jamais descendu là. — Cependant, dit Madeleine, ce voyage-là lui paraît bien simple : c'est un homme habitué à un rude chemin. — Je tremble qu'il n'arrive pas. Quelle agilité! n'est-ce pas effrayant de le voir ainsi suspendu sur l'abîme? — Où va-t-il donc ainsi? — Vous voyez bien qu'il va boire, car le voilà qui touche à la source ; encore un passage périlleux, et il est au but.

En effet, à peine Clotilde eut-elle dit ces mots que cet étrange personnage, qui s'en allait boire avec tant d'insouciance à cette fontaine célèbre et redoutable, où jusqu'alors, selon la tradition, n'avaient bu que les fées et les oiseaux, prit dans sa veste un coquillage garni de verroterie, le plongea dans la source et but quatre ou cinq gorgées avec le bonheur d'un chasseur de chamois qui cherche une source depuis deux jours : — Ah ! si j'osais, dit Clotilde, en rougissant; s'il n'avait pas l'air sauvage ! — Je suis bien sûre qu'il s'apprivoiserait à votre jolie voix.

Clotilde ouvrait la bouche pour parler à cet homme, mais elle s'arrêta à la première syllabe : — Eh bien ?

dit Madeleine. — Je n'ose pas; d'ailleurs, vous le voyez, il est déjà loin.

En effet, l'intrépide buveur d'eau de source gravissait les roches avec l'agilité d'un singe; en moins d'un instant il se retrouva au haut du précipice.

Cette fois il arrêta ses regards fauves sur les deux cousines; il se détourna presque aussitôt, et, sans doute indécis sur son chemin, il promena les yeux autour de lui. Une idée parut le frapper; il s'élança dans le bois rapide comme un cerf.

Sur le soir, comme Madeleine et Clotilde arrivaient à l'avenue du château, elles furent surprises par des cris joyeux qui dominaient une musique claire et vive où l'on distinguait les sons aigus du hautbois.

Que pouvait-il se passer de si gai dans la cour du château?

Dès qu'elles touchèrent le seuil de la poterne, une jeune fille, cheveux flottants, bras nus, jupe courte garnie de feuilles d'argent, vint à elles en sautillant ·

— Je voudrais vous dire la bonne aventure; mais que peut-on prédire à des reines comme vous?

Clotilde était de plus en plus surprise. Elle abandonna sa main à la bohémienne, tout en regardant d'un air émerveillé le gai tableau, si pittoresquement animé, d'une troupe de bohémiens qui dansaient et chantaient pour être bienvenus au château.

Callot seul aurait pu rendre tout le caractère de cette fête improvisée : l'ébahissement des valets qui se groupaient en spectateurs, l'entrain des danseurs, la majesté de leurs guenilles, l'allure grotesque des enfants, la gravité des chefs de la bande, l'air astucieux des mères chargées d'enfants, l'air paterne des trois ânes qui

transportaient, du nord au midi ou du levant au couchant, les misères de la caravane.

Clotilde avait donc abandonné sa main à la jeune zingara, plus curieuse qu'effrayée; pourtant, comme celle-ci suivait d'un œil attentif les lignes légères tracées dans cette petite main, mademoiselle de Rouvray la détacha vivement et s'enfuit sur les pas de sa cousine.

La zingara la suivit avec obstination : — Ma belle demoiselle, si vous saviez ce que j'ai à vous dire!

Clotilde n'écoutait plus, elle venait de reconnaître dans la bande bariolée l'intrépide buveur d'eau de source. Lui seul était pensif au milieu de ces pittoresques vagabonds.

Dès que le bohémien vit passer Clotilde et Madeleine, il donna un signal; les danses et les chants cessèrent soudainement, toute la troupe salua avec un profond respect les deux jeunes filles : — Où est donc mon oncle? demanda mademoiselle de Cormeilles; comment permet-il à tous ces bandits de s'épanouir sous ses fenêtres?

Comme elle parlait ainsi, M. de Rouvray, qui revenait de la chasse, ouvrit une des fenêtres de la façade.

Sibbécaï, c'était le nom du bohémien, reconnaissant en lui le maître du château, marcha droit vers cette fenêtre.

Clotilde et Madeleine, qui montaient le perron, s'arrêtèrent pour écouter ce qu'il allait dire : — Seigneur, accordez-nous l'hospitalité. — L'hospitalité! s'écria M. de Rouvray d'un air de menace; j'aimerais mieux loger l'enfer chez moi. Allez, allez dans les bois, c'est là votre gîte. Si jamais vous osez reparaître ici, je mets la maréchaussée à vos trousses.

Le zingaro leva fièrement la tête : — J'ai commencé par la prière; puisque vous êtes sourd à la prière, je vous ordonne maintenant de nous abandonner ce coin désert du château.

Sibbécaï indiqua du doigt une petite aile délabrée, qui depuis longtemps ne servait plus que pendant les jours de vendange et de lessive : — Oui, grâce à Dieu, dit-il, nous vivons dans les bois; mais ces enfants sont malades, il nous faut un abri plus sûr, par ces jours d'orage, que les branches des chênes et les tentes que battent les vents. — Je ne veux rien entendre, dit le vieux baron en colère, mon château n'a jamais été un repaire...

Il n'acheva pas sa phrase; un fier regard de Sibbécaï l'avait, pour ainsi dire, frappé et désarmé.

Clotilde, pâle et tremblante, demeurait sur le perron.

Madeleine alla rejoindre son oncle; elle lui prit tendrement le bras et lui parla en faveur des bohémiens : « Non, non, mon enfant, vous ne m'attendrirez pas. Ces bandits-là s'imagineraient que je cède à leurs menaces. »

Sibbécaï s'était éloigné. En rejoignant la troupe, il sembla tenir conseil avec les plus anciens. L'un d'eux dit qu'il fallait partir, qu'il y avait tout à craindre d'un homme de caractère qui semblait déterminé, qu'il valait mieux se retirer dans une ferme où l'on trouverait quelque grange ou quelque étable pour reprendre des forces.« — Ce serait une lâcheté, dit Sibbécaï; depuis quand avez-vous appris à écouter d'autres ordres que les miens? Suivez-moi vers cette porte. »

Disant ces mots, Sibbécaï alla droit vers l'aile déserte qu'il avait désignée. Arrivé à la porte d'une buanderie,

il se retourna et fit un signe impératif de la main en frappant du pied.

Toute la troupe dispersée dans la cour suivit Sibbécaï. M. de Rouvray, furieux, comprit qu'il ne pouvait rien pour le moment contre des gens si résolus : « Mais, disait-il, en se promenant avec agitation, tout à l'heure j'irai à la ferme, et, avec le secours des valets de charrue, j'aurai raison de tous ces coquins. »

Madeleine retourna vers Clotilde qu'elle retrouva tout immobile encore sur le perron, regardant à la dérobée les bohémiens qui s'agitaient devant la buanderie.

Les hommes déchargeaient les ânes, les femmes berçaient les enfants dans leurs bras; la belle diseuse de bonne aventure, au teint cuivré, qui avait saisi la main de Clotilde, semblait attendre avec déférence les ordres de Sibbécaï : — Qu'avez-vous, Clotilde, pour demeurer ainsi muette, pensive et triste? — Moi, je n'ai rien, répondit Clotilde en levant la tête d'un air distrait; je songeais à ce que m'aurait prédit la bohémienne; si j'osais, je crois que je l'appellerais... — Chut! voilà mon oncle qui vient.

M. de Rouvray, armé de son fusil de chasse, descendit dans la cour et alla droit à la buanderie. Sibbécaï, qui le vit venir, l'attendit de pied ferme sur le seuil de la porte. M. de Rouvray fut bientôt suivi de tous ses domestiques; ils n'étaient pas armés, mais dans la cour, sur la proposition de l'un d'eux, ils dénouèrent un fagot et se choisirent des armes.

Voyant l'aventure prendre une tournure belliqueuse, Sibbécaï saisit à sa ceinture un pistolet damasquiné et un poignard malais. M. de Rouvray était résolu à chasser les bohémiens le fusil à la main, sans leur accorder une

heure de trêve : mais, quand il vit l'air déterminé du zingaro, il changea d'idée : — Je vous accorde une heure, dit-il à Sibbécaï ; cette heure passée, j'appelle ici contre vous toute la force armée du canton. — Appelez, si vous voulez, toute la maréchaussée de la province ; nous sommes maîtres de la place ; les portes du château sont massives, les murs sont hauts, nous n'avons rien à craindre. Du reste, pourquoi tant vous inquiéter des pauvres bohémiens? ce sont des oiseaux de passage qui ne s'arrêteront pas assez longtemps pour manger le grain semé dans le sillon. Nous ne vous demandons pas une obole ; nous sommes plus riches que vous ; si vous avez un château, nous avons le monde. Partout nous avons la patrie et le toit natal, — la forêt et le ciel.

Comme tous les hommes faibles, qui jettent leurs forces dans un premier élan de colère, M. de Rouvray ne se sentit plus le courage de continuer cette lutte devenue ridicule pour lui : — Eh bien, la paix! je veux bien vous l'accorder ; mais prenez garde à la guerre!

Le zingaro salua avec dignité.

A cet instant, les pas d'un cheval retentirent dans la cour ; mademoiselle de Rouvray devint pâle et s'appuya sur le bras de sa cousine. Bientôt on vit apparaître à la porte un jeune cavalier d'une noble figure, qui avait grand'peine à comprimer l'ardeur d'un grand cheval anglais qui venait de faire deux lieues en moins de dix minutes : — Qui est-ce qui nous arrive ainsi sur un cheval tout fumant? demanda mademoiselle de Cormeilles.

Clotilde pâlit et ne répondit pas.

Cependant le cavalier s'était arrêté devant M. de

Rouvray : — Eh bien? demanda le baron. — C'est fini, tout est perdu. Ils nous abandonnent. Qu'allez-vous faire?

M. de Rouvray réfléchit un peu : — Je vous répondrai tout à l'heure.

Le jeune homme descendit à bas de son cheval et remit la bride aux mains d'un palefrenier : — Qui vient là-bas avec mademoiselle Clotilde? demanda le jeune cavalier en voyant Madeleine. — Mademoiselle de Cormeilles, ma nièce, répondit le baron, une pauvre fille qu'ils ont failli mettre à la lanterne parce qu'elle a connu la reine. C'est toute une histoire que je vous raconterai à loisir, — s'il nous reste du loisir.

Celui qui venait d'arriver au château était un jeune homme du pays, Godefroy de Marginbault, qui avait jusque-là vécu fort nonchalamment avec une grande fortune. Orphelin de bonne heure, M. de Rouvray l'avait aimé et protégé; peut-être avait-il vu en lui mieux encore qu'un ami. Godefroy était un garçon fait aux belles manières, ayant de l'esprit, ni trop ni trop peu, beaucoup de noblesse dans le sentiment, et, ce qui n'était pas la plus mauvaise raison pour le baron, maître d'une demi-douzaine de métairies d'un bon rapport. Godefroy habitait, à deux lieues du château de Rouvray, une vieille maison seigneuriale d'une triste apparence, mais dont le parc aboutissait à une prairie de mille arpents dépendant de la seigneurie. Aussi, dans ses rêves, le baron ne s'arrêtait pas aux trois tilleuls rabougris qui avaient l'air de monter la garde devant la grille de Marginbault; il se promenait librement dans les détours de cette belle prairie, tout en calculant le nombre des bœufs et des vaches qu'on pouvait élever là.

Godefroy, revenu depuis peu du collége, passait solitairement ses journées dans les nonchaloirs de la promenade et dans les loisirs de l'étude, poursuivant de ses rêves le fantôme adoré de Clotilde.

Le baron et Godefroy allèrent en silence jusqu'au bout du parc. M. de Rouvray n'osait parler franchement; Godefroy n'osait l'interroger. Enfin le baron prit la main de son jeune ami et lui dit d'une voix émue: — Godefroy, je vous ai appelé, sachant que j'avais plus d'une chose importante à vous dire; maintenant que vous êtes là devant moi, je ne trouve plus un mot. — Parlez, parlez, dit Godefroy d'un air attentif. — Vous savez comme moi que les folies de Paris rejaillissent par toute la province; la révolution est plus sérieuse que je n'avais songé; elle finira par nous engloutir. Je ne veux pas, comme tant d'autres, aller en Allemagne, en Angleterre ou dans les Pays-Bas. Je ne suis plus dans l'âge des chevaliers errants; j'ai, d'ailleurs, bien assez couru quand j'étais jeune. Et puis, vous savez que je suis très-fataliste; pour moi, le danger existe à Berg-op-Zoom comme à Paris, dans un palais de Naples comme dans mon château. J'attendrai donc ici patiemment. Si l'orage m'atteint, je le subirai sans trop de regret. Mais si vous n'étiez pas là?...

M. de Rouvray prit la main de Godefroy. — Mon ami, vous parliez ces jours-ci de partir, d'aller défendre, les armes à la main, notre cause commune, le roi, l'Église, la France, notre France à nous. N'en faites rien. Demeurez ici. Qui sait si ce n'est pas ici qu'il faudra montrer du courage? Vous verrez que je suis jeune encore, s'il faut combattre. Mais si jamais on m'entraînait en prison, que deviendrait ma fille, que devien-

drait cette pauvre Madeleine? Godefroy, je sais que la vieille marquise de Thianges vous destine sa petite-fille... C'est une jeune fille accomplie, d'une belle naissance, d'une grande fortune... L'aimez-vous? — Je n'y songe pas, répondit Godefroy d'un air surpris. — Eh bien! mon ami, si vous ne l'aimez pas, si vous n'avez pas plus de penchant pour elle que pour Clotilde... — Ne le savez-vous pas? j'aime mademoiselle de Rouvray de toutes les forces de mon âme; ne l'avez-vous donc pas deviné quand, tout à l'heure encore, j'étais si pâle en l'abordant? — Je vous crois et Dieu vous écoute. Aimez-la comme une sœur, aimez-la comme votre femme, car je vous accorde sa main. — Mais savez-vous si mademoiselle de Rouvray?... — Oui, oui, oui; je suis bon juge en matière d'aimer; je n'ai pas besoin d'entendre les parties pour connaître la cause. Vous vous aimez, on vous mariera. — C'est tout mon rêve, dit Godefroy avec enthousiasme, mais je n'ose y croire encore.

Le baron et le jeune homme se promenèrent plus d'une heure dans les détours du parc, tout en parlant de révolution et de mariage : — Tant il est vrai, dit M. de Rouvray en rentrant au château, qu'on bâtit toujours sur des ruines.

Le soir, aux derniers rayons du soleil, M. de Rouvray, Madeleine et Clotilde conduisirent Godefroy jusqu'au bout de l'avenue.

Le jeune homme, près de monter à cheval, embrassa le baron et baisa, tout en tremblant, la main de Madeleine et celle de Clotilde. Après cet adieu, il s'élança au galop sous les arbres de la grande route.

Le baron s'enfonça dans ses champs de blé.

En retournant au château, Madeleine dit à Clotilde : — Ma chère enfant, vous aimez M. Godefroy ? — Moi, dit-elle, avec un mouvement de surprise, moi, j'aime M. Godefroy ! — Oui. — Je n'y avais jamais songé. Je serais bien heureuse si je l'aimais, parce que... — Achevez ! Que voulez-vous dire ? — Rien.

Comme elles arrivaient à la porte, elles se retournèrent, Clotilde sans savoir pourquoi, et Madeleine pour voir le soleil couchant. — Le voyez-vous, dit Madeleine, là-bas, le long de la haie, qui monte la colline ? — Non, je ne le vois pas. — Ah ! Clotilde, je suis bien sûre qu'il vous voit, lui ! — Ah ! oui, dit-elle avec un sourire attristé, voilà le cheval qui débusque de dessous le noyer. — Voyons, ma cousine, ouvrez-moi votre cœur ; j'ai surpris, sinon votre secret, du moins le sien : il vous aime. — Qui vous l'a dit ? — Mais vous n'avez donc pas vu ses yeux, Clotilde ? A-t-il le droit de vous aimer ? — Je ne sais pas ; cela regarde mon père. — Voyons, parlez-moi de M. Godefroy. Je suppose qu'il est d'une bonne maison ? — Qu'importe, dit Clotilde avec un peu d'impatience, qu'importe ! en effet, aujourd'hui il n'y a plus de noblesse ni de fortune !

Les deux cousines arrivaient dans la cour, en face de l'orangerie. La jolie bohémienne était sur le seuil, renouant une tresse de ses cheveux de jais.

Elle accourut au-devant d'elles. — Vous n'en voulez pas aux pauvres zingaris ? Nous sommes d'autres hirondelles, nous portons bonheur. — Vous portez bonheur ! murmura tristement Clotilde.

Sibbécaï, qui apparut alors sur le seuil, regarda doucement Clotilde ; comme Madeleine s'était tournée vers lui, il se mit à jouer, sur les pavés encadrés

d'herbe, avec un chien et un enfant. Il coucha l'enfant sur le chien, le chien se roula sur l'enfant. Une petite voix claire appela : *Sarah! Sarah!*

Ainsi se nommait la jeune bohémienne; elle salua les deux amies, et courut consoler l'enfant. Clotilde la suivit sans y prendre garde, Madeleine suivit Clotilde.

Elles se trouvèrent donc en face du zingaro, qui, tout confus de cette visite, se leva et salua trois fois avec vénération.

— Voulez-vous savoir l'avenir? dit-il d'une voix brève en regardant Clotilde. — L'avenir! mais qui peut dévoiler l'avenir? — Moi. — Eh bien! dit mademoiselle de Cormeilles, parlez. — Ma sœur lira dans vos mains, moi, je lirai dans le ciel; mais il faudrait voir l'horizon; ces toits et ces arbres nous masquent l'orient, d'où viennent les nuages à cette heure. Si nous montions sur le perron, ou bien là-bas près du mur, sur la terrasse? Clotilde ne répondait point. — Le ciel est bien disposé pour y lire, continuait Sibbécaï : de légers nuages qui passent vite, qui se colorent et se transforment.

Madeleine se pencha à l'oreille de Clotilde.

— Sachons donc ce qu'ils ont à nous dire. — Et si mon père revenait! — Il rentrera par le parc; nous avons bien le temps de les écouter : vous savez déjà comme je suis curieuse. — Et moi! pensait Clotilde. — Eh bien! dit-elle au bohémien, allez sur la terrasse, nous vous suivons. Quand vous aurez lu dans le ciel, Sarah essayera de lire dans nos mains.

Sibbécaï monta sur la terrasse, s'appuya sur le mur et regarda l'horizon. — Je vois monter un beau nuage rose, léger comme le vent, dit-il d'une voix émue :

pour qui monte ce beau nuage? — Pour moi, dit Clotilde en baissant la tête. — Il monte, il monte, rapide, sans détour : où va-t-il? c'est Dieu qui le conduit; le ciel est pur, le soleil le regarde avec ses yeux d'or, le vent le berce doucement, il monte, il monte; où va-t-il? D'où vient cet autre nuage qui s'approche de lui, qui va effleurer sa robe blanche faite par les anges? C'est un joli nuage empourpré, lancé par le bon vent. Comme le ciel est beau! Le soleil, qui va partir, répand partout des rayons de gaieté. Les deux nuages ont passé sans se toucher à peine. Ils suivent le même chemin; mais plus ils vont, plus ils s'éloignent. Quel est cet autre nuage sombre comme la nuit, où le nuage rose vient tout droit s'arrêter et se perdre? Ne vous effrayez pas, car...

A cet instant, la voix de M. de Rouvray fit tressaillir Clotilde. Elle s'élança vers le perron tout effarée, sans savoir pourquoi.

V

L'amour dans la tempête.

La nuit, Madeleine ne dormait pas. Elle appuyait ses mains sur son cœur pour l'interroger : son cœur battait violemment.

Mille images confuses passaient dans son insomnie : les pâles images du passé, les images toutes palpitantes de la veille; elle voyait danser encore les bohé-

miens, elle voyait fuir au loin Godefroy de Marginbault, et son cœur battait plus vite.

Dès qu'elle vit poindre le jour, elle courut à la croisée, elle appuya d'abord son front brûlant contre les vitres; bientôt, voulant respirer l'air vif du matin, elle ouvrit la fenêtre, quoiqu'elle fût à demi nue.

L'aube dorait l'horizon, le vent secouait la rosée aux arbustes du parc ; la brume commençait à se détacher de la prairie et à couvrir la montagne. Les grands bois de la gorge ressemblaient à un grand spectre gigantesque agitant son linceul; mais peu à peu la vie se répandit partout : l'alouette salua le jour, la brume se dispersa et s'évanouit, quand les premiers rayons du soleil traversèrent l'espace.

La jeune fille n'était pas sensible à ce spectacle. Pour la première fois de sa vie, elle voyait se lever le soleil et elle ne songea point à admirer. Elle avait fixé son regard sur la montagne, dans le chemin blanc couvert de noyers, où Godefroy s'était retourné pour saluer le château de Rouvray.

Elle allait se détacher de la fenêtre, quand elle entendit du bruit dans la chambre voisine, qui était la chambre de Clotilde; presque au même instant, sa cousine ouvrit sa fenêtre. — Déjà éveillée? lui dit Madeleine. — Ah ! vous m'avez fait peur, ma cousine, s'écria la jeune fille. — Vous ne me direz pas pourquoi vous ouvrez la fenêtre si matin? — Pourquoi ! est-ce que je le sais? répondit Clotilde en soupirant. Mais vous, ma cousine? — Moi? je voulais voir lever le soleil au moins une fois dans ma vie. Madeleine rentra pour ne pas rougir devant Clotilde. — Mon Dieu, dit-elle tristement, pourquoi suis-je venue ici ?

Quand M. de Rouvray descendit de sa chambre, il trouva Guillaume Ragois qui l'attendait dans la cuisine. C'était le maître d'école de Rouvray, un vieux brave homme assez original, comme l'étaient alors tous les maîtres d'école, aimant fort à boire et à chanter les vêpres. — Monsieur le baron, nous sommes perdus. Mon fils, Jean-sans-Peur, arrive de la ville, où tout est sens dessus dessous. On a brûlé les confessionnaux; des commissaires de la révolution sont montés en chaire pour déclarer qu'il n'y avait plus ni Dieu ni diable. Quand les prêtres ont appris cette nouvelle-là, ils ont bravement pris la fuite en criant sauve qui peut. Ce n'est pas tout, voilà que la fureur gagne dans les villages. Croiriez-vous que mon chien de fils est revenu en parlant d'égalité, de liberté, de fraternité? J'espère le ramener; mais on m'a dit tout à l'heure qu'hier, au cabaret de la Foulotte — vous savez, au bout de Rouvray — on avait organisé un club. Ce sont des ivrognes; quand ils auront cuvé leur vin, ils n'auront plus rien à dire.

M. de Rouvray écoutait avec surprise et non sans inquiétude. Les gazettes lui avaient appris que la révolution, une fois arrivée sur un point nouveau pour elle, allait vite comme le feu dans ses fureurs aveugles. Il appela un domestique : — Qu'on aille tout de suite au château de Marginbault! Il faut que Godefroy soit ici.
— Pour moi, dit le maître d'école, je vais un peu passer au cabaret de la Foulotte pour savoir si c'est bien sérieux; j'irai de là chez M. le curé, car il faut lui conseiller de se tenir sur ses gardes. Avertissez, de votre côté, le père Robin, c'est un fidèle, celui-là. — Guillaume, gardez-vous bien de vous montrer inquiet;

faites semblant de ne pas croire à toutes leurs démonstrations de révolte. — Comptez sur moi, tous ces gueux-là sont venus à mon école, ils verront que je suis encore leur maître.

Guillaume Ragois salua et partit.

VI

Les premiers nuages.

Voici, en quelques traits, la physionomie de Rouvray au temps où commença ce drame.

M. de Rouvray gardait encore entre ses mains le pouvoir du pays. Ce sceptre n'était dur à personne, car M. de Rouvray avait un noble cœur. Il souffrait beaucoup des démences de la révolution; mais loin de l'abattre, les succès du peuple ranimaient son orgueil; à chaque défaite de la noblesse il relevait la tête avec une sombre fierté. Godefroy, qui eût été humble dans la puissance, était, comme lui, fier dans le danger; mais il était le seul de ses amis qui eût du caractère : tous les autres, faibles ou lâches, auraient volontiers abandonné les titres de noblesse inscrits sur leurs parchemins plutôt que sur eux-mêmes, si on leur avait laissé leurs châteaux, leurs terres, leurs prés et leurs bois.

Les gentillâtres et les fermiers du pays s'étaient adjoints aux nobles, non pour laver des offenses ou pour défendre des parchemins, mais pour repousser les violences du peuple. Ils craignaient le pillage, ils

avaient peur des pauvres; des bruits confus les avertissaient que tous les biens de ce monde seraient partagés. Ils aimaient mieux mourir pour le règne du roi que de vivre sous l'empire du peuple.

Les républicains rouges suivaient la bannière jacobine arborée par le fils du maître d'école, surnommé Jean-sans-Peur, qui avait à venger des humiliations sans nombre. Téméraire, ambitieux, frénétique, il était devenu redoutable. Il avait, sans peine, ramassé une troupe de coquins qu'il haranguait tous les soirs le plus grotesquement du monde.

Quand Godefroy arriva au Rouvray, vers midi, tout le pays était en rumeur. L'église avait été saccagée; on brûlait le confessionnal sous le portail en chantant la *Marseillaise*.

Godefroy remarqua avec surprise que les femmes étaient les plus intrépides; elles dansaient en rond et chantaient en chœur.

Quoiqu'il fût menacé du regard et même du geste par tous les sans-culottes improvisés, il demeura quelques minutes à regarder leurs actions sacriléges. Le fils du maître d'école présidait bruyamment; déjà il avait parlé en chaire avec l'éloquence entraînante, quelles que soient ses formes, des hommes soudainement convaincus.

Ce qui frappa surtout Godefroy, ce fut un homme qui se tenait à distance et qui regardait froidement le spectacle animé qu'il avait sous les yeux. Le jeune comte reconnut le zingaro; car il l'avait aperçu la veille au château de Rouvray.

Il alla à lui : — Que fais-tu là ?

Le bohémien leva fièrement les yeux sur Godefroy,

comme pour lui demander de quel droit il l'interrogeait ainsi. — Eh bien? reprit Godefroy d'un air plus amical. — Je regarde et j'écoute. — Retournes-tu au château ? — J'attends. — Est-ce que tu vas te mêler à tous ces brigandages ? — Peut-être. — Je croyais que les bohémiens étaient d'honnêtes gens qui se contentaient de détrousser les passants dans la forêt quand les ressources manquaient. — C'est l'histoire éternelle de ceux qui ont faim. Si vous avez tant de place au soleil, c'est que vous détroussez galamment tous ces pauvres diables qui font là un beau rêve, mais qui se réveilleront !

A cet instant, le fils du maître d'école vint à Godefroy : — Vive la république ! lui cria-t-il avec enthousiasme. — Vive le roi ! cria Godefroy.

Le jeune sans-culotte saisit la bride du cheval et ordonna à Godefroy de descendre — *pour comparaître devant le peuple* et lui rendre compte de ses paroles outrageantes.

Sibbécaï leva hardiment son grand couteau de chasse et dit au jeune comte : — Allez, monsieur, allez m'attendre au château.

Grâce à cette intervention, Godefroy parvint à recouvrer sa liberté, très-compromise; il partit au galop, se réservant de se venger un peu plus tard.

Il trouva M. de Rouvray en compagnie de ses fermiers et du maître d'école. Clotilde et Madeleine étaient dans le parc. — Eh bien ? demanda le baron à Godefroy dès qu'il le vit entrer.

Godefroy raconta ce qui se passait devant l'église de Rouvray. — Il ne nous reste qu'à nous défendre, dit le baron d'un air résigné. Je ne doute pas que tous ces

gueux-là ne viennent nous faire la guerre quand ils n'auront plus rien à piller dans l'église. Nous ne pouvons pas demander du renfort au Puy; car il paraît qu'il vient d'y arriver un représentant de la guillotine qui parle de mettre tout à feu et à sang. — Nous défendre? dit le vieux maître d'école d'un air abattu, et avec qui? et avec quoi? — Ne vous découragez pas sitôt, dit M. de Rouvray; la saison a été humide, les fossés sont pleins d'eau, le château se défendrait tout seul une fois les portes fermées. — Ce sont des lâches! s'écria Godefroy; dès qu'ils verront luire une épée, dès le premier coup de feu, ils prendront la fuite. — Ne vous y fiez pas, dit le maître d'école, car mon fils est avec eux. Je vous jure que celui-là est un fier garnement. Les portes de l'enfer s'ouvriraient devant lui, qu'il passerait outre sans baisser la tête.

Le petit fermier prit la parole : — Nous n'avons qu'un parti à prendre, pour nous sauver et sauver nos biens, c'est d'aller au-devant des révolutionnaires, de trinquer avec eux et de crier comme eux : Vive la république! — Jamais! dit M. de Rouvray avec indignation. Que ceux qui ne défendent ici que leurs biens et leurs personnes, sans songer à la sainte cause du roi et de l'autel, se détachent de nous. — J'avoue, dit le petit fermier, que je ne songe pas du tout à défendre le roi et l'autel : ce n'est ni le roi, ni M. le curé qui font pousser les moissons, chacun pour soi, Dieu pour tous. Je vous salue bien, monsieur le baron.

Il prit son chapeau et partit aussitôt.

Les trois autres fermiers tinrent conseil et suivirent son exemple.

Le baron demeura seul avec Godefroy et le maître

d'école. — C'est bien, dit Godefroy; cette lâcheté me donne des forces nouvelles; qu'ils viennent ici, je leur ferai cruellement la guerre.

Il se tourna vers Guillaume Ragois : — Si votre fils ose les conduire, je le tuerai sans miséricorde. — Un instant, monsieur Godefroy, ne parlons pas comme cela. Je suis des vôtres par esprit d'ordre, de paix et de dévouement; mais si mon fils, tout égaré qu'il soit, court le moindre danger avec vous, je m'en lave les mains. J'avais juré de vous obéir et de vous défendre; mais, quoi qu'il arrive, je ne puis pas vous donner raison contre mon fils. D'ailleurs M. le curé, en prenant la poste, m'a dégagé de mes serments. J'ai bien l'honneur de vous saluer. — Voyons, Godefroy, dit M. de Rouvray avec un triste sourire, n'allez-vous pas aussi prendre le même chemin? — Vrai Dieu! je jure de me faire tuer sur la place. — Gardez-vous-en bien; moi je puis mourir, mais vous qui êtes jeune, vous qui devez aimer et protéger ma fille. Ah! Godefroy, jurez-moi de vivre pour elle. Mais d'ailleurs pourquoi s'effrayer ainsi, peut-être sans raison? L'orage est bien sombre, mais il passera vite. — Hélas! dit Godefroy en voyant passer dans son imagination les ravissantes images de Clotilde et de Madeleine.

VII

La chanson du bohémien.

Clotilde et Madeleine se promenaient dans le parc avec cette douce et charmante inquiétude du cœur que

frappe une passion encore ignorée. Tour à tour silencieuses et expansives, heureuses de dire, plus heureuses de songer, elles avaient déjà vingt fois traversé le parc depuis l'étang jusqu'au perron, quand Clotilde aperçut, au-dessus d'une grande haie de sureaux, le chapeau à plume de Sibbécaï.

Elle tressaillit et se pencha pour effeuiller une rose.

— Voyez-vous, ma cousine? lui dit mademoiselle de Cormeilles. — Oui, oui, j'ai reconnu le grand chapeau. — Qu'a-t-il donc à faire dans le parc? Allons de son côté. — Allons, si vous voulez.

Les voyant venir, Sibbécaï les salua profondément, et, sans dire un mot, il continua de marcher le long de la haie. Il revint bientôt sur ses pas, examinant en détail la haie, le mur, le fossé :

— Ils pourront y venir, mais il y en aura plus d'un qui ne verra plus *somnal kham* (le soleil d'or). Je les coucherai là-dedans avec la vieille meripô (la mort).

Les deux cousines se regardèrent avec surprise et avec effroi.

Sibbécaï, à son retour de Rouvray, avait voulu voir de point en point les murs du château. pour chercher des moyens de défense en cas d'attaque.

Le soleil qui s'était caché sous les nuages depuis plus d'une demi-heure, ayant reparu dans tout son éclat, Sibbécaï, l'ami du soleil d'or, sembla s'épanouir comme une plante aux premiers rayons du matin ; sa figure, habituellement sévère, s'illumina d'un éclair de gaieté ; tout en continuant à dresser ses batteries, il chanta un air assez triste, ne croyant pas que Clotilde et Madeleine pensassent à l'écouter.

— Que chantez-vous donc là? lui demanda Madeleine.

Il jeta son chapeau à ses pieds, et répondit en s'inclinant :

— La chanson de therno (la jeunesse).

Sa sœur survint, portant un violon d'une main, de l'autre un tambour de basque.

— Eh bien ! frère, à quoi passes-tu tes heures ? ton violon ne dit plus rien, et moi je ne sais plus danser.

Après un long silence :

— Je vous salue, mes divines demoiselles. N'est-ce pas que Sibbécaï a tort de ne pas courir avec moi les villages de la vallée ? J'ai la fureur de la danse. Voyez si j'ai le pied léger ! Un peu plus je m'envolerais comme les arondelles.

Sarah était à ce moment dans tout son éclat ; la vie et la gaieté passaient sur sa figure comme un autre soleil ; elle avait jeté un voile de gaze sur ses cheveux bleuâtres, son sein s'agitait vivement dans sa veste à la hussarde. Un seul ornement de mauvais goût nuisait à son costume : c'était un galon d'or qui bordait sa jupe de soie jaune à brillants ramages.

Sur les prières de Madeleine, Sibbécaï chanta, en s'accompagnant de son violon, l'air qu'il avait commencé une minute auparavant. Dès la première note, Sarah dansa sur l'herbe comme la cigale la plus vive et la plus joyeuse.

Vachtre doire kale gakha,	Pour tes deux yeux noirs
Myklyom mouza goubya' dà,	J'ai laissé ma douce mère,
Kehaz goule thaikalé,	Car ils étaient plus doux à mon cœur,
Oda maugué kampilé.	Et ils m'ont perdu.

Ce chant, dit lentement par une voix accusée, avait un grand caractère de mélancolie et de passion. En ré-

pétant le dernier vers, Sibbécaï regarda Clotilde et baissa la tête pour essuyer une larme. Sarah, qui s'était élancée, rapide et légère comme la biche sauvage, avait fini par danser avec une expression grave et triste.

Godefroy cherchait vaguement Clotilde; pour la seconde fois il traversait le parc, du perron à l'étang, sans songer à chercher la jeune fille à l'autre bout. Au bruit du violon et du tambour de basque, il prit un autre chemin; il découvrit bientôt que Clotilde et Madeleine étaient arrêtées pour voir danser la bohémienne et entendre chanter Sibbécaï.

Tout son ressentiment contre cet homme se ranima avec violence; il saisit la poignée de son épée et marcha vers lui d'un air altier.

Arrivé devant les deux cousines, il les salua avec beaucoup de grâce, mais au même instant il se tourna vers le zingaro.

— Je t'avais dit que je t'attendrais ici? — Me voilà, répondit le bohémien avec beaucoup de calme. — Tu ne portes pas d'épée, je dois donc me borner à te dire que tu n'es pas un homme.

Madeleine recula d'un pas avec un mouvement de frayeur.

— Maître, dit le bohémien en sourcillant et en regardant Godefroy des pieds à la tête, vous dites que je ne suis pas un homme, êtes-vous un gentilhomme, vous? — Moi! — Non; car, si vous étiez un gentilhomme, au lieu de me reprocher de n'avoir point d'épée, vous m'en donneriez une pour me défendre. — Qu'à cela ne tienne, je m'en vais t'en chercher une, dit le jeune homme tout exaspéré. — Vous êtes fou! s'écria Clotilde en lui saisissant le bras pour l'arrêter.

Voyant la jeune fille pâle et l'œil égaré, Godefroy tenta de masquer sa colère; il sourit, mais d'assez mauvaise grâce, tout en se laissant entraîner. — C'est un insolent qu'il me faut châtier. — Est ce la peine? murmura Madeleine qui était très-émue de cette scène un peu étrange; c'est un sauvage; peu vous importe ce qu'il dit? — Un sauvage! dit Clotilde en se récriant; je vous déclare qu'à mes yeux ce bohémien est un homme, car il a du cœur.

Clotilde s'était efforcée pour dire ces paroles; elle s'appuya toute chancelante au bras de sa cousine.

La voyant rougir, Godefroy lui dit avec un air de reproche : — Comme vous prenez sa défense, Clotilde! Il vous a montré qu'il avait du cœur? — Vous êtes un enfant, Godefroy. Pourquoi cherchez-vous la guerre à ce brave homme? Oui, il nous a montré qu'il avait du cœur. N'est-ce pas, Madeleine, qu'il chantait tout à l'heure avec passion?

En disant ces mots, Clotilde pensait aussi que Sibbécaï s'était noblement conduit devant Godefroy. — C'est vrai, dit Madeleine, j'avoue qu'il m'a presque attendrie en chantant. Mais c'est assez parler de cela. Monsieur Godefroy, il n'y faut plus songer. — Non, non, ce n'est pas fini! s'écria Godefroy qui n'était que plus irrité par ce que Madeleine et Clotilde venaient de lui dire. Je vais de ce pas...

A ce moment, des cris de guerre retentirent jusque dans le parc.

Sibbécaï, qui s'était élevé à quelques pieds de terre par la force de ses bras, en saisissant une branche de tilleul, vint droit à Godefroy :

— Maître, lui dit-il avec gravité, entendez-vous ces

cris farouches? C'est la mort qui vient. Prenez garde à vous, et, si vous avez du cœur, ne tournez pas vos armes contre ceux qui ont couché sous votre toit; ce ne sont pas ceux-là qu'il faut combattre. — La mort qui vient! dit Madeleine toute défaillante. — N'écoutez donc pas ce qu'il vous raconte, dit Godefroy avec inquiétude. — Il a dit la vérité, murmura Clotilde : c'est la mort qui vient, je le sens bien là.

Elle appuya la main sur son cœur.

Les cris étaient moins confus; on commençait à distinguer des refrains révolutionnaires, des menaces de feu et de sang. — C'est fini, dit Madeleine; je reconnais là toutes les fureurs, toutes les vengeances, tous les crimes de la révolution; c'est Paris qui souffle le mal sur la province. Si vous voulez nous sauver tous, n'écoutez pas ce que dit cet homme; ne songez pas un instant à lutter contre des lions. — Des lions! dit Godefroy exalté; vous prenez ce ramas de brigands pour des lions! Vous verrez.

Tout en parlant on s'était avancé à grands pas vers le château. Godefroy, disant ces derniers mots, s'élança vers le perron et cria à un domestique d'un ton impérieux d'aller fermer les portes de la cour. Ce cri fut pour M. de Rouvray le premier signal du danger; il était dans une écurie avec un gentillâtre du terroir qui lui voulait acheter un cheval de selle. — Qu'est-ce que j'entends là? dit le gentillâtre sur le seuil de l'écurie. Eh! mon Dieu! dit le baron, toute la campagne, du côté de Pierre-Aigle, est en révolution; il faut s'attendre à tout. — Quoi! vous croyez qu'ils oseraient?... — Monsieur, ils renverseront jusqu'à la dernière pierre de mon château.

VIII

La Prophétie.

Au château! au château! s'était écrié Jean-sans-Peur, le fils du maître d'école; c'est là que sont toutes les richesses du pays!

Tous les révoltés, à cette voix de tonnerre, se précipitèrent comme la tempête sur le revers de la montagne; en quelques minutes ils furent aux abords du grand bois de Rouvray. On eût dit des bêtes fauves répandues dans les campagnes: c'étaient des cris barbares, des rugissements forcenés. Cette foule, tour à tour ardente au bien et au mal, selon la passion du moment, offrait dans sa course le plus odieux spectacle : on ne voyait que ses haillons, on ne voyait que son délire, il n'y avait plus rien d'humain dans ces hommes égarés qui croyaient se dévouer à la France, en traversant tous les crimes.

Ils suivirent leur chef avec une ardeur aveugle. Le peuple est toujours esclave : quand ce n'est plus de Louis XVI, c'est de Marat.

A l'entrée du bois, le fils du maître d'école, qui avait en main la vieille épée du prêtre, rassembla cette troupe vagabonde, prêcha la vengeance avec fureur et ordonna de couper au plus vite des bâtons de cornouiller pour armer les amis du peuple contre ses tyrans. Les plus fougueux de la troupe s'étaient armés de piques et de fourches.

En 1793, le donjon de Rouvray avait pour naturelles défenses d'antiques murailles à peine ébréchées et de larges fossés serpentaient à l'entour. Avant de baigner la vallée, la petite rivière de Parmailles, qui prend sa source parmi les roches de la montagne, coulait dans ses fossés au sud, au levant et au nord. De ces trois côtés, le château semblait inattaquable pour les assiégeants sans artillerie; au couchant, le fossé avait à peine quelques mares d'eau croupissante cachée sous une magnifique végétation; mais, pour y arriver, quand on était dans l'avenue du château, il fallait traverser la petite rivière, dont M. de Rouvray avait abattu le pont.

Le soleil se couchait quand les révoltés s'arrêtèrent devant le château : les derniers rayons blanchissaient à peine les plus grands arbres et déjà la brume voilait le fond de la vallée. A la vue de ce vieux donjon défendu de toutes parts, Jean-sans-Peur se sentit moins courageux. Il voulut faire le tour des murs, mais la petite rivière l'arrêta bientôt. Parmi les fanatiques se trouvait, à propos, un ancien valet de M. de Rouvray, chassé du château pour vol de jambons; il donna quelques sages avis : il conseilla d'abandonner le portail, de jeter à la hâte un autre pont sur le ruisseau et de franchir la muraille du couchant, soutenant qu'une fois dans le parc quelques-uns d'entre eux pourraient, pendant la nuit, se glisser sans trop de danger par le soupirail d'une voûte ayant plusieurs issues. Le chef improvisé, un peu ranimé, décida que huit des plus robustes iraient à la découverte de bûches ou de fagots pour former un passage sur l'eau, au lieu le plus touffu, afin de n'être pas vus des assiégés; que huit autres

iraient bruyamment du côté opposé, dans le seul dessein d'y attirer les défenseurs; que le reste de la troupe demeurerait en face du portail en attendant l'heure de l'attaque.

Le camp fut donc formé dans l'avenue du château devant le redoutable portail, dont les deux tours gothiques semblaient deux sentinelles menaçantes. Depuis plus d'un siècle, le pont-levis avait disparu par un ordre royal; mais la grande porte, toute bardée de fer, eût vaincu Samson.

La soirée était froide; un femme ramassa des branches mortes, des feuilles rouillées, des herbes jaunies, et demanda du feu à un fumeur de Rouvray en déposant son butin contre le tronc entamé d'un chêne. Le fumeur vint à son aide : en moins d'une minute une épaisse fumée se dispersa dans les arbres; bientôt la fumée fut suivie d'une flamme transparente qui réjouit toute l'assistance.

Un lettré de la horde, non pas le fils du maître d'école, murmurait entre ses dents cette prophétie d'Isaïe, tout en agitant une hallebarde : « Malheur à vous qui joignez maisons à maisons et qui ajoutez terres à terres sans qu'il reste de place pour les pauvres! Êtes-vous donc les seuls habitants de ce monde? »

Comme il contemplait la forme imposante du donjon, il se souvint de cette parole du Christ qui achevait sa pensée : « Je jure que cette multitude de palais seront tous déserts et démolis. »

IX

Celle qui n'est pas aimée.

Cependant, les quelques voisins accourus en toute hâte s'étaient réunis dans le grand salon du château. On tenait conseil pendant que les bohémiens et les gens du château veillaient à la première défense.

La nuit était venue, nuit d'horreur et d'angoisse : on sentait la mort passer dans l'air. Clotilde et Madeleine, silencieuses et debout à la cheminée, semblaient attendre que la dernière heure sonnât pour elles. Godefroy se promenait à grands pas, tantôt donnant son avis, tantôt s'arrêtant, sans dire un mot, devant les deux jeunes filles. Clotilde, dont le cœur battait devant le danger, ou peut-être devant Godefroy, se détacha lentement de la cheminée et s'en fut respirer à la fenêtre voisine. Le grand rideau de damas vert était relevé vers le milieu par une torsade à franges d'or. Les clartés obscurcies des candélabres se jouaient sur le damas, mais n'atteignaient point Clotilde. Godefroy, qui l'avait vue se glisser sous le rideau, alla vers elle avec un violent battement de cœur; et tout à coup, emporté par sa passion, il passa vivement dans l'embrasure. Clotilde tressaillit et se jeta contre la boiserie. Alors son cœur dut battre contre le cœur de Godefroy. Le timide amoureux se pencha sur la balustrade et regarda dans l'ombre les charmilles du parc, mais, à un mouvement de mademoiselle de Rouvray, il lui saisit le bras comme s'il eût craint de la perdre. Par une lé-

gère résistance, Clotilde détacha son bras; mais sa main ne put échapper à celle de Godefroy.

— Oh! je puis mourir! murmura-t-il en levant sur elle un regard plein d'amour.

Clotilde, très-émue, pencha la tête sous ce regard comme sous un rayon de soleil : — Mourir! dit-elle d'une voix éteinte. — Les dieux ont soif! Entendez-vous les clameurs des brigands? J'ai peur de ne plus revoir le soleil, Clotilde; j'ai des pressentiments sinistres; ce soir, je ne pouvais me détacher du tombeau de ma mère. Au moins ma mort sera glorieuse, car je veux mourir en vous défendant. — Nous mourrons tous cette nuit, dit Clotilde. — Non, vous ne mourrez pas : les septembriseurs eux-mêmes auraient pitié de vous.

Les cris des insurgés arrivaient au cœur des amants comme de sinistres présages. — Voilà notre dernière heure! murmura Clotilde.

Elle s'était approchée de Godefroy comme pour s'abriter du massacre; par un même mouvement, Godefroy s'était approché d'elle comme pour la préserver — et leurs lèvres se touchèrent. — L'amour fut-il pour quelque chose là-dedans? — Ce fut le seul baiser qu'ils cueillirent ensemble : « *Bacio a tanta fede!* » selon la parole du poëte. — Si je meurs, dit Godefroy d'une voix étouffée, gardez ce scapulaire que j'ai sur le cœur depuis vingt ans bientôt.

Il détacha de son cou un ruban noir où était suspendue une petite croix d'argent : — Voilà ce scapulaire, reprit-il en le déposant dans les mains de Clotilde: c'est un crucifix rapporté de Saint-Jacques de Compostelle par l'aïeul de ma mère.

Clotilde passa le ruban à son cou et cacha la croix dans son corsage : — Oh! gardez-la toujours et soyez bénie! s'écria Godefroy éperdu de joie. — Pourtant, reprit-il d'une voix attristée, si un jour votre cœur se laisse aller à d'autres séductions, de grâce, ne profanez pas ce premier gage d'amour; je vous en supplie, Clotilde; la veille de vos fiançailles, le jour où vous perdrez mon souvenir, de grâce, courez au tombeau de ma mère et déposez-y ce scapulaire.

Mademoiselle de Rouvray croisa ses mains sur le crucifix.

Tout à coup la grande salle fut en rumeur au signal d'une sentinelle : — Aux armes! aux armes! s'écria M. de Rouvray.

Godefroy, déjà armé de deux pistolets, saisit un sabre et s'élança vers la porte. Sur le seuil, il se retourna pour jeter un regard rapide à Clotilde qui ne sentit pas ce regard.

Il disparut au même instant sans avoir pensé à Madeleine : — O mon Dieu! murmura-t-elle en laissant retomber sa tête sur le marbre de la cheminée; ô mon Dieu! rien pour moi! seule! seule! seule!

Il lui sembla qu'un linceul glacé l'enveloppait; les songes désertèrent son cœur, la nuit couvrit son âme; elle tomba dans une douleur infinie.

Les défenseurs improvisés se jetèrent à la suite de Godefroy; les moins ardents s'attardèrent un peu; un officieux voulut donner des secours à mademoiselle de Rouvray : — Si vous voulez me secourir, dit-elle, suivez nos amis.

Clotilde et Madeleine demeurèrent seules dans le grand salon.

Un sanglot vint déchirer le cœur de Madeleine.

— Ma cousine, prions Dieu; nous mourrons avec courage. — Vous pouvez mourir avec courage, dit tristement Madeleine, car vous êtes aimée, vous; vous continuerez votre rêve là-haut; mais moi... — Mon rêve là-haut? hélas! vous ne l'avez donc pas vu?... je suis aimée, mais je ne l'aime pas. — Vous n'aimez pas Godefroy?

Une impression de joie douloureuse s'était répandue sur la figure de Madeleine. — Non, dit lentement Clotilde, je n'aime pas Godefroy... et vous, ma cousine? — Moi... qu'importe, puisqu'il vous aime! murmura Madeleine.

X

Jean-sans-Peur.

Sibbécaï se précipita dans le salon où les deux jeunes filles étaient restées seules. — C'est fini, dit-il en montrant ses mains ensanglantées... Mais je veux vous défendre jusqu'à la mort... les valets nous ont trahis, les chiens enragés sont maîtres du château. Il faut partir, car ils vont vous déchirer en lambeaux dans leur fureur. — Partir! s'écria Clotilde en s'élançant dans les bras de sa cousine; partir! jamais! et mon père? — Et Godefroy? demanda avec anxiété mademoiselle de Cormeilles. — Que voulez-vous que fasse un homme contre cent lions?

Des cris de joie et de douleur se répandaient dans la

cour du château, sous les fenêtres du salon. La porte entr'ouverte fut poussée avec fracas. — Où est la fille du baron, que je lui montre le sang de son père?

C'était Jean-sans-Peur qui parlait ainsi sur le seuil de la porte, les yeux féroces, les bras rouges de sang, tout enivré de ses meurtres. — Mon père! murmura Clotilde en tombant évanouie aux pieds de mademoiselle de Cormeilles, qui n'avait pas eu le temps de la soutenir.

Sibbécaï saisit vivement Clotilde, la porta sur un fauteuil, s'agenouilla devant elle pour lui demander pardon de l'avoir touchée; puis il s'élança comme un tigre vers Jean-sans-Peur, il le prit corps à corps: — Tu n'es donc pas encore des nôtres? dit avec terreur le fils du maître d'école. — Des vôtres! s'écria Sibbécaï en rugissant.

Il avait porté Jean-sans-Peur devant la fenêtre: — Ce n'est pas la peine de l'ouvrir. Disant ces mots, il brisa les vitres avec la tête de Jean-sans-Peur et le précipita sur le pavé de la cour.

Il se hâta de retourner à Clotilde, qui venait de rouvrir les yeux: — Mon père! mon père! dit-elle encore.

Sibbécaï lui prit respectueusement les mains: — Il faut partir! votre père est mort; ils vous tueront comme des lâches quand ils m'auront tué moi-même.

Clotilde sembla sortir d'un horrible songe: — Ils me tueront! Une douleur nerveuse la saisit: — Je veux les tuer! s'écria-t-elle toute hors d'elle-même.

A ce moment, Jean-sans-Peur, qui avait appelé au secours, rentra dans le salon porté par deux des siens. Mademoiselle de Rouvray saisit un chandelier et se précipita sur lui plus vite que le bohémien. — Tu as tué

mon père! s'écria-t-elle en assénant au fils du maître d'école un violent coup sur le front.

Elle retomba évanouie en s'écriant : — Je veux mourir! Je veux mourir!

Sibbécaï avait déjà ressaisi Jean-sans-Peur, malgré ses deux compagnons, pour le jeter une seconde fois par la fenêtre; mais les assiégés, qui se ruèrent alors dans le salon, le saisirent lui-même et l'empêchèrent de se venger : — Je vais mourir! dit Jean-sans-Peur d'une voix solennelle; mes amis, mes frères, suivez mes dernières volontés.

Il se fit presque silence autour de lui : — La ci-devant de Rouvray, ici présente, sera envoyée par vous au tribunal révolutionnaire, comme coupable d'avoir attenté à mes jours. Si vous n'avez pas encore cassé la gueule au séminariste Godefroy, vous le garrotterez avec elle dans les mêmes cordes, pour les envoyer ensemble à la guillotine. Il faut des exemples. Puisqu'on dit qu'ils doivent s'épouser, ce sera un mariage comme un autre. Vous voyez que je suis brave jusqu'au bout, puisque j'ai toujours le mot pour rire... J'étouffe... Ouvrez la fenêtre... Retournez-moi de l'autre côté.

Sibbécaï tentait de se délivrer par des efforts surhumains : — Donnez-moi donc du vin... il y en a ici... murmura le fils du maître d'école.

Godefroy, couvert de sang et de poussière, entrait dans le salon. Un des paysans, indigné de voir la mort douloureuse de son chef, se jeta à la rencontre de Godefroy : — Ah! chien! nous allons venger Jean-sans-Peur.

Godefroy, laissé pour mort dans les fossés du château, épuisé par le sang qu'il avait perdu, n'eut pas

même l'idée de se défendre : — Tuez-moi, lâches! dit-il en tombant aux pieds de Clotilde. —Non, non, murmura Jean-sans-Peur d'une voix mourante ; il faut des exemples au pays : A la guillotine avec la ci-devant! C'est assez bon pour les aristocrates.

Cependant mademoiselle de Cormeilles était depuis un quart d'heure debout, sans mouvement, dans un coin obscur du salon. Elle voyait et elle entendait sans pouvoir penser ni marcher. Il semblait qu'un linceul de glace s'appesantît sur ses épaules ; elle attendait la mort tout éperdue et tout épouvantée. Mais, quand elle vit reparaître Godefroy, elle s'élança vers lui et se jeta dans ses bras au moment même où Godefroy disait : — Tuez-moi !

Godefroy n'eut pas la force de soutenir mademoiselle de Cormeilles sur sa poitrine : il n'avait qu'un souffle de vie ; il retomba épuisé sur les dalles. —Allons, dit le paysan qui avait voulu venger Jean-sans-Peur sur Godefroy, son affaire est faite; la ci-devant ira toute seule au tribunal révolutionnaire. Qu'on attelle les chevaux au carrosse, je la conduirai moi-même. On avait deux écus de six livres pour porter au gouverneur une louve égorgée, j'aurai davantage pour porter à la nation une aristocrate vivante.

Comme le paysan disait ces mots, Sibbécaï, qui s'était déchaîné, se précipita comme un lion vers Clotilde, la saisit dans ses bras, renversa tous ceux qui allaient s'opposer à son passage, et disparut si soudainement, qu'on le poursuivit en vain par tous les coins du château.

Les paysans rugissaient comme des bêtes fauves qui ont laissé échapper leur proie : — Vous cherchez Clo-

tilde, dit tout à coup Madeleine, Clotilde, c'est moi. — C'est celle-là.

Tout le monde entoura Madeleine : — Oui, c'est moi ! Que vous importe que ma cousine Madeleine ait disparu? Elle ne vous a pas fait de mal. Puisque vous me jugez coupable, saisissez-moi et condamnez-moi.— Ce qui fut dit fut fait, s'écria un paysan en s'emparant de Madeleine avec une brutalité féroce.

Godefroy sembla se ranimer un peu : — Faut-il l'achever? dit une voix d'enfant.

Le jeune homme souleva la tête et entr'ouvrit ses yeux mourants : — Je ne demande qu'une grâce, dit-il d'une voix éteinte, c'est d'embrasser Clotilde.

Madeleine tressaillit : — Hélas! pensa-t-elle, ce baiser qu'il va me donner ne sera pas pour moi.

Elle tomba agenouillée et prit la main de Godefroy : — Accordé ! dit le fils du maître d'école. C'est le baiser de la mort ; mais il faut que je voie cela.

On lui souleva la tête ; il vit la jeune fille, les cheveux épars, les yeux pleins de larmes, qui regardait Godefroy avec angoisse et avec amour. — Allons donc ! dit-il d'un air impérieux, qu'on se dépêche un peu, sans faire de grimaces.— Clotilde! Clotilde! murmura Godefroy.

Madeleine se jeta tout éperdue dans les bras du jeune homme. Leurs bouches se touchèrent, leurs âmes se confondirent dans le même élan d'amour.

XI

La Fontaine inaccessible où voulait boire Clotilde.

. . . .

Cependant Sibbécaï avait emporté Clotilde au fond du parc, dans une chaumière à la mode du temps, depuis longtemps déserte.

Sarah, qui était parvenue à le joindre, passa le reste de la nuit à secourir Clotilde, à la porter dans ses bras comme un enfant.

La mort et l'effroi avaient anéanti la jeune fille.

. . . .

C'était au soleil levant. La matinée s'annonçait douce et sereine, à peine si les feuilles s'agitaient légèrement sur les branches immobiles. Quelques nuages passaient çà et là sur le soleil sans presque le cacher.

Les bohémiens s'étaient mis en route, depuis une demi-heure, à travers la forêt.

Clotilde, toujours à demi morte d'épouvante, se laissait emporter sans résistance. On l'avait couchée sur l'âne, que Sarah conduisait par les chemins les plus doux. Sibbécaï soutenait une espèce d'oreiller de menue paille d'avoine où Clotilde appuyait sa tête.

Arrivée au bas de la Fontaine aux Corbeaux, au pied du rocher gigantesque de la source, la jeune fille, subitement ranimée, se leva et tendit les bras.

Sibbécaï souleva l'oreiller. — Mon père! mon père! dit Clotilde en se tordant les bras. — Hélas! mademoi-

selle, dit Sarah tristement, il n'en faut plus parler. — Ne plus parler de mon père!... Ah! je comprends... De grâce, laissez-moi descendre. — Mais vous n'avez pas la force de faire un pas. — Qu'importe! je veux mourir à cette place plutôt que d'aller plus loin. — Nous voulons vous sauver, car il vous tueraient aussi. — Est-ce que vous croyez que je veux vivre quand il ne me reste personne à aimer? — Personne! c'est vrai, murmura Sibbécaï d'une voix sombre en regardant Clotilde avec une expression de douleur profonde.

Comme à ce moment on était dans un sentier creux, Clotilde, reprenant ses forces, se jeta éperdument sur un des bords. Sibbécaï, vif comme la flamme, arriva à temps pour la recevoir dans ses bras.

Elle le repoussa doucement et s'agenouilla sur l'herbe : — Mon père! mon père! dit-elle encore, pourquoi ne m'ont-ils pas tuée avec vous? Accordez-moi la grâce de mourir, ô mon Dieu! — Non, non! vous ne mourrez pas, dit le bohémien, qui s'était aussi agenouillé, lui qui n'avait jamais prié Dieu; mourir quand on a vingt ans et que le soleil luit! — Monsieur, dit-elle en s'éloignant d'un pas, je vous remercie de m'avoir secourue et protégée; je n'ai qu'une grâce à vous demander : partez et laissez-moi. Si je ne meurs pas, comptez sur ma reconnaissance; si je meurs, je me souviendrai de vous là-haut!

Sibbécaï essuya deux larmes à la dérobée; il voulut parler encore, il n'en eut plus la force; les dernières paroles de Clotilde l'avaient abattu : — Vous vous souviendrez de moi, dit-il enfin d'une voix troublée, et moi...

Il ne put achever. Sarah s'était arrêtée sous l'arbre

voisin, ne sachant si elle devait attendre et n'osant dire un mot.

L'âne broutait l'herbe à ses pieds. La caravane était déjà au haut de la montagne. La vallée retentissait des cris aigus des enfants. Clotilde fit un signe d'adieu à Sarah : — Voyez, reprit-elle sans regarder Sibbécaï, on vous attend ; je vous ordonne de partir.

A peine eut-elle dit ces mots, que le bruit de la complainte révolutionnaire : *Dansons la Carmagnole*, que les paysans chantaient devant le château, comme pour le braver encore, vint retentir jusqu'à elle et lui rappeler plus vivement les horribles scènes de la nuit. Elle tressaillit et se jeta tout effarée dans les bras de Sibbécaï : — Sauvez-moi ! sauvez-moi ! ils vont m'égorger !

Elle s'évanouit encore. Tout en la soutenant, Sibbécaï arracha deux ou trois touffes d'herbe humide de rosée et les secoua sur son front ; elle rouvrit les yeux, mais elle n'eut pas la force de se relever ni de dire un mot. Le bohémien la replaça sur l'âne avec un pieux respect.

Sarah se remit en route après avoir baisé une main de Clotilde qui pendait sur la crinière de l'âne. Sibbécaï continua à lui prodiguer les soins les plus tendres et les plus délicats.

Quand on arriva près du précipice, Clotilde se leva et dit en entr'ouvrant les yeux : — j'ai soif, donnez-moi un peu d'eau. N'est-ce pas, Madeleine, que je veux boire à la source? Où es-tu, Madeleine? — Vous voulez boire de l'eau ? dit Sarah ; nous n'en avons pas ; si vous voulez du vin, il y en a là, sous vos pieds, dans le panier. — Je ne veux boire que de l'eau, de l'eau, reprit Clotilde que dévorait la fièvre. — Eh bien ! dit Sibbé-

caï en la regardant avec un sentiment inexprimable, il y a là une source, j'y descends et je reviens.

A peine eut-il parlé qu'il se jeta pour ainsi dire dans tous les dangers du précipice. Un rayon de joie passa, mais passa vite sur le front de Clotilde. Elle était revenue à elle : — Sarah, aidez-moi à descendre, je veux marcher un peu.

Sarah lui représenta qu'elle ne pouvait se tenir debout; mais, sur ses vives prières, elle lui tendit les bras.

Dès que Clotilde fut à terre, elle courut sur la roche aux corbeaux, où enfant elle avait joué, où jeune fille elle avait rêvé.

Sarah la saisit avec inquiétude : — Voyez-vous, Sarah comme votre frère est intrépide? — Je tremble, dit la zingara; ce n'est pas là un chemin fait pour les hommes, mais pour les oiseaux. — Ah! reprit Clotilde, quel beau chemin que celui où personne n'a passé. Votre frère va me rapporter de l'eau de cette source vive; mais qu'il serait bien plus doux d'y descendre pour y boire! Voyez comme mon cœur bat : c'est la mort! — Que dites-vous? vous m'effrayez! — Sarah, embrassons-nous.

Sarah saisit Clotilde et la pressa sur son sein. Clotilde pencha la tête sur l'épaule de la bohémienne et lui dit tout bas : — Sarah, je ne le dirai qu'à vous, c'est votre frère qui me tue. — Mon frère? — Oui, Sarah, car je l'aime.

A peine eut-elle balbutié d'une voix éteinte ce fatal secret, qui lui dévorait le cœur et les lèvres, qu'elle se détacha vivement des bras de la bohémienne et se précipita dans le gouffre.

. . . .

Sibbécaï entendit un cri déchirant de Sarah. Il était alors agenouillé à la source pour y puiser de l'eau. Il se leva et tendit les bras.

Clotilde tomba sur le roc voisin. Il parvint à grimper sur ce roc taillé à pic, où les oiseaux seuls avaient pu s'arrêter.

Elle respirait encore. Il la prit doucement et l'appuya sur son cœur.

Comme Sarah poussait des cris de désespoir, il lui dit avec transport : — Pourquoi pleurer? Sarah, tu ne vois donc pas que je suis heureux. Va, va rejoindre les autres; pour moi, *mon voyage est fini*.

. . . .

Sarah joignit les mains et suivit avec terreur les mouvements de Sibbécaï. Il détourna les cheveux de Clotilde pour voir encore une fois cette angélique figure horriblement ensanglantée. Sarah remarqua un éclair de joie sinistre sur le front de son frère. Il essuya des larmes et contempla doucement Clotilde expirante, qui n'avait plus pour lui ni un mot ni un regard.

Tout à coup il la pressa sur son cœur avec un gémissement de douleur et d'amour; puis, appuyant ses lèvres de feu sur les lèvres éteintes de Clotilde, il se précipita avec elle au fond du gouffre.

Sarah entendit un bruit sourd; elle vit bouillonner les eaux; elle poussa un cri et tomba épouvantée sur le rocher.

Les bohémiens, qui avaient entendu des cris, étaient revenus sur leurs pas : — Sarah, que faites-vous là? Où est Sibbécaï? Pourquoi tous ces cris déchirants? — Voyez, répondit la zingara en se levant toute pâle et toute chancelante.

Elle indiqua de la main le précipice : — Ils sont là tous les deux!

Les bohémiens se penchèrent au-dessus du rocher : — Nous ne voyons rien.

L'un d'eux aperçut, sur la pierre où était tombée Clotilde, le chapeau à plume de Sibbécaï : — Le chapeau de Sibbécaï! — Tout au fond du gouffre, vous ne voyez pas les eaux encore agitées? C'est là qu'ils sont allés; c'est fini pour eux; mon frère me l'a dit : ***Mon voyage est fini.***

XII

La Guillotine des bouteilles.

Cependant, qu'étaient devenus Godefroy de Marginbault et Madeleine de Cormeilles après ce déchirant spectacle du baiser de la mort, comme avait dit le fils du maître d'école?

Pourquoi l'âme de Godefroy n'était-elle pas restée sur les lèvres de Madeleine? il serait mort dans un dernier et solennel baiser sans reconnaître que ce n'était point Clotilde qu'il embrassait. Mais son cœur devait battre encore. Il reprit quelques forces et sembla se réveiller. — Clotilde, murmura-t-il en passant la main sur ses yeux; où est Clotilde? — *C'est moi*, dit doucement Madeleine en se cachant la tête dans ses mains.

Godefroy se leva avec les yeux égarés d'un fou. — Quel rêve horrible! dit-il en se frappant le front. — Quel réveil! pensa Madeleine. — Qu'est-ce que tout

cela ? poursuivit Godefroy en regardant la horde sauvage des paysans qui pillaient, brisaient, dévastaient dans le grand salon. — Tout cela, dit un paysan en agitant une hallebarde, tout cela c'est le peuple : à genoux !

Le paysan se tourna vers le fils du maître d'école : — Faut-il l'achever ? demanda-t-il en indiquant Godefroy. — Gibier de guillotine, répondit Jean-sans-Peur; soyons magnanimes après la victoire; ne déshonorons pas des armes triomphantes; le combat est fini, c'est un prisonnier de guerre; mais n'oubliez pas que c'est un aristocrate : au point du jour il partira pour Paris avec la ci-devante, dans le ci-devant carrosse du ci-devant château de Rouvray.

Pendant que le fils du maître d'école parlait, Godefroy regardait Madeleine. Quoique la lumière fût battue par le vent, toutes les portes étaient ouvertes; quoique la jeune fille se cachât toujours la figure dans ses mains, il reconnut que ce n'était pas Clotilde. — Où est Clotilde ? demanda-t-il avec effroi, comme s'il eût pressenti les angoisses du lendemain. — Tu ne reconnais pas ta maîtresse ? lui dit le fils du maître d'école.

Godefroy, indigné, voulut s'élancer vers lui; mais ceux qui l'entouraient le ressaisirent et le terrassèrent. — Pour cette fois, dit le paysan à la hallebarde, nous allons le garrotter comme un rien qui vaille : pour apprivoiser les loups il faut leur casser les dents. — Clotilde! Clotilde! dit encore Godefroy, car elle seule en ce moment fatal pouvait occuper son cœur défaillant. Ah ! Madeleine, poursuivit-il en saisissant la main de la jeune fille, vous n'avez pu me tromper

longtemps. — Hélas! dit Madeleine avec désespoir, pourquoi ne nous ont-ils pas tués tous du même coup! — Ils ont tué Clotilde! dit Godefroy en se débattant sous ses chaînes. — Ils ne l'ont pas tuée, murmura Madeleine, mais qui sait si nous la reverrons!

Elle lui raconta en peu de mots comment le bohémien l'avait miraculeusement enlevée à ses meurtriers. — O mon Dieu! s'écria Godefroy, j'aimerais mieux la voir morte ici que de la savoir vivante où elle est. — Ayez toute confiance, Godefroy, ce bohémien est un homme de cœur; d'ailleurs, n'a-t-il pas sa sœur avec lui? — Tout bien considéré, dit tout à coup un paysan qui avait écouté ce que venaient de dire Godefroy et Madeleine, la ci-devant demoiselle de Rouvray n'est pas celle qui est là, mais celle qui est partie. — Sois sans inquiétude, dit le fils du maître d'école; celle qui est partie reviendra, car on est à la poursuite de ce coquin tout galonné qui m'a jeté par la fenêtre. J'attends pour mourir qu'il soit là, les oreilles coupées.

Le chef de la bande poussait çà et là un rugissement forcené, car il souffrait de trois blessures.

Madeleine, toujours agenouillée, savourait l'amère volupté de son amour; car n'a-t-on pas senti qu'elle aimait Godefroy de toutes les forces de sa vie? Elle l'aimait pour elle, elle l'aimait encore pour Clotilde, pour Clotilde, qui n'avait jamais considéré Godefroy que comme un frère.

Elle n'osait lui parler, tant elle craignait de trahir son secret. Voyant qu'il était tout à Clotilde, par les larmes, par les angoisses, par les battements de cœur, elle se hasardait presque à lui dire : — Clotilde! tou-

jours Clotilde! mais Clotilde ne vous aimait pas! Comment lui confier cette vérité? Et, d'ailleurs, aurait-il voulu y croire?

Un flot de paysans envahit le grand salon qui s'était peu à peu dépeuplé. — Ce coquin de bohémien, dit l'un d'eux s'adressant au fils du maître d'école, nous n'avons jamais pu le ressaisir; il a regagné le bois, autant chercher une aiguille dans une botte de foin au clair de la lune. — Dieu soit loué! pensa Madeleine.— Malédiction! s'écria Godefroy.

Il se retourna vers Jean-sans-Peur : — Qu'on me donne une heure de liberté, lui dit-il d'un air déterminé, et je reviens ici avec mademoiselle de Rouvray, après avoir tué le bohémien.

Pour toute réponse, Jean-sans-Peur se contenta de lui rire au nez. — Après tout, dit-il après un silence, qu'importe d'où vienne la vengeance divine; ce coquin sera son châtiment comme la prison et la guillotine; d'ailleurs, nous avons sous la main de quoi nous venger nous-mêmes. Une aristocrate est toujours une aristocrate. L'une s'appelait Clotilde, l'autre s'appelle Madeleine, c'est toujours le même cou à couper. *Chair à canon*, disent-ils du pauvre, nous disons : *chair à guillotine*. La douleur arracha un cri à Jean-sans-Peur. — Voilà le point du jour, continua-t-il en maîtrisant ses grimaces : qu'on attelle les chevaux au carrosse et qu'on parte sur-le-champ pour Paris avec ces deux aristocrates. Et qu'on prenne garde, ajouta-t-il avec un rire cynique, qu'on prenne garde qu'ils n'en fassent un troisième.

Deux hommes sortirent pour obéir au fils du maître d'école.

Parmi les pillards quelques-uns revinrent alors de la cave armés d'une douzaine de bouteilles ensablées.
— Nous n'avons pas de tire-bouchon, dit l'un d'eux.
— Canailles ! s'écria Jean-sans-Peur, un tire-bouchon, c'était bon pour le temps où l'on pendait les esclaves ; aujourd'hui, guillotinez-moi ces bouteilles aristocrates. On trancha à coups de sabre le goulot de toutes les bouteilles.

Une savoureuse libation suivit ce massacre. On entonna la *Marseillaise* avec frénésie. Jean-sans-Peur expira à la dernière strophe.

Jean-sans-Peur n'était pas sans reproches; mais, en frappant ceux qui sur la terre ne laissaient pas de place pour les pauvres, il croyait venger les pauvres et accomplir une mission divine. La foi le sauvait, si la foi sauve dans le sang.

XIII

Le dernier voyage.

Le soleil saluait, à son lever, l'église de Rouvray, quand le carrosse partit au galop du vieux château désolé. L'homme à la hallebarde conduisait les chevaux ; deux lettrés du pays, un perruquier et un ménétrier, gardaient à vue Godefroy de Marginbault et Madeleine de Cormeilles, tout comme Barnave et Pétion dans la voiture de Louis XVI et de Marie-Antoinette au retour de Varennes.

On s'habitue à tout, même à la mort. On s'habitue

bien à la vie, « aux injustices des hommes et aux injures du temps, » comme disait Chamfort. A peine en route, Godefroy et Madeleine, résignés à toutes les angoisses, trouvèrent un sourire pour le soleil — un ami qui venait à eux. Comme ils avaient beaucoup de religion, ils se consolaient aux espérances de la vie éternelle. La mort ne pouvait pas leur apparaître plus terrible que la vie. Le proverbe persan n'a-t-il pas raison de dire que la mort est une bonne mère qui berce et endort ses enfants quand ils ont du mal ? — Là-haut, disait Madeleine en contemplant le bleu des cieux, nous irons attendre Clotilde. — Qui sait, disait Godefroy avec une sombre joie, si déjà Clotilde ne nous attend pas? Si elle est revenue à elle dans les bras de ce bohémien, elle aura bientôt voulu mourir pour échapper à toute l'horreur de son délaissement.

Après avoir dit un adieu éternel au vieux château de Rouvray, dont il voyait encore les hautes cheminées au-dessus des arbres centenaires du parc, Godefroy vit bientôt, par une échappée du bois voisin, se dessiner les tourelles en ruines du château de Marginbault. Cette apparition lui porta un coup violent. Toute sa jeunesse lui apparut et lui chanta l'hymne de ses tristesses. L'amour du toit natal, du coin de terre où l'on apprit sa vie par pressentiment, vint ressaisir son cœur déchiré. Ces vieux arbres qui gardaient la solitude comme une vaillante armée, ces chiens bruyants, ces fenêtres mélancoliques, cette cheminée hospitalière, toutes ces images visibles de sa vie passée, il ne devait plus les revoir. Encore, si on lui eût permis d'aller à l'église de Marginbault, où était enterrée sa mère ! Mais le carrosse ne se détournait pas de son fatal chemin.

— Eh bien ! dit-il en regardant Madeleine avec une expression de tendresse et de résignation, je suis tout consolé en vous voyant avec moi. — Ah ! merci, s'écria Madeleine sans pouvoir comprimer l'effusion de sa joie. — Qu'ai-je dit? murmura Godefroy sans comprendre Madeleine; je suis cruel dans mon égoïsme. Ne devrais-je pas plutôt m'affliger de vous voir, — vous qui n'êtes coupable que de votre naissance et de votre beauté, — vous voir exposée aux mêmes destinées que moi? — Je m'en réjouis, dit Madeleine. Songez que je suis seule au monde, qu'il ne me reste pas un ami... — Madeleine, il vous reste un frère. — Un frère...

Elle soupira et cacha sa rougeur subite. — D'ailleurs, on vous condamne ici; mais à Paris — oserait-on vous condamner? — Oui, répondit Madeleine. — Pour quel crime? — Parce que je suis votre sœur, puisque vous êtes mon frère... Godefroy, gardez-moi ce doux nom jusqu'à la mort... »

Le perruquier et le ménétrier se regardaient d'un air d'intelligence. — Je crois que nos prisonniers conspirent, dit le perruquier. — Ah! si j'avais mon violon, dit le ménétrier, comme je leur ferais danser la carmagnole!

XIV

Devant Fouquier-Tinville.

Godefroy et Madeleine furent conduits à Saint-Lazare, où la muse d'André Chénier errait la nuit comme une âme en peine.

Ils y furent inscrits sous le nom des enfants Marginbault frère et sœur, coupables au même titre du crime de défense à main armée d'un repaire d'aristocrates, c'est-à-dire du château de Rouvray.

On les sépara.

Il leur fut cependant permis de se rencontrer avec tous les prisonniers durant une heure. Ils parvenaient à se faire une solitude au milieu de la foule. Ils parlaient de Clotilde. Godefroy était tout au souvenir de la jeune fille; il ne voyait pas que devant cet amour persistant Madeleine dépérissait. Si la mort eût tardé longtemps à venir, elle n'aurait plus trouvé la pauvre amoureuse.

Ils comparurent ensemble devant le tribunal révolutionnaire. — Vous êtes accusés, dit Fouquier-Tinville en secouant ses manchettes du bout des ongles, pour montrer à ces aristocrates de la veille qu'il était un aristocrate du lendemain, — vous êtes accusés... — C'est assez, interrompit fièrement Godefroy, nous sommes accusés parce que nous sommes coupables. Nous ne reconnaissons pas cet odieux tribunal : où est la guillotine? Il n'y a plus que là que l'on respire un air

pur. — Les coupables, dit Fouquier-Tinville, ne se soumettent jamais au tribunal des hommes; mais les juges s'élèvent au-dessus de ces bravades, et condamnent ou absolvent, selon leur conscience.

L'accusateur public partit de là pour arriver aux crimes de Godefroy. D'après la déposition écrite de Jean-sans-Peur, d'après la déposition du perruquier, du ménétrier et de l'homme à la hallebarde, il n'eut pas de peine à convaincre les juges. Ce fut plus difficile pour Madeleine. Mais, si elle n'avait pas combattu de sa main, elle avait sans doute combattu de cœur. D'ailleurs, elle s'avouait coupable; elle n'osait braver les juges par un assaut de fierté et de noblesse qui les irritât. Ils voulaient absoudre, elle voulait mourir, elle fut condamnée.

Quand la sentence fut prononcée, sa figure changea soudainement d'expression.

Tout à l'heure fière et presque impérieuse, elle devient tout à coup suppliante.— Citoyens, j'ai une grâce à vous demander : faites que je meure en même temps que mon frère. — Ce n'est pas mon affaire, dit le président; cela regarde les geôliers et les bourreaux. Cependant, dit-il avec quelque émotion, le frère et la sœur... »

Il signa un ordre qu'il remit à Madeleine avec rudesse, mais avec émotion.

Elle le remercia par un regard de touchante reconnaissance. — Enfin ! dit-elle en s'élançant dans l'avenir, c'est demain le jour de mes rêves.

XV

L'amour et la mort.

. . . .

Mademoiselle Éléonore racontait toujours des histoires galantes dans la petite boutique de la rue Richelieu. — Éléonore, lui dit un soir la maîtresse du lieu, vous n'avez pas de raison de rester si longtemps dans vos courses. Il y a trois heures que vous êtes sortie. — Ah ! madame. si vous saviez! j'en suis tout anéantie, dit Éléonore en se laissant tomber sur un fauteuil.

Toutes les modistes se levèrent et vinrent en cercle à Éléonore. — Qu'y a-t-il donc? — Voilà que j'ai suivi la charrette, parce qu'il y avait dedans une jeune fille que vous connaissez bien. — Ah! mon Dieu!

Tout le monde pâlit et se regarda.— Mesdemoiselles, est-ce que vous avez oublié mademoiselle Juliette?

La marchande de modes tomba évanouie.

Tout en lui faisant respirer du vinaigre, Éléonore, revenue à elle parce qu'on l'écoutait religieusement, continua ainsi : — Oui, mademoiselle Juliette; mais il paraît qu'elle nous trompait et qu'elle s'était cachée ici sous un faux nom et sous de faux habits. C'était une ci-devante. Elle avait conspiré. Je l'ai reconnue tout de suite, quoiqu'elle fût bien changée. Quelle pâleur! Elle n'était pas seule. De temps en temps elle appuyait son front sur le sein d'un jeune homme, un vrai mar-

quis de l'ancien régime. La même beauté et la même pâleur. Ils descendirent ensemble, ils remontèrent ensemble, la main dans la main, les yeux dans les yeux. Quel voyage! Vous croyez qu'ils étaient tristes? mon Dieu, non. Ils ne riaient pas, mais on voyait sur leurs figures que la joie habitait leurs cœurs. Pour moi, j'étais toute chancelante. Ils avaient le pied plus ferme que moi.

Mademoiselle Éléonore soupira et se tut. Elle reprit avec plus d'émotion : — Ils se sont embrassés sur l'échafaud; ils avaient les mains liées, mais ceux qui s'embrassent à bras ouverts ne le font pas avec tant d'ardeur. Il a passé le premier, lui, comme s'il franchissait un seuil de porte. Elle l'a suivi avec la dignité d'une sainte.

Mademoiselle Éléonore fit le signe de la croix sans bien savoir ce qu'elle faisait. — On m'a pris pour une folle, dit-elle après un silence, car j'ai crié de toutes mes forces : « Attendez! attendez! attendez! » Mais la guillotine affamée n'a pas d'oreilles.

MORTE ET VIVANTE.

I

C'était en 1753, près de Munich. Adolphe Rennberg voyait déjà poindre le clocher du beau village où l'attendaient sa mère et ses sœurs.

Il rencontra, au détour du chemin, Marguerite, la jolie paysanne qu'il avait aimée quand il était encore écolier chez maître Stephan.

Elle n'était plus gaie comme autrefois. En reconnaissant Adolphe, elle s'éloigna en toute hâte et disparut comme une vision.

Adolphe, sans trop se préoccuper de cette rencontre, alla à la maison natale retrouver le seuil embaumé de sa jeunesse.

Adolphe venait d'étudier tour à tour la philosophie et la médecine. C'était un esprit insouciant, naïf et enthousiaste, se laissant aller au cours de la vie comme une feuille au cours du ruisseau, aimant sa famille pardessus tout, mais n'aimant guère moins son chien et sa

pipe, le sentier désert et le bocage odorant; ce qui ne l'empêchait pas de s'acclimater dans la taverne enfumée, avec les paysans en gaieté. Durant ses études à Munich, il s'était nonchalamment accoutumé au bruit et au parfum de la taverne; il trouvait un charme singulier dans le tableau joyeux des buveurs; peintre, il fût devenu un des plus gais écoliers de Brauwer; poëte, il eût imité Hoffmann. Malgré ces penchants pour le cabaret, il cultivait dans son âme les fleurs bleues des pures amours; jamais poëte allemand n'éveilla de plus souriantes rêveries. Il avait plus que tout autre l'instinct des contrastes : c'était souvent au fond de la taverne, au tintement des verres, dans la fumée du tabac, que lui apparaissaient les plus belles images de l'amour.

Il redevint éperdument amoureux de Marguerite; Marguerite, toute fraîche et toute blonde, avait vingt ans depuis l'automne; elle vivait dans le silence avec son père : on la voyait à peine au village une fois par semaine. La chronique des lavandières racontait sur elle bien des histoires incroyables. On disait qu'un chasseur inconnu avait tenté de l'enlever par une belle nuit de mai; on disait même que, de son côté, elle n'avait guère résisté; mais son père veillait sur elle avec la plus austère sollicitude. C'était un homme de caractère antique, un franc Virginius, qui eût tué sa fille pour l'arracher au déshonneur. Il la voulait marier à un neveu des environs de Mons, et nul n'aurait pu le détourner de ce dessein.

Cependant Adolphe aimait Marguerite avec toutes les espérances du monde et avec toute l'ardeur d'une âme poétique. Adolphe était dans la belle saison de l'amour;

l'heure solennelle était venue. Il craignit d'abord d'aimer tout seul ; mais quelques œillades surprises dans le chemin de la ferme et dans l'église de Hartz l'avertirent que la belle Marguerite était touchée de son culte et de sa promenade. Un plus savant que lui sur ces choses-là eût peut-être découvert que ce regard de la jeune fille voulait dire ceci ou à peu près : Si je n'en aimais un autre, je vous aimerais. La femme a toujours un second amant dans le chemin du cœur.

Marguerite tomba malade, on ne sut ni pourquoi ni comment. Le bruit s'en répandit aussitôt. Son père venait de partir pour la Flandre. Le médecin du fermier restait à deux lieues de la ferme. Adolphe espéra qu'on n'irait pas si loin, mais le jour même il vit passer à Hartz le vieux médecin de Wésel. Il voulut le suivre à la ferme; la vanité l'arrêta en chemin. — Ils m'appelleront, dit-il en retournant. Le lendemain l'amour l'entraîna encore vers la ferme. Au moment où il se décidait à entrer, il vit sortir le vieux docteur qui, sur sa demande, lui apprit la mort de Marguerite. — Elle est morte! s'écria Adolphe. — Oui, dit le docteur en éperonnant son cheval, la science n'y pouvait rien. — Je l'aurais sauvée, murmura le pauvre amoureux dans son désespoir. — Sauvée de la vie, dit sèchement le docteur.

Adolphe s'en retourna chez sa mère tout éploré. Il passa le reste du jour au coin du feu, accablé sous sa douleur, ne voyant pas, ne disant rien, presque mort comme Marguerite. La nuit, il dormit à peine; à son réveil, le désir lui vint de voir de ses yeux et de toucher de ses mains le corps de cette femme aimée avant de l'abandonner aux fossoyeurs : un doute, un pres-

sentiment, une espérance l'avaient vaguement poursuivi depuis la veille. Mais quand il arriva à la ferme, on lui dit que la morte était ensevelie et cachée à jamais. Quatre jeunes filles vêtues de blanc priaient agenouillées devant le cercueil. Adolphe ne voulut point profaner le dernier refuge de Marguerite; il s'avoua que l'amour seul l'avait amené, il s'inclina religieusement devant le cercueil et reprit le chemin de Hartz. Sans savoir pourquoi, il entra en passant à l'église et reposa son front sur la pierre d'un pilier. Longtemps il demeura seul, écoutant la funèbre sonnerie des cloches et les lourds battements de son cœur, laissant tomber dans la nef un morne regard sur la draperie larmée qui allait couvrir le cercueil de Marguerite, cette dernière parure de ceux qui s'en vont. Un bruit de pas retentit sous les voûtes silencieuses; il tourna la tête et vit un jeune homme en costume de chasse, qui descendait alors l'escalier du portail. Il fut frappé de sa figure sombre, de sa pâleur mortelle et de son air inquiet. Il le suivit des yeux avec une curiosité passionnée. Le chasseur, qui avait déposé son fusil et sa gibecière sous le portail, à la garde de son chien, s'avança vers le chœur, le front incliné, en proie à quelque rêve profond, à quelque pensée infinie. Après avoir dépassé le bénitier, il revint subitement sur ses pas, trempa le bout des doigts dans l'eau bénite et fit le signe de la croix. Adolphe vit bien que le chasseur n'était pas accoutumé à cette œuvre de dévotion; une pensée de deuil, une souvenance, une crainte, l'avaient seules rappelé à ce devoir, sans doute oublié depuis longtemps. Le chasseur passa en s'inclinant devant la draperie des morts et traversa l'église de plus en plus

perdu dans sa pensée; il s'arrêta enfin dans une chapelle et s'agenouilla devant une vierge gothique couronnée de blanches immortelles. Adolphe ne cessa de le regarder qu'au moment où le convoi descendit dans l'église. Dès qu'il vit les jeunes filles s'avancer avec le cercueil, à la suite des chantres, il ne pensa plus qu'à son fatal amour, qui n'avait pu mourir avec Marguerite. Bientôt les chants des psaumes le chassèrent de l'église; il s'enfuit dans la campagne pour apaiser les battements de son cœur. Il gravit le versant de la colline et se reposa sur une roche moussue à l'ombre d'un mûrier sauvage, où souvent il s'était arrêté pour regarder dans la cour et dans le jardin de la ferme. Cette fois, hélas! ce fut pour voir dans le cimetière. Les fossoyeurs, assis sur l'herbe, attendaient, en devisant, la fin de la messe. Un homme vint à eux et leur dit quelques paroles après avoir contemplé la profondeur de la fosse. Adolphe crut reconnaître le chasseur qui l'avait troublé dans l'église. Cet homme disparut quand le convoi s'avança. L'étudiant souffrit plus que jamais à la vue de ce triste tableau des vivants dans les champs des morts, à la vue de ces blanches filles allant enterrer une de leurs compagnes. Peu à peu le convoi se dispersa, après avoir prié et pleuré sur la fosse; le cimetière redevint désert et silencieux. Le ciel était serein, légèrement voilé; le vent ne jetait guère qu'un sourd gémissement au travers des arbres. Ce calme et cette mélancolie de la nature apaisèrent le cœur d'Adolphe: il fit aussi sa prière pour le repos de l'âme de Marguerite, et Dieu sans doute eut pitié de lui, car, après avoir prié, il pleura.

II

A la nuit tombante, Adolphe rentra dans le village et voulut s'arrêter devant la maison de sa mère, qui était une pauvre femme vivant dans l'amour de Dieu et de ses enfants. Mais, en passant devant la porte, il lui vint une fumée odorante du souper qui le chassa plus loin. Au détour de la rue, il revit le chasseur et son chien qui gambadait devant lui. En arrivant à la porte d'un mauvais cabaret, le chasseur sembla réfléchir; il franchit lentement le seuil. Poussé par la curiosité, Adolphe le suivit. Le cabaret regorgeait d'ivrognes : c'étaient les sonneurs, le maître d'école, les fossoyeurs, le sacristain, tous les serviteurs de l'église paroissiale de Hartz, qui se consolaient de la mort de Marguerite. En entrant, Adolphe ne vit d'abord qu'un nuage de fumée; peu à peu il distingua une vingtaine de figures épanouies respirant les parfums enivrants du vin et du tabac. Dans un coin de la salle étaient le chasseur et son chien; le chasseur renversé contre le mur, et son chien nonchalamment étendu à ses pieds. Adolphe chercha du regard quelque table déserte : n'en trouvant pas une seule, il alla s'asseoir à celle du chasseur. Ce fut un singulier contraste que ces deux nobles têtes, pâles et tristes, à côté des plus joyeux buveurs du village. En se retournant pour demander une choppe de bière, Adolphe marcha sur la queue du chien, qui, déjà jaloux de voir un étranger à la table de son maî-

tre, releva ses lèvres et montra deux magnifiques rangées de dents. Le chasseur l'arrêta et l'apaisa d'un seul mot; le médecin lui tendit une main caressante, et la bête mutine se recoucha en grognant. Grâce à cette aventure, les deux jeunes gens commencèrent à se parler; l'un offrit de sa bière, l'autre de son tabac, et en moins de rien le médecin, le chasseur et le chien étaient trois amis. L'heure du souper fit partir peu à peu tous les buveurs, et nos trois amis demeurèrent seuls dans la salle avec la cabaretière, qui se délassait en filant sa quenouille. — Monsieur le docteur, dit après un silence le chasseur à Adolphe, le bruit court que mademoiselle Marguerite a succombé à un spasme; ne l'avez-vous pas vue mourir? — Je ne l'ai pas vue mourir. — Il me semble, dit le chasseur en pâlissant, que mademoiselle Marguerite a été enterrée bien vite. — Oh! oui, s'écria avec empressement la cabaretière; on n'attend jamais assez. Je me ressouviens toujours de cette dame de Munich, morte subitement un jeudi vers le soir et enterrée le lendemain avant midi : ce qui ne l'a pas empêchée d'en revenir, grâce à un fossoyeur qui a été la nuit suivante la déterrer pour lui dérober un diamant qu'elle avait au doigt. Elle existe encore à cette heure; voyez plutôt l'almanach de l'an passé.

Le chasseur sourit d'un air de doute et se versa à boire. — Malgré l'almanach, cette histoire est vraie, dit Adolphe, et j'en sais de plus singulières. Ces vieux contes de revenants et de vampires n'ont-ils pas pris leur source dans les funestes méprises qui ont enterré des vivants? On ferait là-dessus un beau roman. — A propos de roman, dit le chasseur, je me souviens que le baron de Waldstein est mort victime d'une de ces

funestes méprises. — Bien d'autres personnes célèbres en furent victimes, un empereur d'Orient, un consul romain. Vous n'avez qu'à feuilleter les écrits dignes de foi de Lancisi, de Bruhier, de Winslow, vous trouverez de terribles exemples; l'histoire elle-même en a recueilli un grand nombre. Il n'y a pas un mois qu'un numéro du *Journal des Savants* m'étant, par aventure, tombé dans les mains, j'y lus ce que je vais vous raconter.

La cabaretière déposa sa quenouille et prit un petit chat dans ses mains en écoutant. Le chasseur versa à boire d'un air distrait. Adolphe reprit ainsi la parole :

— Milady Roussel, mariée à un colonel anglais qui l'aimait d'une grande tendresse, succomba à une syncope causée par je ne sais quel mal caché. Le colonel, ne voulant point la croire morte, la laissa dans son lit comme une dormeuse, la face découverte, bien au delà du temps prescrit par la coutume du pays. Vainement on lui représenta qu'il la fallait enterrer : il repoussa les officieux, et déclara qu'il briserait la tête à tous ceux qui essayeraient de lui enlever le corps de sa femme. La reine d'Angleterre, ayant appris sa douleur profonde et sa singulière obstination, envoya devers lui un homme de sa suite pour lui faire des compliments, et surtout des remontrances sur son refus d'accorder à sa femme les honneurs de la sépulture. Le colonel répondit qu'il était sensible aux condoléances de la reine, mais qu'il la priait de lui laisser le corps de sa femme. Huit jours s'étaient passés : milady Roussel ne donnait aucun signe de vie; le colonel, désespéré, lui pressait les mains et les baignait de ses larmes, quand, au son des cloches d'une église voisine, elle se réveilla comme au sortir d'un songe, se souleva sur

l'oreiller, et s'écria : *Voilà le dernier coup de la prière, il est temps de partir.*

La cabaretière reprit sa quenouille. — Au moins, dit-elle, celle-là n'a pas souffert au fond d'un cercueil, comme la pauvre dame de Munich. — Je me sens frémir à la seule idée du réveil dans un cercueil, dit le chasseur; c'est un supplice digne des temps barbares. Renaître dans une pareille prison, sous la terre, enveloppé d'un linceul, criant et se débattant en vain ; renaître pour mourir de la mort la plus épouvantable !...

Le chasseur se leva comme pour repousser cette idée qui le glaçait. — Jean Scott, reprit Adolphe, fut trouvé dans son tombeau les mains rongées et la tête brisée. N'avez-vous pas appris...

A cet instant le petit chat du cabaret, qui s'était approché en sournois, par jalousie ou par curiosité, du chien de chasse, grinça les dents et souffla vers lui sa colère. Le chien, irrité, le poursuivit jusque sous une vieille étagère, où il ne put passer que la patte et le museau. Le petit chat, qui était lâche et méchant, comme beaucoup de ses pareils, se vengea tout à son aise. Chaque fois que le pauvre chien, de plus en plus irrité, avançait la dent pour mordre, il recevait trois ou quatre coups de griffe du chat inhospitalier. Le pauvre chien aboyait, jappait, se lamentait, mais ne pouvait se résoudre à lâcher prise. A la fin son maître, lui voyant au nez quelques taches de sang, eut pitié de son infortune : il alla vers lui pour arrêter le combat. Adolphe, entendant alors sonner dix heures, pensa que sa mère devait l'attendre avec inquiétude ; il dit adieu au chasseur, et sortit du cabaret. Le chasseur le suivit presque au même instant. A quelques pas du cabaret,

Adolphe, ayant tourné la tête, vit qu'il prenait le chemin du grand bois de Nebelstein. Il retourna jusqu'à la porte du cabaret ; la cabaretière allait fermer les contrevents ; il lui demanda d'où venait et quel était ce chasseur. La cabaretière lui répondit que, depuis un an, à peu près, il venait quelquefois boire une choppe de bière ; il était presque toujours silencieux ; il lui avait une seule fois parlé de Marguerite : voilà tout ce qu'elle savait.

Adolphe rentra au logis. Sa jeune sœur l'attendait au coin du feu ; il appuya son front contre la cheminée, et demeura silencieusement en contemplation devant les flammes mourantes qui ranimèrent ses douloureuses rêveries. Sa sœur lui offrit son front à baiser, lui dit bonsoir en sommeillant et disparut dans l'escalier de sa chambre. Adolphe demeura devant le feu jusqu'au moment où la douzième heure sonna à une grande horloge accrochée entre le lit de sa mère et une armoire du temps passé. Cette sonnerie réveilla en lui des souvenirs funèbres : au lieu d'aller se coucher, il ressortit, en proie à la plus violente agitation, et, comme par entraînement, il s'enfuit vers le cimetière. Tout dormait au village ; l'église seule frissonnait encore aux douze coups de sa cloche ; la lune avançait son front d'argent sur un drapeau flottant, suspendu au haut du clocher ; quelques nuages perdus fuyaient à l'aventure. Adolphe regardait toutes ces choses d'un œil distrait et effaré. Les nuages se transformant sans cesse, le drapeau que le vent agitait par intervalles, le front pâle et mélancolique de la lune, éveillaient tous les fantômes de son imagination. Quand il fut devant le mur du cimetière, il vit avec surprise la porte entr'ouverte. A cet

instant, un des nuages couvrit la lune, et vainement il regarda dans le cimetière : la nuit était partout ; il ne vit que la nuit. Le nuage s'éclaircit ; une demi-teinte traversa l'ombre ; il distingua des formes confuses : le grand Christ, veillant au-dessus des morts ; les débris d'une chapelle, quelques tombes éparses. Il chercha des yeux la fosse où dormait Marguerite : son cœur se glaça bientôt à la vue d'une ombre s'agitant au-dessus comme un démoniaque. Il se sentit jaloux, et son premier élan fut de courir vers cette ombre ; mais, au même instant, il la vit disparaître comme si la terre se fût ouverte sous lui. Le nuage passa et la lune éclaira tout le cimetière. Adolphe crut sortir d'un songe, et, pour ne plus y retomber, il s'enfuit sans oser retourner la tête, effrayé du bruit de ses pas, effrayé de son ombre qui le poursuivait.

III

Le lendemain, à son réveil, il retourna au cimetière ; il alla jusqu'à la fosse de Marguerite, cherchant d'un œil égaré des traces de son apparition de la nuit. Sur le sable de la fosse il vit des empreintes profondes ; mais n'était-ce point sur la fosse que s'étaient agenouillées les compagnes de la défunte ? D'ailleurs, la croix formée par la bêche du fossoyeur n'était qu'à demi effacée. Il ne douta plus des jeux de son imagination.

Quelques jours se passèrent. Peu à peu il oublia sa

douleur dans les consolations de sa mère; l'image de Marguerite s'effaça souvent de sa pensée, bientôt son amour alla rejoindre ses autres souvenirs.

Il reprit ses livres de médecine et poursuivit ses études trop souvent abandonnées. Il n'avait nulle autre distraction que la promenade au bord d'une petite rivière, sur la montagne, dans les bois environnant la ferme. La vue de cette ferme, singulièrement attristée par quelques pans de mur servant de limite aux vergers, avait pour lui un charme douloureux : il demeurait de longues heures en contemplation devant le colombier, dont le toit rouge s'élevait au-dessus des ormes de l'avenue; il écoutait en rêvant le caquètement des poules, le bavardage des canards, le glouglou des coqs d'Inde, toutes les prosaïques rumeurs de la ruche en travail. Perdu dans ses rêves, il oubliait que Marguerite n'était plus là; et quand, par aventure, son œil errant découvrait quelque jeune servante au travers du feuillage ombrageant la petite république, son cœur s'éveillait avec violence, en dépit de la jupe grossière et du béguin grossier de la jeune servante. Dans ses promenades, il emportait toujours un livre de médecine qui n'était jamais ouvert, mais qui lui donnait un air studieux aux yeux des gens qu'il rencontrait : c'était beaucoup dans un pays où la paresse n'est permise qu'aux ivrognes. Par malheur, avec ce livre il emportait sa pipe noire, qui faisait murmurer tous les dignitaires du village.

Un soir, Adolphe, armé de son livre et de sa pipe, s'en fut au bois de l'Étang : le temps était calme, le ciel était serein, et jamais le bois n'avait répandu tant d'harmonies et tant de parfums; le rossignol jetait aux

échos sa note perlée ; le vent secouait indolemment les fleurs des tilleuls et des marronniers ; toute la nature s'endormait dans l'amour. Adolphe suivait lentement un sentier vert coupé çà et là par une eau dormante parsemée de touffes de joncs et d'oseraies : c'était la première fois qu'il suivait cette route ; il lui fallait l'agilité d'un cerf pour franchir les mares d'eau sans s'y baigner les pieds ; à chaque instant le sentier devenait plus humide ; mais, loin de se rebuter, Adolphe poursuivait toujours sa promenade, entraîné par l'amour du mystère. Il voyait de temps en temps sur l'herbe l'empreinte du pied de quelque passant ; cette seule vue lui donnait du courage : il allait, il allait en songeant que le chemin de la vie était comme ce sentier, dont les abords si charmants s'étaient assombris peu à peu. La nuit venait, les bruits du soir s'apaisaient, et Adolphe, n'entendant plus que le frissonnement des feuilles, regrettait presque de s'être aventuré si loin, quand, après avoir dépassé une grande touffe de noisetiers, il vit tout à coup la campagne par une échappée de bois. Il fut à la lisière en moins d'une minute. Les derniers feux du jour tombaient sur un petit village éparpillé sous ses yeux, et sur un vieux château dont l'architecture saxonne avait perdu son beau caractère sous des embellissements frivoles. Adolphe n'avait jamais vu ce château ; il s'approcha d'un paysan qui ébranchait un pommier et lui demanda si c'était le Niedersteinschlosz, dont on lui avait souvent parlé. Le paysan inclina la tête, et se mit à ramasser les branches qu'il venait de couper. Adolphe se retourna vers le château, en proie à des souvenirs confus ; dans tous les pays il y a un lieu destiné à servir de scène aux contes de fées ou de

revenants. Mille fables, plus merveilleuses les unes que les autres avaient pris leur source au Niedersteinschlosz et avaient enflammé l'imagination d'Adolphe dans son enfance. Involontairement il s'approcha du parc qui se perdait dans le bois; il découvrit un petit pavillon à demi caché dans la verdure : c'était l'œuvre de quelque artiste ignoré du dernier siècle; jamais Adolphe n'avait rien vu d'aussi coquet et d'aussi capricieux; la nature avait achevé l'œuvre en lui formant une ceinture variée de jasmins, de chèvrefeuilles et de clématites; la brise la plus légère en détachait une pluie d'étoiles et de clochettes qui blanchissaient le parterre pendant la saison fleurie.

Adolphe grimpa sur un arbre à demi renversé contre la muraille du parc, pour mieux voir le pavillon : à peine arrivait-il à la dernière branche, qu'une tête aimée, la tête de Marguerite, lui apparut à l'une des fenêtres; mollement penchée en dehors du pavillon, elle semblait regarder le couchant rougi; dans son égarement, Adolphe ne put arrêter un cri de surprise. Celle qui était à la fenêtre du pavillon se troubla, disparut soudainement et ferma la croisée. Adolphe demeura perché sur la branche, abîmé sous les idées les plus étranges. Était-ce une vision? mais cette croisée qui venait de se refermer; était-ce un rêve? mais ce paysan qui ramassait encore son bois; était-ce Marguerite? mais la maladie, la mort, le cimetière! Adolphe cherchait dans un dédale.

Il retourna vers le bûcheron.—Qui habite ce château? lui demanda-t-il d'une voix troublée.

Le paysan le regarda en silence. — Vous êtes donc sourd? reprit-il avec impatience. — J'ai deux bonnes

oreilles, murmura le bûcheron. — Si vous m'entendez, répondez-moi donc! — Je ne sais jamais rien.

A cet instant, un enfant en jaquette, à peine âgé de six ans, arriva dans le champ de pommiers. — D'où viens-tu, marmot? lui cria le paysan, qui était son père. — Je viens du château. Et l'enfant fit siffler une pierre vers l'avenue. — Maman vous attend pour souper, reprit-il en bondissant sur l'herbe. Le paysan se prit à fredonner une vieille chanson et s'en alla aussitôt en regardant Adolphe du coin de l'œil. Puis, atteignant l'enfant, il le jeta sur ses épaules. Adolphe avait eu la tentation de saisir une des branches qui couvraient le champ et de la briser sur le dos du paysan; mais la mine sauvage et moqueuse de cet homme avait distrait son bras. Il le perdit bientôt de vue; durant quelques minutes encore, il entendit sa chanson, qui coupait le morne silence de la vallée.

Adolphe demeura plus d'une heure sous les pommiers, regardant sans cesse le pavillon, écoutant de toutes ses oreilles; mais nul bruit ne se fit entendre, nulle lumière n'apparut en ce lieu désert du parc. Il s'en revint, ne rêvant que chimères et fantômes, caressant avec plus d'amour que jamais l'image de Marguerite, qui se ranimait en lui. La nuit était profonde. il s'égara souvent; il traversa un pré marécageux où il s'était imprudemment aventuré; enfin, il arriva à Hartz dans l'état piteux d'un homme qui a failli se noyer. En passant devant le cabaret, il s'arrêta à la vue de plusieurs ombres qui se dessinaient sur le rideau rouge de la salle; il pensa qu'il valait mieux se sécher là que chez sa mère, qui devait être couchée. Il entra donc au cabaret.

Il n'avait pas refermé la porte qu'un chien vint lui sauter sur les bras en aboyant avec joie; et comme il le repoussait d'une main caressante, il vit le jeune chasseur décrochant sa gibecière d'une des noires solives du plancher : il alla à lui la main tendue et le cœur ouvert; le jeune chasseur lui pressa la main et déposa sa gibecière en se rasseyant. — Ah ! je vous retrouve donc enfin ! dit-il d'une voix animée. Dans quel pitoyable état vous êtes, mon jeune ami ! — J'ai traversé les bois et les marais; j'espérais voir ici un feu d'auberge, mais voilà tout au plus un feu d'étudiant ou de couturière.

Le jeune chasseur se leva en souriant, sortit par la porte de la cour, et rentra au même instant avec un grand fagot de branches dans les bras; sans prendre la peine de le dénouer, il le déposa dans l'âtre, et répandit une douzaine d'allumettes sur les restes du feu. Avant le retour de la cabaretière, qui était allée à la cave, une flamme ardente s'élançait jusqu'au manteau de la cheminée. Tout en séchant ses pieds, Adolphe, presque sourd aux paroles bienveillantes du chasseur, aux reproches de la cabaretière, qui craignait un incendie, ne songeait qu'à l'étrange vision du parc; il revoyait cette ombre étrange penchée sur la fosse de Marguerite le soir de l'enterrement. Et puis il pensait aux alentours mystérieux de Niedersteinshlosz, à la mine singulière du paysan qui ébranchait les pommiers. Et ses songes et ses pensées l'entraînaient plus avant dans le dédale.

Le chasseur, las de lui parler en vain, le rappela à la raison en lui frappant sur l'épaule. — Dormez-vous, mon jeune ami, ou plutôt êtes-vous mort? Par Dieu ! vous êtes lugubre comme un revenant. A quoi rêvez-

vous donc? — Je rêve, dit lentement Adolphe, à un revenant que j'ai vu ce soir.

La cabaretière sourit d'un air moqueur, mais Adolphe avait dit ces mots d'une voix si funèbre qu'elle se rapprocha du feu en frissonnant. Le chasseur prit les pattes de son chien et se mit à valser avec insouciance. — Un revenant ! s'écria-t-il en valsant toujours. Vous a-t-il parlé de l'autre monde?

Adolphe ne répondit point et retomba dans ses rêves. — Dites-nous au moins, reprit le chasseur, si c'était un beau revenant. — Oui, répondit nonchalamment Adolphe : c'était Marguerite.

La cabaretière poussa un cri, et le chasseur, qui ne valsait plus, regarda l'étudiant avec inquiétude. — Et c'est au cimetière que vous l'avez eue, cette vision? lui dit-il en pâlissant. — Non, c'est aux vieux Niedersteinschlosz, à la fenêtre d'un pavillon perdu dans le parc.

Le chasseur éclata de rire. — L'aventure est charmante, dit-il en retroussant ses moustaches. Vous avez un prisme dans les regards, mon jeune ami, car vous avez vu tout simplement une filleule de ma mère, une pauvre orpheline qu'elle a recueillie l'an passé.

Adolphe regarda le chasseur d'un air de doute : — Si vous l'avez vue dans le pavillon qui me sert de logis depuis les beaux jours, c'est qu'elle attachait des rideaux à la fenêtre.

Adolphe semblait entendre une langue étrangère. — Je me suis toujours doutée, dit la cabaretière avec empressement, que vous étiez le fils de M. le baron de Niederstein; je connais votre mère, je l'ai servie autrefois, et je sais votre nom de baptême : Édouard, n'est-ce pas? — Édouard de Niederstein, reprit le chas-

seur. Et, s'adressant à Adolphe : — Quand vous retournerez au château, ne m'oubliez pas; je vous ferai voir, en chair et en os, votre revenant de ce soir.

Adolphe inclina silencieusement la tête. — En voyant cette fille, qui ressemble si prodigieusement à Marguerite, reprit le chasseur, je ne puis m'empêcher de penser à la métempsycose; dans mes songes insensés, je me demande si, trompée par la ressemblance, l'âme de la pauvre Marguerite ne s'est point envolée au corps de cette fille...

Le chasseur s'approcha de la fenêtre et détourna le rideau : — Le ciel est noir, la lune va se coucher, adieu! Un bois à traverser : adieu, adieu!

Il tendit la main à Adolphe et siffla son chien : — Low! en avant! Il endossa sa gibecière, paya son écot, et partit en laissant Adolphe à ses songes. — Allons! allons! dit tout à coup ce dernier, c'est trop rêver! Il passa la main sur son front comme pour en chasser les idées noires, et se mit à rire avec la cabaretière pour mieux oublier sa vision.

Le surlendemain il reprit sa promenade vers le bois de l'Étang. On touchait à l'automne; les derniers feux du soleil rougissaient le fruit des sorbiers et brunissaient les mûres sauvages. Adolphe entendait çà et là le cri du coucou, la clochette des troupeaux dispersés au bord du bois, la voix claire et gaie des chercheurs de noisettes. Il avança lentement, à demi perdu dans la rêverie, cueillant des cornouilles, égrenant le sorbier, effeuillant les branches tombantes. Et, tout en avançant ainsi, il arriva, sans y penser le moins du monde, devant la muraille ébréchée du parc de Niedersteinschlosz. Dès qu'il entrevit, à travers le feuillage flot

tant, la flèche du pavillon, son cœur s'agita violemment au souvenir de Marguerite. D'abord il voulut aller au château voir le chasseur, son ami; mais bientôt, tout en réfléchissant, il franchit sans trop de peine le vieux mur du parc, et marcha en silence vers le pavillon, par les bosquets touffus, se détournant à chaque pas pour aller dans l'ombre. Il s'arrêta sous une charmille, tout en face d'une fenêtre, et regarda avec anxiété durant quelques minutes : le pavillon lui semblait désert; cependant, comme il allait sortir de là, il vit ou s'imagina voir passer une ombre sur les vitres. La nuit s'élevait, déjà la brume voilait les dernières lueurs du couchant, le bois devenait plus sombre. Adolphe demeurait sous la charmille, ne sachant que faire et ne sachant que penser. Tout à coup l'image de Marguerite reparut à la fenêtre, demi-rêveuse et demi-souriante, comme l'amante qui poursuit un souvenir d'amour. Elle leva les yeux au ciel et chercha les premières étoiles. Et bientôt ses regards se perdirent dans le sombre horizon du bois de L'Étang, vers Hartz ; alors une triste pensée chassa son demi-sourire; elle baissa la tête et soupira. A cette vision, Adolphe agita toute la charmille avec ses bras; il ne doutait plus que ce ne fût Marguerite. Il ouvrit la bouche pour l'appeler, mais il étouffa sa voix dans la crainte de chasser la ressuscitée de la fenêtre. Les jappements d'un chien coupèrent le silence, ou plutôt les rumeurs alanguies du soir. La vision disparut pendant qu'Adolphe tournait la tête vers le donjon. Il sortit de la charmille et s'en alla à la porte du pavillon. La porte était ouverte, il s'élança dans l'escalier, pâle, chancelant, éperdu. — Marguerite! murmura-t-il d'une voix mourante. Il étendit les

bras dans l'ombre, Marguerite n'y vint pas. Il regarda partout, il écouta sans cesse : il ne vit rien, il n'entendit rien. En vain il passa une demi-heure à chercher la trépassée ; il s'égara de plus en plus dans les profondeurs de ce mystère funèbre. Enfin il redescendit dans le parc, franchit quelques palissades et s'aventura du côté du château. Une grande salle du rez-de-chaussée était éclairée par une petite lampe de cuivre et par les flammes ardentes de l'âtre. Deux femmes se trouvaient aux deux coins de la cheminée, la maîtresse du logis et la gouvernante. La maîtresse du logis lisait avec distraction, tout en tisonnant le feu ; la gouvernante, besicles sur le nez, nouait du lin à son fuseau et sautillait du pied sur un rouet vénérable comme elle. Avec son bonnet rond, son chignon formidable, sa brassière rouge, elle avait l'air de quelque fée Carabosse oubliée là depuis la chute des fées. Adolphe, s'élevant sur la pointe des pieds, admirait toutes les singularités de cette vieille, quand son ami le chasseur parut dans le fond de la salle avec trois ou quatre chiens bondissant autour de lui. Madame de Niederstein appela une jeune servante pour servir le souper et embrassa tendrement son fils, tout en se plaignant du laisser-aller des chiens. Le chasseur fit la sourde oreille à ces plaintes ; il se coucha sur une vieille tapisserie, au beau milieu de la salle, et joua indolemment avec ses bêtes affolées. La jeune servante vint servir un lièvre rôti, une perdrix aux choux, une bouteille ensablée et des raisins jaunissants. A la vue de toutes ces choses, Adolphe, qui avait faim, malgré le trouble de son cœur, se détacha de la fenêtre en pensant que le château de Niederstein n'était point un gîte à revenants. Il repassa devant le pa-

villon : la porte était toujours ouverte. Il s'arrêta sur le seuil ; mais bientôt les gémissements de la bise le chassèrent de là tout frissonnant de peur : l'esprit est faible quand le cœur est en scène. Il sortit du parc et retourna à Hartz au milieu d'une troupe de fantômes, qui se métamorphosaient en pierres, en buissons, en nuages, dès qu'il les voulait saisir.

IV

Les jours suivants ce fut la même promenade ; mais Adolphe passa en vain des heures d'angoisses à regarder la fenêtre du pavillon. La fenêtre déserte lui semblait triste comme un vieux cadre sans portrait. Son imagination, naguère si gaie et si fleurie, n'était plus qu'un sombre dédale où sans cesse il se perdait au milieu des images lugubres. Il n'allait plus folâtrer avec l'agaçante cabaretière, il n'allait plus trinquer avec les buveurs ; à peine s'il supportait les caresses de sa mère et le babil sémillant de ses petites sœurs : il vivait seul, toujours seul, si ce n'est avec les morts.

Il voulut enfin tout savoir. Il partit un matin pour le Niedersteinschlosz, résolu de tout braver pour voir Marguerite ou celle qui avait son image. Ses doutes agitants ne pouvaient durer un jour de plus sans abattre son âme. Depuis le soir des funérailles il avait pâli ; il était ravagé au point qu'on disait à Hartz : — Quel est donc le diable qui le possède? ce n'est plus que son ombre qui passe.

Ce matin-là, tout en traversant le bois de L'Étang, il se remit, dans la solitude et le silence, à balancer dans son esprit tous ses doutes cruels. — Est-elle morte? mais n'est-ce pas elle-même qui deux fois lui est apparue dans le parc du château? — Vit-on jamais deux figures pareilles animées du même sourire et du même regard? Pourquoi cette rencontre avec le chasseur le jour de l'enterrement? — Mais comment l'eût-il enlevée?— Était-elle morte ou vivante? Ce vieux médecin, cette bière, ce *De profundis*, cette fosse lugubre, tout cela n'était-il que la mise en scène de quelque mystérieuse comédie? — A quoi bon cette comédie? On ne fait pas tant de façons aujourd'hui pour suivre son amant; il n'y a plus d'enlèvement parce qu'on ne fait plus l'amour à cheval comme au beau temps de la chevalerie. Cependant cette jolie fille était étrange en tout; pour elle la vie devait se passer étrangement. Adolphe en était là de ses rêveries nuageuses, quand il entendit sonner la cloche du hameau de Waldstein : la sonnerie était lente et triste comme pour un enterrement. Il retourna avec plus d'ardeur à ses souvenirs des funérailles de Marguerite. — Oui, oui, dit-il tout d'un coup, il y a là un mystère que je finirai par dévoiler.

Il arrivait au bout du bois : il était à peine dix heures; le soleil, jusque-là caché par le brouillard d'automne, répandait depuis un instant une pure lumière dans la solitaire vallée; le vent d'est, s'élevant par bouffées capricieuses, dispersait les derniers lambeaux du brouillard. C'était une de ces mélancoliques et douces matinées d'octobre, qui versent plus de charme peut-être dans l'âme des voyageurs que les fêtes brillantes du printemps; la nature avait un dernier sou-

rire qui attristait, mais qui rappelait des jours meilleurs. Le souvenir du bonheur passé ne vaut-il pas mieux que le bonheur lui-même?

Adolphe allait atteindre l'avenue du château; il entendit tout d'un coup chanter un psaume dans la cour du château; au même instant il vit, par la grande porte ouverte à deux battants, un curé qui jetait de l'eau bénite à l'assistance, c'est-à-dire aux desservants de son église, aux enfants de chœur, à quelques serviteurs du château. Le convoi se mit en marche : alors Adolphe découvrit un cercueil. — C'est sans doute la mère d'Édouard de Niederstein, dit-il en se détournant un peu. Le convoi arriva bientôt dans l'avenue; il se rapprocha de l'avenue et distingua une couronne sur le cercueil. — Mon Dieu! si c'était...

On lui frappa sur l'épaule; il se retourna et vit Édouard en costume de chasse, qui suivait le convoi à distance. — Qui est-ce donc qui est mort au château? — A propos, c'est la jeune fille qui nous rappelait Marguerite. Elle est morte hier de je ne sais quelle fièvre. En disant ces mots le chasseur avait pâli. — Morte! dit Adolphe avec un accent de désespoir. Je ne saurai donc rien! Il saisit la main du chasseur. — De grâce, dites-moi toute la vérité : quelle est celle qu'on enterre aujourd'hui? — Vous êtes fou, dit le chasseur plus pâle encore. Adieu! on m'attend sur la montagne pour chasser : revenez une autre fois.

Il s'éloigna sans dire un mot de plus; seulement, au bout de l'avenue, il murmura entre ses dents : *Il ne faut pas jouer avec la mort.*

Adolphe le suivit des yeux; le chasseur ne s'écarta guère du convoi; il penchait tristement la tête, il sem-

blait accorder un regret à celle qui s'en allait pour jamais. Adolphe fut un peu distrait par une jeune servante qui l'effleura au passage. Comme elle s'éloignait, il l'appela et la pria de lui dire ce que c'était que la filleule de madame de Niederstein, qu'on allait enterrer. — Je n'en sais rien, dit la servante; il y a six mois qu'elle nous est venue de Munich ou d'ailleurs; elle vivait en sauvage au point que je ne l'ai presque jamais vue.

Là-dessus la servante partit pour rejoindre le convoi.

Le lendemain, sur le soir, Adolphe revint encore au Niedersteinschlosz. — Cette fois, disait-il avec colère, je tuerai le chasseur s'il ne me dit pas la vérité. Il entra au château en homme résolu. Il traversa un vestibule et un salon sans rencontrer personne; enfin, dans une grande chambre à coucher, il vit deux vieilles femmes qui pleuraient. Il apprit bientôt de ces femmes qu'Édouard s'était tué la veille à la chasse : — Par accident, dit sa mère.

V

Adolphe ne put jamais dévoiler cet étrange mystère. Six mois durant, son cœur demeura dans la nuit de la tombe, son âme s'attacha au fantôme de Marguerite. Deux ans après, son maître en médecine l'appela à Munich, voulant faire sa fortune. Adolphe, après bien des luttes douloureuses, finit par quitter Hartz avec sa mère et sa jeune sœur; l'autre était mariée depuis peu

dans le voisinage. Une fois à Munich, les distractions bruyantes, l'envie de faire fortune dans le monde et dans la science, le détachèrent peu à peu de son lugubre amour. Il se maria à une jeune fille assez jolie et assez raisonnable, qui le mit tout à fait sur un chemin prosaïque. A part quelques vagues échos, quelques souvenirs attiédis, il avait presque oublié Marguerite, quand un songe, digne de couronner cette singulière histoire, vint le frapper et le ramener à son fantôme.

Au milieu d'une nuit d'hiver, il entend tout d'un coup le bruit de pas funèbres de la mort ou du spectre; il regarde dans l'ombre, il voit apparaître Marguerite secouant son linceul, et, comme par métamorphose, reprenant tout à coup sa fraîche figure, rehaussée encore par une parure de bal, comme il l'avait entrevue une fois à une fête à un château voisin. Il la suivit par un entraînement irrésistible. Il s'aperçut bientôt qu'il était poursuivi par l'inévitable chasseur, qui, cette fois, était armé de la faux de la mort. Elle s'appuya sur son cœur toute tremblante et le supplia de la sauver. Il entra avec elle en toute hâte dans une sombre maison, — la maison de la mort, — et ferma la porte sur eux.

A peine eut-il fermé la porte qu'il reconnut qu'il venait d'entrer dans un cimetière : — Hourah! les morts vont vite! — Marguerite l'entraînait avec une puissance surnaturelle. La tombe était ouverte. Il s'y jeta tout éperdu et tout glacé d'épouvante.

La tombe se changea en un vaste fleuve. Il alla jusqu'au fond, toujours entraîné par Marguerite. Il parvint à la soulever sur les flots et à l'attirer sur le rivage. Des rameurs vinrent à eux.

C'était toujours le chasseur. Marguerite était éten-

due sans mouvement sur le rivage. — Marguerite! Marguerite! avant qu'il n'arrive pour ressaisir sa proie, dites-moi tout.

Elle ouvrit ses beaux yeux, et, d'une voix sépulcrale, elle parla ainsi : — Oui, je suis Marguerite, traînant partout les remords qui me possèdent; tu m'as aimée, je viens près de toi reposer mon cœur qui souffre, même dans la mort. — De grâce, Marguerite, reprit Adolphe en prenant les mains glacées du fantôme, de grâce, dites-moi le secret qui tourmente ma vie : vous avez aimé Édouard de Niederstein? — Oui, j'ai aimé Édouard de Niederstein. Mon père était ruiné; pour réparer sa fortune, il voulait me marier à un vieux cousin de la Flandre : il était parti pour cela. J'aimais Édouard, qui venait depuis trois mois presque tous les jours chasser autour de la ferme. Hélas! le savez-vous? Édouard était marié, il ne pouvait m'épouser : je l'aimais follement. Dès que je fus seule, il voulut m'enlever; mais par là c'était jeter le déshonneur sur un pauvre homme qui n'avait plus que l'honneur pour lui. Misérable enfant que j'étais! pour sauver l'honneur de son nom, j'ai joué la comédie de la mort, et la mort...

Adolphe s'éveilla à un cri de sa femme tout effrayée des agitations du rêve.

Ce ne fut pas le seul rêve lugubre.

Une nuit, entre autres, il rêva qu'il passait devant le cimetière, et que, suivant sa coutume, il jetait un regard sur la fosse de Marguerite. Il vit le fossoyeur qui allait se mettre à l'œuvre : il alla à lui et le regarda faire en lui parlant politique. Au bout d'une heure, le lit du dernier mort était assez profond et

assez bien fait. Il alla prendre au jardin de sa mère une bêche et une hache ; il revint dans le cimetière et creusa la fosse de Marguerite avec une ardeur sauvage. La nuit était sombre ; çà et là cependant la lune montrait sa corne enflammée au travers des nuages rapides. Il ne fut pas une heure sans toucher le cercueil, mais le couvercle résista longtemps à ses coups. Il était tout défaillant ; et quand enfin le cercueil s'ouvrit, il crut qu'il allait y tomber pour l'éternité. Avant de regarder les restes de sa chère morte, il leva les yeux au ciel comme pour demander à Dieu le pardon de cette profanation. S'étant penché au-dessus du cercueil, il jeta un regard ardent et effaré : il ne vit que l'ombre ; il aventura sa main tremblante, il ne saisit que l'ombre. A cet instant suprême, la lune vint comme un rayon du ciel jusqu'au fond de la tombe : tout ébloui, il s'imagina voir l'âme de Marguerite ; mais en même temps il s'aperçut que le cercueil était vide.

D'ALEMBERT

ET

MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

I

L'histoire de d'Alembert, c'est encore l'histoire d'un grand orgueil qui s'abrite sous le manteau troué du philosophe. Les uns l'ont trouvé sublime dans son entresol au-dessus de la vitrière qui l'avait recueilli à la porte d'une église; les autres l'ont trouvé cynique comme un Diogène des temps modernes, qui dit à sa vraie mère quand elle vient à passer : Retire-toi de mon soleil.

Ah! cinquante ans plus tard, quand il fut trahi deux fois par mademoiselle de Lespinasse, quand il comprit enfin que la femme n'est qu'un navire abandonné, toujours battu par les tempêtes du cœur, qui va échouer sans cesse là où le pousse le vent, si madame de Tencin était revenue à lui, il fût tombé dans ses bras en pleu-

rant il ne lui eût pas jeté au visage ce mot odieux: « Vous n'êtes pas ma mère! »

Oui, l'autre était sa mère, la mère de tous les jours, celle qui donne son sein et son temps, les battements de son cœur et les larmes de ses yeux; mais l'autre aussi était sa mère; c'était la mère que Dieu lui avait donnée, et il fallait être aussi géomètre que d'Alembert pour renier celle-là.

Si d'Alembert eût été un grand cœur, au lieu d'être un grand esprit, il aurait eu dans son cœur de la place pour deux mères.

Mais d'Alembert mesurait ses sentiments comme ses idées, comme son style, avec un compas. L'infini n'existait pas pour lui. Comment pouvait-il comprendre la mère invisible qui pleurait ses péchés et qui protégeait l'enfant de son amour à peu près comme les fées veillent sur un berceau pendant le sommeil?

Vanité des vanités! chez d'Alembert tout ne fut que vanité. J'ai beau l'étudier à tous les points de vue, à tous les âges, ami ou amant, je trouve en lui un composé de philosophe et de savant; je ne trouve pas l'homme, pas même dans sa jeunesse. Mais fut-il jeune un seul jour de sa vie? La jeunesse ne lui vint que quand il était déjà aux prises avec la mort, quand les trahisons de mademoiselle de Lespinasse arrachèrent tout à coup la cuirasse de son cœur. Il était un peu tard pour naître enfin à la vie.

Et pourtant, voyez comme cette vanité de d'Alembert s'humilie devant les têtes couronnées! Ce philosophe, qui brave de si haut Dieu et les hommes, qui ne s'attarde jamais par un beau soir d'avril ou par une belle matinée d'octobre devant l'œuvre de la création, ce

géomètre qui ne sait pas pour qui fleurissent les roses, par exemple, voilà comment il écrit au roi de Prusse : « J'ai été touché jusqu'aux larmes, sire, par ces mots de votre dernière lettre, si pleins de bonté et d'intérêt : *Je vous avais écrit avant hier, et je ne sais comment je m'étais permis quelque badinage; je me le suis reproché en lisant votre lettre.* Ne vous reprochez rien, sire, et croyez que vous avez ce que Tacite dit de Germanicus, *per seria, per jocos eumdem animum*, une âme qui intéresse également mon cœur, quand elle est sérieuse et quand elle est gaie. Vous mettez le comble à vos bontés en employant même la poésie à ma consolation; vous me dites, en vers élégants et harmonieux, ce que vous avez bien voulu me dire en prose éloquente et philosophique : votre prose, sire, devrait être signée Sénèque, Montaigne, et vos vers Lucrèce, Marc-Aurèle. »

Et ailleurs, c'est « une vénération tendre et profonde pour son auguste majesté, » le roi de Prusse, qu'il compare à tous les héros et à tous les sages. C'est tout au plus s'il ne lui crie pas *bravo!* à la bataille de Rosbach, car d'Alembert n'aime pas la France de tout le monde, « la mère patrie : » il aime la France qui est à Ferney et qui s'appelle Voltaire; il aime la France qui est à Berlin, et qui s'appelle Frédéric; il aime la France qui est à Saint-Pétersbourg et qui s'appelle Catherine. Son pays, c'est celui des disputes philosophiques. D'Alembert est de la caste des mécontents; en effet, il passa sa vie à se plaindre de la destinée qui plus d'une fois est venue à lui conduisant par la main la fortune et l'amour. Il dit sans cesse qu'il est pauvre; c'est à qui lui fera des pensions, et, dès qu'il en tient une, il refuse

orgueilleusement les autres. Il se plaint de la France : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os ! » Aussitôt l'impératrice de Russie lui offre cent mille francs de rente pour former le grand-duc à la philosophie *. Il se drape dans son manteau, se dit fier de sa pauvreté, et ne veut pas mourir sur la terre étrangère. Mais il crie tout haut combien elle est ingrate cette patrie qui lui a donné une place à l'Académie des sciences, une place à l'Académie française, qui lui permet d'imprimer l'*Encyclopédie*. « La situation où je suis serait un motif suffisant pour bien d'autres de renoncer à son pays. Ma fortune est au-dessous du médiocre ; 1,700 livres de rente font tout mon revenu. Entièrement indépendant et maître de mes volontés, je n'ai point de famille qui s'y oppose. Oublié du gouvernement comme tant de gens le sont de la Providence, persécuté même autant qu'on peut l'être quand on évite de donner trop d'avantage sur soi à la méchanceté des hommes, je n'ai aucune part aux récompenses qui pleuvent ici sur les gens de lettres avec plus de profusion que de lumières. Une pension très-modique, qui vraisemblablement me viendra fort tard, et qui à peine un jour me suffira si j'ai le bonheur ou le malheur de parvenir à la vieillesse, est la seule chose que je puisse raisonnablement espérer. Encore cette ressource n'est-elle pas trop certaine, si la cour de France, comme on me l'assure, est aussi mal disposée pour moi que celle de Prusse l'est favorablement. Malgré tout cela, la tranquillité dont je jouis est si parfaite et si douce, que je ne puis me résoudre à lui faire courir le moindre risque. Supérieur à la

* Le grand-duc était prédestiné : il est mort fou.

mauvaise fortune, les épreuves de toute espèce que j'ai essuyées dans ce genre m'ont endurci à l'indigence et au malheur, et ne m'ont laissé de sensibilité que pour ceux qui me ressemblent. A force de privations, je me suis accoutumé sans effort à me contenter du plus étroit nécessaire, et je serais même en état de partager mon peu de fortune avec d'honnêtes gens plus pauvres que moi. J'ai commencé, comme les autres hommes, par désirer les places et les richesses, j'ai fini par y renoncer absolument, et, de jour en jour, je m'en trouve mieux. La vie retirée et obscure que je mène est parfaitement conforme à mon caractère, à mon amour extrême pour l'indépendance, et peut-être même à un peu d'éloignement que les événements de ma vie m'ont inspiré pour les hommes. »

Et plus loin : « Ce n'est pas que je sois fort content du ministère, et surtout de l'ami de votre président; il s'en faut beaucoup : je sais, à n'en pouvoir douter, qu'il est très-mal disposé contre moi, et j'ignore absolument pour quelle raison; mais que m'importe! je resterai à Paris, j'y mangerai du pain et des noix, j'y mourrai pauvre, mais aussi j'y vivrai libre. Je vis de jour en jour plus retiré; je dîne et soupe chez moi; je vais voir mon abbé à l'Opéra; je me couche à neuf heures, et je travaille avec plaisir, quoique sans espérance. »

L'amour, comme on voit, quoique d'Alembert fût alors aux meilleures saisons de sa vie, ne tenait pas grand'place dans sa journée. Mademoiselle de Lespinasse, elle-même, quand elle parfuma sous les tresses de sa chevelure le bonnet de nuit du philosophe, ne changea rien à ses habitudes.

II

Les femmes décident de tout en France, voilà ce que mademoiselle de Lespinasse avait écrit vaillamment sur sa bannière. Au point de départ elle ne semblait pas destinée à décider de grand'chose ici-bas : elle n'avait ni naissance, ni fortune, ni beauté. Quand une femme a la beauté, elle a bien vite la fortune, partant la naissance. Mademoiselle de Lespinasse n'avait que l'esprit; mais l'esprit est encore un point d'appui qui peut soulever le monde. Mademoiselle de Lespinasse ne fut pas précisément un Atlas, mais elle fut un des ornements qui supportèrent ce temple de la philosophie moderne qui s'appelait hier l'Encyclopédie, et qui s'appelle aujourd'hui la liberté de penser.

Mademoiselle de Lespinasse est née à Lyon, en 1732. Ce nom n'était pas le sien. Une femme du beau monde, célèbre par ses galanteries, madame d'Albon, la mit au monde comme un livre anonyme. Elle ne voulut jamais la reconnaître: plus tard elle tenta de la doter; mais la fille refusa l'argent de celle qui lui avait refusé un nom.

On comprend tout de suite sa liaison avec d'Alembert, qui lui-même n'avait pas de nom. Les deux célèbres enfants trouvés du dix-huitième siècle s'étaient réunis pour se consoler plutôt que pour protester.

Mademoiselle de Lespinasse pensa d'abord à donner sa jeunesse à Dieu ; mais un grain de philosophie avait

germé dans son cœur : elle manquait de l'enthousiasme qui précipite les filles de Dieu au pied de l'autel ; la curiosité l'entraînait dans tous les périls de la vie. Plus tard elle eut l'enthousiasme de la passion. Ce fut une autre Sapho et une autre Héloïse.

Le hasard, qui fait souvent bien ce qu'il fait, la plaça d'abord comme demoiselle de compagnie chez madame du Deffant. Ce fut là qu'elle rencontra toute la société littéraire et philosophique du dix-huitième siècle.

Dès son entrée dans cet autre hôtel Rambouillet, où l'esprit remplaçait la manière, où l'épigramme remplaçait le madrigal, elle fut admise à dire son opinion sur les hommes et les choses.

Peu à peu madame du Deffant s'aperçut que la demoiselle de compagnie devenait la dame de la maison. La rivalité ne dura pas longtemps : mademoiselle de Lespinasse s'en alla ouvrir ailleurs un bureau d'es prit.

On se demanda aux frais de qui ?

Au bout de quelque temps, d'Alembert, qui avait quitté madame du Deffant pour mademoiselle de Lespinasse, alla s'installer avec ses livres et ses oiseaux dans la maison de celle-ci, porte à porte, à ce point que les étrangers se trompaient quelquefois de porte.

Mademoiselle de Lespinasse n'était pas belle, et d'Alembert n'était pas né pour l'amour ; aussi les hommes n'enviaient pas d'Alembert, et les femmes n'enviaient pas mademoiselle de Lespinasse. Savez-vous quel fut le premier ouvrage qu'elle inspira à d'Alembert? Un volume in-quarto sur la vaccine : mademoiselle de Lespinasse était outragée par la petite vérole. C'était s'y prendre un peu tard.

Ce mariage de raison dura quelque vingt ans. D'Alembert était heureux sans savoir pourquoi ; il ne comprenait rien aux inquiétudes, aux irritations, aux colères, aux bourrasques, aux larmes, aux orages, aux déchirements de cette femme, qui semblait dominée par son esprit, mais qui n'écoutait que les faiblesses de son cœur. D'Alembert n'était là pour elle que le pain quotidien de l'amour; mais elle ne se contentait pas de ce repas platonique. Elle subit trois ou quatre passions violentes qui la tuèrent peu à peu. En effet, après avoir longtemps pleuré le comte de Mora, elle ne survécut pas à l'abandon de M. de Guibert, qui s'était laissé prendre un jour de distraction, mais qui n'avait pu s'élever à cette passion toute pleine de tempêtes.

Ce brave d'Alembert continuait de réciter ses éloges à l'Académie et d'écrire pour la gloire de l'église encyclopédique, sans s'imaginer qu'une femme qui demeurait dans sa maison pût penser à un autre homme que lui. Celui-là n'était pas fils de sa mère. Il y en a qui s'imaginent que toutes les femmes sont perverses, hormis leur mère. D'Alembert s'imaginait que, hormis sa mère, toutes les femmes étaient des chefs-d'œuvre de vertu.

Mademoiselle de Lespinasse nomma d'Alembert son exécuteur testamentaire, elle lui légua ses meubles, elle donna ses cheveux, tout ce qu'elle avait, aux fidèles de son cercle, elle légua ses dettes à l'archevêque de Toulouse, et s'endormit dans l'éternité.

A ses derniers jours elle tendit la main à d'Alembert, qui ne la quittait pas.

— Mon ami, lui dit-elle tristement, il y a vingt ans

que vous m'aimez, il y a vingt ans que vous m'avez sacrifié toutes les libertés de votre cœur, il y a vingt ans que je vous trompe.

Cette confession fut un coup de foudre pour d'Alembert, ce coup de foudre fut un trait de lumière. Il vit passer les figures des amants de mademoiselle de Lespinasse.

— J'y avais songé, dit-il, mais pouvais-je le croire? Je ne le crois pas encore!

— Oui, mon ami, vous avez vécu avec le mensonge. J'ai toujours remis au lendemain cette confession des faiblesses de mon cœur : au point où j'en suis, le lendemain c'est le tombeau; je ne veux pas y emporter ce secret de ma trahison : le tombeau lui-même a ses remords. Pardonnez-moi, mon ami, je vous aimais; mais je me suis laissée prendre à ces passions violentes qui nous emportent hors de nous-mêmes. Cette maison, où j'aurais dû être si heureuse avec vous, où je vous voyais heureux en dévorant mes larmes, n'a été pour moi qu'une mer agitée; en vain je croyais jeter l'ancre en me jetant dans vos bras, mais la vague m'emportait toujours. Je reviens à vous, mais toute brisée par les secousses de la tempête.

— Vous revenez à moi! dit d'Alembert tristement, mais avec un éclair d'espérance.

— Oui, dit mademoiselle de Lespinasse en lui pressant la main.

Puis, se reprenant tout à coup, car l'image de M. de Guibert avait passé devant elle : — Je vous dirai tout, mon ami. Plaignez-moi d'être si coupable, plaignez-moi d'être si faible dans le repentir. A cette heure suprême, je n'ai plus qu'un seul ami : c'est vous. Mais,

j'ai beau faire, je ne puis me défendre d'aimer encore M. de Guibert. O d'Alembert! mon pauvre philosophe, retenez bien ceci de la bouche d'une mourante: la raison humaine n'est qu'un fantôme qui s'évanouit chaque fois que Dieu nous jette un rayon de sa lumière. Voyez ce que ma raison a pu contre l'amour.

— Oh ! oui, dit d'Alembert en éclatant dans sa douleur et en pleurant comme un enfant, c'est une leçon suprême que Dieu m'a donnée à moi qui, dans mon orgueil, voulais m'élever aussi haut que son intelligence.

Quand l'infidèle fut couchée dans le tombeau — ce dernier lit qui console les amants trahis — d'Alembert paraphrasa ainsi sa douleur :

« O vous qui ne pouvez plus m'entendre, vous que « j'ai si tendrement aimée, vous dont j'ai cru être aimé « quelques moments, hélas! s'il peut vous rester en- « core quelque sentiment dans ce séjour de la mort « après lequel vous avez tant soupiré, et qui bientôt « sera le mien, voyez mon malheur et mes larmes, la « solitude de mon âme, et l'abandon cruel où vous me « laissez! Mais pourquoi vous parler de la solitude où « je me vois depuis que vous n'êtes plus? Ah ! mon in- « juste et cruelle amie, il n'a pas tenu à vous que cette « solitude accablante n'ait commencé pour moi dans le « temps où vous existiez encore. Qu'avais-je fait pour « vous déplaire? que ne vous plaigniez-vous à moi, si « vous aviez à vous en plaindre? vous auriez vu le fond « de mon cœur, de ce cœur qui n'a jamais cessé d'être « à vous, lors même que vous en doutiez, que vous le « rebutiez avec tant de dureté et de sécheresse. Vous

« m'avez ôté le plaisir si doux de vous dire comme « Orosmane :

« Ta grâce est dans mon cœur ; prononce, elle t'attend.

« Vous êtes descendue dans le tombeau, persuadée que « mes regrets ne vous y suivraient pas ! Ah ! si vous « m'aviez seulement témoigné quelque douleur de vous « séparer de moi, avec quelles délices je vous aurais « suivie dans l'asile éternel que vous habitez ! Mais je « n'oserais pas même demander à y être mis auprès de « vous quand la mort aura fermé mes yeux et tari mes « larmes ; je craindrais que votre ombre ne repoussât « la mienne, et ne prolongeât ma douleur au delà de « ma vie. Hélas ! vous m'avez tout ôté, et la douceur de « vivre et la douceur même de mourir. Cruelle et mal- « heureuse amie ! il semble qu'en me chargeant de « l'exécution de vos dernières volontés vous ayez en- « core voulu ajouter à ma peine. Pourquoi ne m'avez- « vous pas ordonné de brûler, sans l'ouvrir, ce manus- « crit funeste, que j'ai cru pouvoir lire sans y trouver « de nouveaux sujets de douleur, et qui m'a appris « que, depuis huit ans au moins, je n'étais plus le pre- « mier objet de votre cœur, malgré toute l'assurance « que vous m'en aviez si souvent donnée ? Qui peut me « répondre, après cette affligeante lecture, que pen- « dant les huit ou dix autres années que je me suis cru « tant aimé de vous vous n'avez pas encore trompé ma « tendresse ? Hélas ! n'ai-je pas eu sujet de le croire, « lorsque j'ai vu que, dans cette multitude immense « de lettres que vous m'avez chargé de brûler, vous « n'en aviez pas gardé une seule des miennes ? Par « quel malheur pour moi vous étaient-elles devenues si

« indifférentes, malgré les expressions de sensibilité, « d'abandon et de dévouement dont elles étaient rem- « plies ? Pourquoi, dans ce testament dont vous m'a- « vez fait le malheureux exécuteur, avez-vous laissé à « un autre ce qui devait m'être le plus cher, ces ma- « nuscrits qui vous auraient rappelée sans cesse à moi, « et où il y avait tant de choses écrites de ma main et « de la vôtre? Qui avait donc pu vous refroidir à ce « point pour l'infortuné à qui vous disiez, il y a dix « ans, que votre sentiment pour lui vous rendait heu- « reuse jusqu'à être effrayée de votre bonheur? Adieu ! « adieu, pour jamais! hélas! pour jamais! ma chère « et infortunée Julie! Ces deux titres m'intéressent « bien plus que vos fautes à mon égard ne peuvent « m'offenser; jouissez enfin, et pour mon malheur, « jouissez sans moi de ce repos que mon amour et mes « soins n'ont pu vous procurer pendant votre vie. Hé- « las! pourquoi n'avez-vous pu ni aimer ni être aimée « en paix? Vous m'avez dit tant de fois, et vous m'avez « encore avoué en soupirant, quelques mois avant de « mourir, que, de tous les sentiments que vous avez in- « spirés, le mien pour vous et le vôtre pour moi étaient « les seuls qui ne vous eussent pas rendue malheu- « reuse! Pourquoi ce sentiment ne vous a-t-il pas suffi? « pourquoi a-t-il fallu que l'amour, fait pour adoucir « aux autres les maux de la vie, fût le tourment et le « désespoir de la vôtre? pourquoi, lorsque je vous don- « nai mon portrait, il y a un an, avec ces vers si pleins « de tendresse,

« Et dites quelquefois, en voyant cette image :
« De tous ceux que j'aimai, qui m'aima comme lui?

« Tout, jusqu'à notre sort commun, semblait fait pour « nous réunir. Tous deux sans parents, sans famille, « ayant éprouvé, dès le moment de notre naissance, « l'abandon, le malheur et l'injustice, la nature sem- « blait nous avoir mis au monde pour nour chercher, « pour nous tenir l'un à l'autre lieu de tout, pour nous « servir d'appui mutuel, comme deux roseaux qui, « battus par la tempête, se soutiennent en s'attachant « l'un à l'autre. Pourquoi avez-vous cherché d'autres « appuis? Bientôt, pour votre malheur, ces appuis vous « ont manqué; vous avez expiré en vous croyant seule « au monde, lorsque vous n'aviez qu'à étendre la main « pour retrouver ce qui était si pres de vous et que « vous ne vouliez pas voir! Ah! si votre vie eût été pro- « longée, peut-être la nature, qui nous avait poussés « l'un vers l'autre, nous aurait rapprochés encore pour « ne nous séparer jamais. Peut-être eussiez-vous senti, « car votre âme, quoique trop ardente, était honnête, « combien je vous étais nécessaire, par le besoin même « que j'avais de vous. Peut-être eussiez-vous enfin cessé « de vous faire le reproche que vous vous faisiez quel- « quefois, dans des moments de calme et de justice, « d'être aimée comme vous l'étiez par moi, et de n'ê- « tre point heureuse. Mais vous n'êtes plus, me voilà « seul dans l'univers! il ne me reste que la funeste con- « solation de ceux qui n'en ont point, cette mélancolie « qui aime à s'abreuver de larmes et à les répandre « sans chercher personne qui les partage. Dans le triste « état où je suis, une maladie serait un bien pour moi; « elle adoucirait mes peines morales en aggravant mes « maux physiques, et peut-être me conduirait-elle bien- « tôt à la fin désirée des unes et des autres. Un pres-

« sentiment secret, qui pénètre et adoucit mon âme, « m'avertit que cette fin n'est pas éloignée. Mais, hé- « las! quand je fermerai mes yeux pour la dernière « fois, ils ne retrouveront plus les vôtres, ils n'en ver- « ront pas même qui donnent des pleurs à mes derniers « moments! Adieu! adieu, ma chère Julie! car ces yeux « que je voudrais fermer pour toujours se remplissent « de larmes en traçant ces dernières lignes, et je ne « vois plus le papier sur lequel je vous écris. »

. . . .

Ce n'est pas tout. D'Alembert n'a pas assez versé de larmes savantes pour être consolé. Il va tailler encore sa plume et écrire de sa plus belle écriture.

SUR LA TOMBE DE MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

« Je reviens encore à vous, et j'y reviens pour la der- « nière fois et pour ne plus vous quitter, ô ma chère « et malheureuse Julie! vous qui ne m'aimiez plus, il « est vrai, quand vous avez été délivrée du fardeau « de la vie; mais vous qui m'avez aimé, par qui du « moins j'ai cru l'être; vous à qui je dois quelques in- « stants de bonheur et d'illusion; vous, enfin, qui, par « les anciennes expressions de votre tendresse, dont la « mémoire m'est si douce encore, méritez plus la re- « connaissance de mon cœur que tout ce qui respire au- « tour de moi; car vous m'avez du moins aimé quel- « ques instants, et personne ne m'aime ni ne m'aimera « plus; hélas! pourquoi faut-il que vous ne soyez plus « que poussière et que cendre! Laissez-moi croire du « moins que cette cendre, toute froide qu'elle est, est « moins insensible à mes larmes que tous les cœurs

« glacés qui m'environnent. Ah! le véritable amour est « sans doute bien caractérisé par ce vers charmant du « Tasse :

« *Brama assai, poco spera, e nulla chiède.*
« Désire, a peu d'espoir, et ne demande rien.

« Mais, moins il espère, moins il demande; plus il s'of- « fense et s'afflige quand on lui offre autre chose que « ce qu'il désire et qu'il n'a plus. Que dis-je? et de quoi « puis-je me plaindre? Ces créatures douces, honnêtes « et sensibles à qui je raconte mes peines, et qui veu- « lent bien les entendre et les sentir, me donnent tout « ce qu'elles peuvent me donner, et plus encore que je « n'ai mérité d'elles; si j'étais assez heureux pour qu'el- « les éprouvassent à mon égard ce sentiment qui ferait « mon bonheur, pourquoi se refuseraient-elles au plai- « sir si doux de me le montrer, à celui de prononcer « ces mots célestes : « Je vous aime, » les seuls qu'au- « jourd'hui je désire d'entendre dans la nature devenue « sourde et muette pour moi? Quelle différence de ce « plaisir divin au petit manége de la coquetterie et aux « froids ménagements de la réserve, si indigne d'un « cœur fait pour aimer! Ah ciel! quelle douceur une « âme aimante eût répandue sur des jours qui ne vont « plus être remplis que d'amertume! avec quelle ten- « dresse, quel abandon, quel respect, quelle délicatesse, « elle aurait été aimée! Mais où m'égare une vaine il- « lusion? Ah! si aucune créature ne prononce pour moi « ces mots : « Je vous aime! » c'est qu'aucune ne les « sent pour moi. Eh! malheureux que je suis! pour- « quoi les sentirait-elle? de quel droit, à quel titre, « oserais-je l'exiger ou l'espérer? Je ne saurais trop me

« redire ces mots de la romance d'Aspasie, que je relis
« tous les jours :

> « Si réclamez sa douce fantaisie,
> « Elle dira : Que ne l'inspirez-vous ?

« Et, ce qui rendra mon malheur éternel, je n'espère
« plus retrouver dans aucun autre cœur ce que j'avais ob-
« tenu quelques moments du vôtre. La cruelle destinée
« qui me poursuit dès ma naissance, cette destinée af-
« freuse qui m'a ôté jusqu'à l'amour de ma mère, qui
« m'a envié cette douceur dès mes premières années,
« me ravit encore la consolation des dernières. O na-
« ture ! ô destinée ! je me soumets à ce fatal arrêt de
« mon sort, comme une innocente et malheureuse
« victime ; je vois, avec Horace, la fatalité enfoncer ses
« *clous de fer* sur ma tête infortunée ; je me plonge,
« tête baissée, dans le malheur qui m'environne de
« toutes parts et qui semble prêt à m'engloutir. Non-
« seulement je n'espère plus le bonheur, je ne songe
« pas même à le rechercher : je m'en ferais un repro-
« che et presque un crime. Non, non, non, ma chère
« Julie, je ne veux, après vous, être aimé de personne :
« je me mépriserais d'en aimer une autre que vous. Je
« n'ai plus besoin d'aucun être vivant ; mon affliction
« profonde suffit à mon âme pour la pénétrer et la rem-
« plir ; et, dans mon malheur, je rends encore quel-
« ques grâces à la nature, qui, en nous condamnant à
« vivre, nous a laissé deux précieuses ressources : la
« mort pour finir les maux qni nous déchirent, et la
« mélancolie pour nous faire supporter la vie dans les
« maux qui nous flétrissent. Douce et chère mélanco-
« lie, vous serez donc aujourd'hui mon seul bien, ma

« seule consolation, ma seule compagne! vous me ferez « sentir bien douloureusement, mais bien vivement, « ma cruelle existence; vous me ferez presque chérir « mon malheur! Ah! celui qui a dit que « le malheur « était le grand maître de l'homme, » a dit bien plus « vrai qu'il n'a cru : il n'a vu dans le malheur qu'un « maître de sagesse et de conduite; il n'y a pas vu tout « ce qu'il est, un plus grand maître de réflexions et de « pensées. Oh! combien une douleur profonde et péné- « trante étend et agrandit l'âme! combien elle fait naî- « tre d'idées et d'impressions qu'on n'aurait jamais « eues sans elle, mais dont, à la vérité, on se serait bien « passé pour son bonheur! combien elle embellit les « objets du sentiment et anéantit tous les autres! Toute « la nature va se couvrir pour moi d'un crêpe funèbre; « mais elle ne me manquera pas, elle ne sera plus rien « pour moi. En rentrant tous les jours dans ma triste et « sombre retraite, si propre à l'état de mon cœur, je « croirai voir écrites sur la porte les terribles paroles « que le Dante a mises sur la porte de son enfer : « Malheureux qui entrez ici, renoncez à l'espérance! » « Je serai tout entier au sentiment de mon malheur, au « souvenir de ce que la mort m'a fait perdre; ma der- « nière pensée sera pour vous, ma chère Julie, et tous « les sentiments de ma vie vous auront pour objet. Que « ne puis-je en ce moment expirer sur ce tombeau que « j'arrose de mes larmes, et dire comme Jonathas : « J'ai goûté un peu de miel et je meurs*! »

D'Alembert pouvait croire — que ne croit pas l'a-

* D'Alembert pouvait pleurer mademoiselle de Lespinasse, mais

mour? — que, dans l'excès de son zèle pour la vérité, mademoiselle de Lespinasse avait été plus loin que la vérité dans sa confession, comme pour se rattraper sur les mensonges de son cœur. Mais, pour l'ache-

avait-il le droit de se plaindre d'elle? Voyez cette note d'un contemporain :

« Nous n'avons vu aucun portrait de M. d'Alembert qui fût bien ressemblant, et cette ressemblance n'était pas facile à saisir; la forme de ses traits avait quelque chose de fort commun, et sa physionomie un caractère passablement indécis. Un Lavater eût cependant aperçu dans les replis de son front, dans le mouvement inquiet de ses sourcils, dans la partie inférieure d'un nez tout à la fois gros et pointu, plusieurs traces d'une expression assez fortement prononcée. Il avait les yeux petits, mais le regard vif; la bouche grande, mais son sourire avait de la finesse, de l'amertume et je ne sais quoi d'impérieux. Ce qu'il était le plus aisé de démêler dans l'ensemble de sa figure, c'était l'habitude d'une attention pénétrante, l'originalité naïve d'une humeur moins triste qu'irascible et chagrine. Sa nature était petite et fluette; le son de sa voix si clair, si perçant, qu'on le soupçonnait beaucoup d'avoir été dispensé par la nature de faire à la philosophie le sacrifice cruel qu'Origène crut lui devoir. Tout Paris sut dans le temps la réponse d'un homme du monde à qui sa maîtresse s'efforçait de donner de la jalousie en faisant l'éloge le plus pompeux de toutes les qualités de notre philosophe; ne trouvant plus d'exagération assez forte, elle finit par lui dire : « Oui, c'est un Dieu. — *Ah! s'il était Dieu, madame, il « commencerait par se faire homme...* » Son extérieur était de la plus extrême simplicité; il était presque toujours habillé, comme Jean-Jacques, de la tête aux pieds, d'une seule couleur; mais, les jours de cérémonie et de représentations académiques, il affectait de s'habiller, comme tout le monde, avec une perruque à bourse et un nœud de ruban à la Soubise. Ce n'est que dans les lieux où il pouvait se croire moins connu qu'il n'était pas fâché sans doute de se distinguer par un costume particulier, devenu pour ainsi dire le manteau philosophique, manteau qui n'est pas toujours à l'abri du ridicule, mais qui ne laisse pas que d'avoir son prix, et dont l'usage est même assez commode. »

ver, le pauvre homme, mademoiselle de Lespinasse le nomma son exécuteur testamentaire, et, à ce titre, il fut obligé d'assister à l'inventaire, et à chaque pas, en ouvrant les armoires, les chiffonnières, les cassettes, d'entrer à vif dans le secret des trahisons de sa maîtresse.

Je ne veux pas refaire le roman de mademoiselle de Lespinasse avec M. de Mora et M. de Guibert. Ce roman est enterré tout palpitant dans les lettres de cette Sapho doublée d'une sainte Thérèse. C'est là qu'il faut aller pour avoir une idée (quand on n'est pas amoureux) de l'enfer du cœur et de l'esprit. Que dut dire le pauvre d'Alembert en lisant des pages comme celles-ci :

« Je souffre par vous et pour vous : est-ce assez vous aimer? Je vous aime; ma folie est un plaisir et un déchirement qui me donne la mort. »

Dans les cent cinquante lettres de mademoiselle de Lespinasse, c'est à peine si d'Alembert trouvait son nom par hasard, et encore à quel propos parlait-elle de d'Alembert, cette femme, toute à sa passion? Elle en parlait à peu près comme madame de La Sablière parlait de ses bêtes, y compris La Fontaine.

La vingt-cinquième lettre est un chef-d'œuvre de concision : elle est datée *de tous les instants de ma vie*. Elle ne renferme qu'une ligne :

« Je souffre, je vous aime et je vous attends. »

C'est le chef-d'œuvre de l'éloquence dans l'amour; car le vrai amour se moque des paraphrases de l'amour.

Je veux citer encore cette lettre, qui est une page charmante de la vie familière du dix-huitième siècle :

« On m'a apporté votre lettre chez le ministre

(M. Turgot), où je dînais avec vingt personnes; on me l'a remise à table. J'avais à côté de moi l'archevêque d'Aix et de l'autre côté le curieux abbé Morelaix. J'ai ouvert ma lettre sous la table, et à peine pouvais-je voir qu'il y avait du noir sur du blanc, et l'abbé faisait la même remarque. Madame de Boufflers, qui était auprès de l'archevêque, demandait ce qui m'occupait. — Un mémoire pour M. Turgot, madame. Ce soir, mon ami, je meurs de fatigue du tour de force que j'ai fait aujourd'hui. J'ai vu cent personnes, et, comme votre lettre m'avait fait du bien à l'âme, j'ai parlé, j'ai oublié que j'étais morte et je me suis vraiment éteinte. A la vérité, j'ai eu de grands succès, parce que j'ai bien fait valoir les agréments et l'esprit des personnes avec qui j'étais, et c'est à votre lettre qu'ils ont dû ce passe-temps si doux pour leur vanité. La mienne ne s'enivre pas de vos louanges. Je vous répondrai comme Coucy : « Aimez-moi, prince, au lieu de me louer. »

Voilà comment mademoiselle de Lespinasse écrit à M. de Guibert : en vain d'Alembert se cherche parmi toutes les lettres de flamme, pas un battement de cœur pour lui ! Çà et là mademoiselle de Lespinasse avoue à M. de Guibert qu'elle en a aimé un autre autant que lui : d'Alembert tressaille et espère; mais cet autre, c'est M. de Mora. Pour lui, à peine s'il ramasse quelques miettes de la table à ce somptueux festin d'amour, et encore c'est pour le savant et non pour l'amant. Mademoiselle de Lespinasse raconte, par exemple, que d'Alembert a eu un grand succès à l'Académie; mais qu'elle n'y était pas, parce que, en restant seule, elle se croyait toujours avec M. de Guibert !

Ce grand succès de d'Alembert à l'Académie, il l'a-

vait obtenu pour avoir trouvé qu'il y avait en France trois grands poëtes : Boileau, Racine et Voltaire. Il avait laissé à la porte Corneille, Molière et La Fontaine.

III

En vain j'étudie d'Alembert pour l'aimer et le faire aimer ; chaque page de sa vie et de ses œuvres donne raison à mademoiselle de Lespinasse, qui vivait avec lui, mais à la condition d'aimer aujourd'hui M. de Mora et demain M. de Guibert.

Reste maintenant le philosophe ; mais là où il n'y a point de création, il n'y a point de philosophie. Le philosophe qui ne crée pas son monde, comme Platon, comme Descartes, comme Malebranche, comme Newton, n'est pas un philosophe dans la grande acception de ce beau mot ; car il ne continue pas l'œuvre de Dieu et n'est pas l'ami de la sagesse infinie. Ce n'est qu'un analyste patient, qui d'une main promène sa lumière et de l'autre son compas sur la création d'autrui.

Où est aujourd'hui l'œuvre de d'Alembert ? c'est le frontispice de l'*Encyclopédie*. Il y a là quelques ornements pris à tous les ordres ; mais l'architecte était Bacon : d'Alembert n'est que le praticien.

Le temple est tout rempli par un autre homme, qui est à la fois architecte, sculpteur, peintre, — grand artiste par l'idée, par le sentiment, par l'esprit, par le

style. — Cet homme-là s'appelle Diderot, Diderot, un grand cœur qui a aimé son père, qui a aimé sa fille, qui a aimé sa femme, qui a aimé sa maîtresse, qui a aimé ses amis, qui a aimé tout le monde, parce qu'il aimait Dieu dans la création divine. Il aimait Dieu, même quand il croyait ne pas l'aimer!

FIN.